C. B. 28.
6
Lett C.

Ilchester

Universitas
BIBLIOTHECA
Cantabrigiensis

E

TRE

ILLE.

DITION,
augmentée.

ARTIE.

C.B 28
Lett 1

Coll. ...

LE

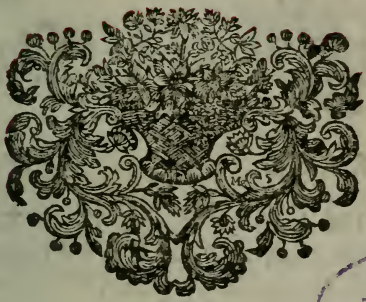
THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,
revûë, corrigée, & augmentée.

SECONDE PARTIE.



Université ... Bibliothèque ... Ottawa

A LYON,

Chez JACQUES LYONS, Libraire, ruë Merciere, au bon Pasteur.

M. DCCXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES

Contenuës en cette seconde Partie.

L'ILLUSION, Comedie.

MEDE'E, Tragedie.

LE CID, Tragedie.

Les Observations de M. Scudery sur le Cid. Les Sentimens de l'Academie Françoise sur le Cid.

HORACE, Tragedie.

CINNA, Tragedie.

Aprés chaque Piece il y a l'Examen fait par M. Corneille luy-même.

CSP
P.Q
1741
1711
v. 2

L'ILLUSION.

COMEDIE.

ACTEURS.

ALCANDRE, Magicien.
PRIDAMANT, Pere de Clindor.
DORANTE, Amy de Pridamant.
MATAMORE, Capitan Gascon, Amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, Suivant du Capitan, & Amant d'Isabelle.
ADRASTE, Gentilhomme amoureux d'Isabelle.
GERONTE, Pere d'Isabelle.
ISABELLE, Fille de Géronte.
LISE, Servante d'Isabelle.
GEOLIER de Bourdeaux.
PAGE du Capitan.
CLINDOR, representant THEAGENE, Seigneur Anglois.
ISABELLE, representant HIPPOLITE, femme de Théagéne.
LISE, representant CLARINE, Suivante d'Hippolite,
ERASTE, Ecuyer de Florilame.
TROUPE de Domestiques d'Adraste.
TROUPE de Domestiques de Florilame.

La Scene est en Touraine, dans une campagne proche de la grotte d'un Magicien.

L'ILLUSION, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

CE Mage qui d'un mot renversa la nature,
N'a choisi pour Palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour.
N'ouvrant son voile épaix qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres,
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des Ombres.
N'avancez pas ; son Art au pied de ce Rocher
A mis dequoi punir qui s'en ose approcher,
Et cette large bouche est un mur invisible,
Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et luy fait un rampart, dont les funestes bords,
Sur un peu de poussiere étalent mille morts.
Jaloux de son repos plus que de sa défence,

Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offence.
Malgré l'empressement d'un curieux desir,
Il faut pour luy parler attendre son loisir;
Chaque jour il se montre, & nous touchons à l'heure,
Où pour se divertir il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attens peu de chose, & brûle de le voir,
J'ay de l'impatience, & je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moy des traitemens trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais sa presence à mes yeux.
Sous l'ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
Contre ses libertez je roidis ma puissance,
Je croyois le dompter à force de punir,
Et ma sévérité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle étoit séduite,
Je l'outrageois présent, & je pleuray sa fuite,
Et l'amour paternel me fit bientôt sentir
D'une injuste rigueur un juste repentir.
Il l'a falu chercher; j'ay veu dans mon voyage
Le Po, le Rhin, la Meuse, & la Seine & le Tage,
Toûjours le même soin travaille mes esprits,
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
Enfin au desespoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux souffers
J'ay déja sur ce point consulté les Enfers.
J'ay veu les plus fameux en la haute science,
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'experience,
On m'en faisoit l'état que vous faites de luy,
Et pas-un d'eux n'a pû soulager mon ennuy.
L'enfer devient muët quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun,
Ce qu'il sçait en son Art n'est connu de pas-un.
Je ne vous diray point qu'il commande au Tonnerre,
Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la Terre:

Que de l'air qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ſes ennemis il fait des bataillons ;
Que de ſes mots ſçavans les forces inconnuës
Tranſportent les rochers, font décendre les nuës,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux Soleils ;
Vous n'avez pas beſoin de miracles pareils.
Il ſuffira pour vous qu'il lit dans les penſées,
Qu'il connoît l'avenir, & les choſes paſſées.
Rien n'eſt ſecret pour lui dans tout cet Univers,
Et pour luy nos Deſtins ſont des livres ouvers.
Moy-même, ainſi que vous, je ne pouvois le croire;
Mais ſi-tôt qu'il me vit il me dit mon hiſtoire,
Et je fus étonné d'entendre le diſcours
Des traits les plus cachez de toutes mes amours,

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ay veu davantage.

PRIDAMENT.

Vous eſſayez en vain de me donner courage.
Mes ſoins & mes travaux verront ſans aucun fruit ;
Clôre mes triſtes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ay quitté le ſéjour de Bretagne,
Pour venir faire icy le Noble de campagne,
Et que deux ans d'amour par une heureuſe fin,
M'ont acquis Silverie & ce Château voiſin.
De pas-un que je ſçache il n'a déçeu l'attente.
Quiconque le conſulte en ſort l'ame contente.
Croyez moy, ſon ſecours n'eſt pas à négliger :
D'ailleurs, il eſt ravy quand il peut m'obliger,
Et j'oſe me vanter qu'un peu de mes prieres
Vous obtiendra de luy des faveurs ſingulieres.

PRIDAMANT.

Le ſort m'eſt trop cruël pour devenir ſi doux.

DORANTE.

Eſpérez mieux, il ſort, & s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce viſage ſi grave,
Dont le rare ſçavoir tient la Nature eſclave.

N'a sauvé toutefois des ravages du temps,
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps maigré son âge a les forces robustes,
Le mouvement facile, & les démarches justes.
Des ressorts inconnus agitent le Vieillard,
Et font de tous ses pas des miracles de l'Art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

GRand Démon du sçavoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois sans nous voir toutes nos actions;
Si de ton Art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce Pere affligé soulage les douleurs.
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.
Rennes, ainsi qu'à moy, luy donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ay passé mon enfance.
Là, son Fils pareil d'âge & de condition
S'unissant avec moy d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je sçais ce qui l'améne,
Ce Fils est aujourd'huy le sujet de sa peine.
Vieillard, n'est-il pas vray que son éloignement
Par un juste remords te géne incessamment,
Qu'une obstination à te montrer sévére
L'a banny de ta veuë, & cause ta misere;
Qu'en vain au repentir de ta sévérité,
Tu cherches en tous lieux ce Fils si maltraité;

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours qui connois toutes choses,

En vain de ma douleur je cacherois les causes ;
Tu sçais trop quelle fut mon injuste rigueur,
Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.
Il est vray, j'ay failly, mais pour mes injustices,
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices ;
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisans,
Rend-moy l'unique appuy de mes debiles ans.
Je le tiendray rendu si j'en ay des nouvelles ;
L'amour pour le trouver me fournira des aîles.
Où fait-il sa retraite ? en quels lieux dois-je aller ?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'esperer ; vous sçaurez par mes charmes
Ce que le Ciel vangeur refusoit à vos larmes ;
Vous reverrez ce Fils plein de vie & d'honneur,
De son bannissement il tire son bonheur.
C'est peu de vous le dire en faveur de Dorante,
Je vous veux faire voir sa fortune éclatante.
Les Novices de l'Art avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tout-puissans,
Leurs herbes, leurs parfums, & leurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne sont, aprés tout, qu'un mistére pipeur
Pour se faire valoir, & pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en feray davantage.

Il donne un coup de baguette, & on tire un rideau, derriére lequel sont en parade les plus beaux habits des Comediens.

Jugez de vôtre Fils par un tel équipage
Et bien ? celui d'un Prince a-t'il plus de splendeur ;
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flatez les tendresses.
Mon Fils n'est point de rang à porter ces richesses ;
Et sa condition ne sçauroit consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revétir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée ;
Et sa condition avec le tems changée,

Perſonne maintenant n'a dequoy murmurer
Qu'en public de la ſorte il aime à ſe parer.

PRIDAMANT.

A cet eſpoir ſi doux j'abandonne mon ame.
Mais parmy ces habits je vois ceux d'une femme,
Seroit-il marié ?

ALCANDRE.

Je vais de ſes amours,
Et de tous ſes hazards vous faire le diſcours.
Toutefois ſi vôtre ame étoit aſſez hardie,
Sous une Illuſion vous pourriez voir ſa vie,
Et tous ces accidens devant vous exprimez,
Par des Spectres pareils à des corps animez ;
Il ne leur manquera ny geſte, ny parole.

PRIDAMANT.

Ne me ſoupçonnez point d'une crainte frivole.
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux,
Pourroit-il par ſa veuë épouvanter mes yeux ?

ALCANDRE *à Dorante.*

Mon Cavalier, de grace, il faut faire retraite,
Et ſouffrir qu'entre nous l'hiſtoire en ſoit ſecrette.

PRIDAMANT.

Pour un ſi bon ami je n'ay point de ſecrets.

DORANTE.

Il faut ſans repliquer accepter ſes Arrêts,
Je vous attens chez moy.

ALCANDRE *à Dorante.*

Ce ſoir, ſi bon luy ſemble,
Il vous apprendra tout quand vous ſerez enſemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

VOſtre Fils tout d'un coup ne fut pas grand Seigneur ;
Toutes ſes actions ne vous font pas honneur,

Et je serois marry d'exposer sa misere
En spectacle, à des yeux autres que ceux d'un Pere.
Il vous prit quelque argent; mais ce petit butin
A peine luy dura du soir jusqu'au matin,
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine,
Des brévets à chasser la fiévre & la migraine,
Dit la bonne avanture, & s'y rendit ainsi
Là, comme on vit d'esprit, il en vêcut aussi.
Proche Saint Innocent il se fit Secretaire;
Aprés, montant d'état il fut Clerc d'un Notaire.
Ennuyé de la plume il la quitta soudain,
Et fit danser un Singe au faux bourg saint Germain;
Il se mit sur la rime, & l'essay de sa veine
Enrichit les Chanteurs de la Samaritaine.
Son stile prit aprés de plus beaux ornemens,
Il se hazarda même à faire des Romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume,
Depuis il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du Mithridat en Maître Operateur,
Revint dans le Palais, & fut Soliciteur,
Enfin jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavédre & Gusman ne prirent tant de formes.
C'estoit là pour Dorante un honnête entretien.

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sçait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
Dont le peu de longueur épargne vôtre honte.
Las de tant de métiers sans honneur & sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit;
Et là, comme il pensoit au choix d'un exercice
Un brave du païs l'a pris à son service.
Ce Guerrier amoureux en a fait son Agent;
Cette commission l'a remeublé d'argent,
Il sçait avec adresse, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les pistoles,
Même de son Agent il s'est fait son rival,
Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.

Lorsque de ses amours vous aurez veu l'histoire ;
Je vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire,
En la même action qu'il pratique aujourd'huy.

PRIDAMANT

Que déja cet espoir soulage mon ennuy !

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne ;
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout sans rien dire, & sans vous alarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour vôtre impatience,
N'en concevez pourtant aucune défiance ;
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les Spectres parlans qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prepare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE. PRIDAMANT.

ALCANDRE.

QUoy qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroy ;
De ma grotte sur tout ne sortez qu'aprés moy,
Sinon, vous êtes mort. Voyez déja paroître
Sous deux Fantômes vains vôtre Fils & son Maître.

PRIDAMANT.

O Dieux ! je sens mon ame aprés luy s'envoler,

ALCANDRE.

Faites-luy du silence, & l'écoutez parler.

SCENE II.

MATAMORE. CLINDOR.

CLINDOR.

QUoy ! Monsieur, vous rêvez, & cette ame hautaine,
Aprés tant de beaux faits, semble être encor en peine?
N'êtes-vous point lassé d'abatre des guerriers,
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il est vray que je rêve, & ne sçaurois resoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophy de Perse; ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Et de grace, Monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajoûteroit leur perte à vôtre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé vôtre Armée?

MATAMORE.

Mon Armée! ah poltron! ah traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, & gagne les batailles;
Mon courage invaincu contre les Empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul cõmandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'Etat des plus heureux Monarques;
Le foudre est mon canon, les Destins mes soldats,
Je couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un soufle je réduis leurs projets en fumée,
Et tu m'oses parler cependant d'une Armée?
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars,
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque. Toutefois, je songe à ma Maîtresse,

Ce penſer m'adoucit. Va, ma colere ceſſe,
Et ce petit Archer qui domte tous les Dieux,
Vient de chaſſer la Mort qui logeoit dans mes yeux.
Regarde; j'ay quitté cette effroyable mine,
Qui maſſacre, détruit, briſe, brûle, extermine,
Et penſant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne ſuis plus qu'amour, que grace, que beauté.

CLINDOR.

O Dieu! en un moment, que tout vous eſt poſſible!
Je vous vois auſſi beau que vous étiez terrible,
Et ne croy point d'Objet ſi ferme en ſa rigueur,
Qu'il puiſſe conſtamment vous refuſer ſon cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne ſois plus en alarme;
Quand je veux j'épouvante, & quand je veux je charme
Et ſelon qu'il me plaît je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'étoit inſeparable,
Leurs perſecutions me rendoient miſerable.
Je ne pouvois ſortir ſans les faire pâmer,
Mille mouroient par jour à force de m'aimer;
J'avois des rendez-vous de toutes les Princeſſes,
Les Reines à l'envy mendioient mes careſſes.
Celle d'Ethiopie & celle du Japon
Dans leurs ſoûpirs d'amour ne méloient que mon nom,
De paſſion pour moy deux Sultanes troublerent,
Deux autres pour me voir du Serrail s'échaperent,
J'en fus mal quelque temps avec le Grand Seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'alloit qu'à vôtre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuiſoient à mes deſſeins de guerre,
Et pouvoient m'empêcher de conquerir la Terre.
D'ailleurs j'en devins las, & pour les arrêter,
J'envoyay le Deſtin dire à ſon Jupiter,
Qu'il trouvât un moyen qui fît ceſſer les flâmes,
Et l'importunité dont m'accabloient les Dames;
Qu'autrement ma colere iroit dedans les Cieux,

Le degrader soudain de l'Empire des Dieux,
Et donneroit à Mars à gouverner sa foudre.
La frayeur qu'il en eut le fit bien-tôt resoudre.
Ce que je demandois fut prêt en un moment,
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurois sans cela de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce soit garde-toy bien d'en prendre,
Sinon de.... Tu m'entens; que dit-elle de moy?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs & le charme & l'effroy,
Et que si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celui des Déesses.

MATAMORE.

Ecoute; en ce temps-là dont tantôt je parlois,
Les Déesses aussi se rangeoient sous mes loix,
Et je te veux conter une étrange avanture,
Qui jetta du desordre en toute la Nature,
Mais desordre aussi grand qu'on en voye arriver.
Le Soleil fut un jour sans se pouvoir lever,
Et ce visible Dieu que tant de monde adore,
Pour marcher devant luy ne trouvoit point d'Aurore,
On la cherchoit par tout, au lit du vieux Thiton,
Dans les bois de Céphale, au Palais de Memnon,
Et faute de trouver cette belle Fouriere,
Le jour jusqu'à midy se passa sans lumiére.

CLINDOR.

Où pouvoit être alors la Reine des clartez?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautez.
Elle y perdit son temps elle y perdit ses larmes,
Mon cœur fut insensible à ses plus puissans charmes,
Et tout ce qu'elle obtint pour son frivole amour,
Fut un ordre precis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en memoire.
J'étois lors en Mexique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en couroux

De l'affront de ſon Dieu murmuroit contre vous.

MATAMORE.

J'en oüis quelque choſe, & je l'euſſe punie,
Mais j'étois engagé dans la Tranſſilvanie,
Où ſes Ambaſſadeurs qui vinrent l'excuſer,
A force de preſens me ſceurent appaiſer.

CLINDOR.

Que la clemence eſt belle en un ſi grand courage!

MATAMORE.

Contemple, mon amy, contemple ce viſage.
Tu vois un abregé de toutes les vertus,
D'un monde d'ennemis ſous mes pieds abbatus,
Dont la race eſt perie, & la terre deſerte,
Pas-un qu'à ſon orgueïl n'a jamais dû ſa perte:
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conſervent leurs Etats par leurs ſoumiſſions.
En Europe où les Rois ſont d'une humeur civile,
Je ne leur raſe point de Château ny de Ville,
Je les ſouffre regner; mais chez les Africains,
Par tout où j'ay trouvé des Rois un peu trop vains,
J'ay détruit leurs pays pour punir leurs Monarques;
Et leurs vaſtes Deſerts en ſont de bonnes marques.
Ces grands ſables qu'à peine on paſſe ſans horreur,
Sont d'aſſez beaux effets de ma juſte fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour, voicy vôtre Maîtreſſe.

MATAMORE.

Ce diable de Rival l'accompagne ſans ceſſe.

CLINDOR.

Où vous retirez vous?

MATAMORE.

Ce fat n'eſt pas vaillant;
Mais il a quelque humeur qui le rend inſolent.
Peut-être qu'orgueïlleux d'être avec cette Belle,
Il ſeroit aſſez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce ſeroit bien courir luy-même à ſon malheur.

MATAMORE.

Lorſque j'ay ma beauté, je n'ay point de valeur.

CLINDOR.

Ceſſez d'être charmant, & faites-vous terrible,

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.
Je ne ſçaurois me faire effroyable à demy,
Je tûrois ma Maîtreſſe avec mon ennemy.
Attendons en ce coin l'heure qui les ſepare.

CLINDOR.

Comme vôtre valeur vôtre prudence eſt rare.

SCENE III.

ADRASTE. ISABELLE.

ADRASTE.

HElas! s'il eſt ainſi, quel malheur eſt le mien?
Je ſoupire, j'endure, & je n'avance rien,
Et malgré les tranſports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne ſçay pas, Monſieur, dequoy vous me blâmez;
Je me connois aimable, & croy que vous m'aimez.
Dans vos ſoûpirs ardens j'en voy trop d'apparance;
Et quand bien de leur part j'aurois moins d'aſſurance,
Pour peu qu'un honnête homme ait vers moy de cre- [dit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moy la pareille, & puis qu'à vôtre flâme
Je ne déguiſe rien de ce que j'ay dans l'ame,
Faites-moy la faveur de croire ſur ce point,
Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, eſt-ce-là donc ce que vos injuſtices
Ont reſervé de prix à de ſi longs ſervices,
Et mon fidelle amour eſt-il ſi criminel,
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous dõnons bien ſouvẽt de divers noms aux choſes,
Des épines pour moy vous les nommez des roſes,

Ce que vous appellez service, affection,
Je l'appelle supplice, & persecution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine.
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine.
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix,
Ne mérite à mon gré que haine & que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flâmes si saintes,
Dont j'ay reçû du Ciel les premieres atteintes!
Oüy, le Ciel, au moment qu'il me fit respirer,
Ne me donna de cœur que pour vous adorer.
Mon ame vint au jour pleine de vôtre idée,
Avant que de vous voir vous l'avez possedée,
Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnay rien qui ne fût tout à vous,
Rien que l'ordre du Ciel n'eût déja fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le Ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, & moy pour vous haïr,
Gardons nous bien tous deux de lui desobéïr.
Vous avez aprés tout bonne part à sa haine,
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connuë,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est deuë?

ISABELLE.

Certes j'en ay beaucoup, & vous plains d'autant plus,
Que je vois ces tourmens tout-à-fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un Pere l'autorise, & mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver vôtre compte,
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'eſpere voir pourtant, avant la fin du jour,
Ce que peut ſon vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moy, j'eſpere voir, avant que le jour paſſe,
Un Amant accablé de nouvelle diſgrace.

ADRASTE.

Et quoi! cette rigueur ne ceſſera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon Pere, & me laiſſez en paix.

ADRASTE.

Vôtre ame au repentir de ſa froideur paſſée
Ne la veut point quitter ſans être un peu forcée.
J'y vay tout de ce pas, mais avec des ſermens,
Que c'eſt pour obéïr à vos commandemens.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine pourſuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

ET bien? dés qu'il m'a veu, comme a-t-il pris la fuite?
M'a-t'il bien ſçeu quitter la place au même inſtant?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas honte à luy, les Rois en font autant;
Du moins ſi ce grãd bruit qui court de vos merveilles,
N'a trompé mon eſprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire, & pour le témoigner,
Choiſiſſez en quels lieux il vous plaît de regner;
Ce bras tout auſſi tôt vous conquête un Empire.
J'en jure par luy-même, & cela, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toûjours vainqueur,

Je ne veux point regner que dessus vôtre cœur.
Toute l'ambition que me donne ma flame ;
C'est d'avoir pour sujets les desirs de vôtre ame.

MATAMORE.

Ils vous sont tout acquis, & pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouteray plus cette humeur de conquête.
Et laissant tous les Rois leurs couronnes en tête,
J'en prendray seulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels Suivans attireroit l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie ;
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de luy pour ces commissions.

MATAMORE. *Elle montre Clindor.*

Vous avez, Dieu me sauve, un esprit à ma mode.
Vous trouvez comme moy la grandeur incommode.
Les Sceptres les plus beaux n'ont rien pour moy d'ex-
Je les rends aussi-tôt que je les ay conquis, [quis,
Et me suis veu charmer quantité de Princesses
Sans que jamais mon cœur les voulût pour Maîtres-
ISABELLE. [ses,
Certes en ce point seul je manque un peu de foy.
Que vous ayez quitté des Princesses pour moy !
Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose !

MATAMORE *montrant Clindor.*

Je crois que la Montagne en sçaura quelque chose.
Viença. Lors qu'en la Chine, en ce fameux tournoy,
Je donnay dans la veuë aux deux Filles du Roy,
Que te dit-on en Cour de cette jalousie,
Dont pour moy toutes deux eurent l'ame saisie ?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut.
J'étois lors en Egypte, où le bruit en courut,
Et ce fut en ce tems que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes,
Vous veniez d'assommer dix Géans en un jour,
Vous aviez desolé les païs d'alentour,

Razé quinze Châteaux, applani deux Montagnes,
Fait passer par le feu Villes, Bourgs, & Campagnes,
Et défait vers Damas cent mille Combatans.

MATAMORE.

Que tu remarques bien, & les lieux & les temps :
Je l'avois oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la memoire ?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportez sur les Rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, PAGE.

PAGE.

MOnsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, Page ?

PAGE.

Un Courrier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il ? PAGE.

De la part de la Reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui sçais comme quoy j'en suis persecuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté.
Fais qu'un si long mépris enfin la desabuse.

CLINDOR.

Voyez ce que pour vous ce grand Guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disoit bien.

MATAMORE.

Elle a beau me prier, non, je n'en feray rien,
Et quoy qu'un fol eſpoir oſe encor luy promettre,
Je vais luy envoyer ſa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma Reine, & ſouffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher Confident,
Qui, comme de ma vie il ſçait toute l'hiſtoire,
Vous fera voir ſur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins, & par ce prompt retour,
Je jugeray quel eſt envers moy vôtre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

JUgez plûtôt par là l'humeur du perſonnage.
Ce Page n'eſt chez luy que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir ſa Grandeur,
D'un Courier, d'un Agent, ou d'un Ambaſſadeur.

ISABELLE.

Ce meſſage me plaît bien plus qu'il ne luy ſemble,
Il me défait d'un Fou pour nous laiſſer enſemble.

CLINDOR.

Ce diſcours favorable enhardira mes feux
A bien uſer d'un temps ſi propice à mes vœux.

ISABELLE.

Quém'allez-vous conter ?

CLINDOR.

Que j'adore Iſabelle,
Que je n'ay plus de cœur, ny d'ame que pour elle,
Que ma vie...

ISABELLE.

Epargnez ces propos ſuperflus,
Je le ſçais, je les crois, que voulez-vous de plus ?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadéme,

Je dédaigne un Rival, en un mot, je vous aime.
C'eſt le commencement des foibles paſſions,
De s'amuſer encor aux proteſtations.
Il ſuffit de nous voir au point où ſont les nôtres;
Un coup d'œil vaut pour vous tous les diſcours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'eût jamais crû, que mon ſort rigoureux
Se rendît ſi facile à mon cœur amoureux!
Banny de mon pays par la rigueur d'un Pére,
Sans ſupports, ſans Amis, accablé de miſére,
Et réduit à flatter le caprice arrogant,
Et les vaines humeurs d'un Maître extravagant.
Ce pitoyable état de ma triſte fortune
N'a rien qui vous déplaiſe, ou qui vous importune,
Et d'un Rival puiſſant les biens & la grandeur
Obtiennent moins ſur vous que ma ſincére ardeur.

ISABELLE.

C'eſt comme il faut choiſir; un amour veritable
S'attache ſeulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens, ou la condition,
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et ſoüille lâchement par ce mêlange infame
Les plus nobles deſirs qu'enfante une belle ame.
Je ſçais bien que mon Pére a d'autres ſentimens,
Et mettra de l'obſtacle à nos contentemens.
Mais l'amour ſur mon cœur a pris trop de puiſſance,
Pour écouter encor les loix de la naiſſance;
Mon Pére peut beaucoup, mais bien moins que ma foy,
Il a choiſi pour luy, je veux choiſir pour moy.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voicy mon importun, ſouffrez que je l'évite.

SCENE VIII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

QUe vous êtes heureux,& quel malheur me ſuit !
Ma Maîtreſſe vous ſouffre, & l'ingrate me fuit ;
Quelque goût qu'elle prenne en vôtre compagnie,
Si-tôt que j'ay paru mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir veu vos pas s'adreſſer en ce lieu,
Laſſe de mes diſcours elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Laſſe de vos diſcours ! vôtre humeur eſt trop bonne,
Et vôtre eſprit trop beau pour ennuyer perſonne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ;

CLINDOR.

Des choſes qu'aiſément vous pouvez deviner,
Les amours de mon Maître, ou plûtôt ſes ſottiſes,
Ses conquêtes en l'air, ſes hautes entrepriſes.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger ? Vôtre Maître ny vous,
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux.
Mais ſi vous ne pouvez arrêter ſes ſaillies,
Divertiſſez ailleurs le cours de ſes folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de luy, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts & de ſaccagemens,
Qu'il bat, terraſſe, briſe, étrangle, brûle, aſſomme ?

ADRASTE.

Pour être ſon Valet je vous trouve honnête homme.
Vous n'êtes point de taille à ſervir ſans deſſein
Un Fanfaron plus fou que ſon diſcours n'eſt vain.
Quoy qu'il en ſoit, depuis que je vous voy chez elle,
Toûjours de plus en plus je l'éprouve cruelle.
Ou vous ſervez quelqu'autre, ou vôtre qualité

Laisse dans vos projets trop de témérité.
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.
Que vôtre Maître enfin fasse une autre Maîtresse,
Ou s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'est pas qu'aprés tout la volonté d'un Pere,
Qui sçait ce que je suis, ne termine l'affaire.
Mais purgez-moy l'esprit de ce petit soucy,
Et si vous vous aimez, banniſſez-vous d'icy,
Car si je vous voy plus regarder cette porte,
Je sçai comme traiter les gens de vôtre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à vôtre feu?

ADRASTE.

Sans replique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un leger ombrage,
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le Ciel en naissant ne m'a fait grand Seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme, & sensible à l'honneur,
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoy? vous me menacez!

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit,
Mais ce n'est pas icy qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LISE.

ADRASTE.

CE belître insolent me fait encor bravade.

LISE.

A ce compte, Monsieur, vôtre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade ! mon esprit !

LISE.

Oüy, puis qu'il est jaloux
Du malheureux Agent de ce Prince des fous.

ADRASTE.

Je sçay ce que je suis & ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un Valet me supplante auprés d'elle.
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennuy
Le plaisir qu'elle prend de causer avec luy.

LISE.

C'est dénier ensemble & confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrete,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,
Je l'ay chassé d'icy pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il ?

LISE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour luy qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lise, que me dis-tu ?

LISE.

Qu'il possede son cœur,
Que jamais feux naissans n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre, & n'ont qu'une [pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi preferer un maraut ?

LISE.

Ce Rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entiere confidence
Il se dit Gentilhomme, & riche.

ADRASTE.

Ah ! l'impudence !

LISE.

D'un Pére rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru long-temps d'un & d'autre côté.
Enfin manque d'argent peut-être, ou par caprice,

De

De nôtre Fiér-abras il s'eſt mis au ſervice,
Et ſous ombre d'agir pour ſes folles amours,
Il a ſçeu pratiquer de ſi ruſez détours,
Et charmer tellement cette pauvre abuſée,
Que vous en avez veu vôtre ardeur mépriſée,
Mais parlez à ſon Pére, & bien tôt ſon pouvoir
Remettra ſon eſprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer aſſurance
De recevoir les fruits de ma perſeverance,
Et devant qu'il ſoit peu nous en verrons l'effet,
Mais écoute, il me faut obliger tout à fait.

LISE.

Où je puis vous ſervir j'oſe tout entreprendre!

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire ſurprendre?

LISE.

Il n'eſt rien plus aiſé, peut-être dés ce ſoir.

ADRASTE.

Adieu donc, ſouviens-toy de me les faire voir:
Cependant prens cecy ſeulement par avance.

LISE, *Il luy donne un Diamant.*

Que le galand alors ſoit frotté d'importance.

ADRASTE.

Croy-moy, qu'il ſe verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LISE.

L'Arrogant croit déja tenir ville gagnée,
Mais il ſera puny de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il eſt aimable, il fait le petit Dieu,
Et ne veut s'adreſſer qu'aux Filles de bon lieu,
Je ne merite pas l'honneur de ſes careſſes.
Vraiment c'eſt pour ſon nez, il luy faut des maîtreſſes,

Je ne suis que Servante, & qu'est-il que Valet ?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid.
Il se dit riche & noble, & cela me fait rire ;
Si loin de son païs qui n'en peut autant dire ?
Qu'il le soit, nous verrons ce soir, si je le tiens,
Danser sous le cotret sa noblesse & ses biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

LE cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lise aime trop Clindor pour causer sa disgrace.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée, & cherche à se vanger.

ALCANDRE.

Ne craignez point, l'amour la fera bien changer.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ISABELLE.

Appaiſez vos ſoûpirs & tariſſez vos larmes,
Contre ma volonté ce ſont de foibles armes,
Mon cœur, quoy que ſenſible à toutes vos douleurs,
Ecoute la raiſon, & néglige vos pleurs.
Je ſçay ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.
Vous dédaignez Adraſte à cauſe que je l'aime,
Et parce qu'il me plaît d'en faire vôtre Epoux,
Vôtre orgueïl n'y voit rien qui ſoit digne de vous.
Quoy, manque-t'il de bien, de cœur, ou de nobleſſe?
En eſt-ce le viſage, ou l'eſprit qui vous bleſſe?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je ſçay qu'il eſt parfait.
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait;
Mais ſi vôtre bonté me permet, en ma cauſe,
Pour me juſtifier de dire quelque choſe,
Par un ſecret inſtinct que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, & ne le puis aimer.
Souvent je ne ſçay quoy, que le Ciel nous inſpire,
Soûleve tout le cœur contre ce qu'on deſire,
Et ne nous laiſſe pas en état d'obéïr,
Quand on choiſit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache icy-bas avec des ſympathies
Les ames que ſon ordre a là-haut aſſorties;
On n'en ſçauroit unir ſans ſes avis ſecrets,
Et cette chaîne manque, où manquent ſes decrets.

Aller contre les loix de cette Providence,
C'eſt la prendre à partie, & blâmer ſa prudence,
L'attaquer en rebelle & s'expoſer aux coups
De plus âpres malheurs qui ſuivent ſon couroux.

GERONTE.

Inſolente, eſt-ce ainſi que l'on ſe juſtifie?
Quel Maître vous apprend cette Philoſophie?
Vous en ſçavez beaucoup, mais tout vôtre ſçavoir
Ne m'empêchera pas d'uſer de mon pouvoir.
Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t'il miſe en feu pour ce grand Capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ſes fers?
Et vous a-t'il domtée avec tout l'Univers?
Ce Fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Et de grace, Monſieur, traitez mieux vôtre Fille.

GERONTE.

Quel ſujet donc vous porte à me deſobéïr?

ISABELLE.

Mon heur & mon repos que je ne puis trahir.
Ce que vous appellez un heureux hymenée,
N'eſt pour moy qu'un Enfer, ſi j'y ſuis condamnée.

GERONTE.

Ah, qu'il en eſt encor de mieux faites que vous,
Qui ſe voudroient bien voir dans un Enfer ſi doux!
Aprés tout, je le veux, cedez à ma puiſſance.

ISABELLE.

Faites un autre eſſay de mon obéïſſance.

GERONTE.

Ne me repliquez plus, quand j'ay dit, je le veux.
Rentrez, c'eſt deſormais trop conteſté nous deux.

SCENE II.

GERONTE.

QU'à preſent la jeuneſſe a d'étranges manies!
Les regles du devoir luy ſont des tyrannies,
Et les droits les plus ſaints deviennent impuiſſans;

Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe, il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de nôtre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espére pas pourtant, aveugle & sans cervelle,
Que ma prudence céde à ton esprit rebelle.
Mais ce Fou viendra-t'il toûjours m'embarasser?
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

SCENE III.

GERONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE *à Clindor.*

NE doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand Visir encor de nouveau m'importune;
Le Tartare d'ailleurs m'appelle à son secours,
Narsingue & Calicut m'en pressent tous les jours,
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moy je suis d'avis que vous les laissiez battre.
Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,
Si pour en servir un vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies,
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
Ah, Monsieur, excusez si faute de vous voir,
Bien que si prés de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroît sur ce visage?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage?

GERONTE.

Monsieur, graces au Ciel, je n'ay point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais graces à ce bras qui vous les a soumis.

GERONTE.

C'eſt une grace encor que j'avois ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'eſt déclarée,
Ils ſont tous morts de peur, ou n'ont oſé branler.

GERONTE.

C'eſt ailleurs maintenant qu'il vous faut ſignaler.
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre,
Demeurer ſi paiſible en un tems plein de guerre,
Et c'eſt pour acquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé!
Chacun croit vôtre gloire à faux titre uſurpée,
Et vous ne paſſez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah ventre! il eſt tout vray que vous avez raiſon;
Mais le moyen d'aller ſi je ſuis en priſon?
Iſabelle m'arrête, & ſes yeux pleins de charmes,
Ont captivé mon cœur, & ſuſpendu mes armes.

GERONTE.

Si rien que ſon ſujet ne vous tient arrêté,
Faites vôtre équipage en toute liberté.
Elle n'eſt pas pour vous, n'en ſoyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! que dites-vous? je la veux faire Reine.

GERONTE.

Je ne ſuis pas d'humeur à rire tant de fois
Du croteſque recit de vos rares exploits,
La ſottiſe ne plaît que quand elle eſt nouvelle;
En un mot, faites Reine une autre qu'Iſabelle.
Si pour l'entretenir vous revenez icy...

MATAMORE.

Il a perdu le ſens de me parler ainſi.
Pauvre homme, ſçais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, & fait trembler le diable,
Que pour t'aneantir je ne veux qu'un moment?

GERONTE.

J'ay chez moy des valets à mon commandement,
Qui n'ayant pas l'eſprit de faire des bravades,
Répondront de la main à vos rodomontades.

MATAMORE *à Clindor.*

Dy luy ce que j'ay fait en mille & mille lieux.

GERONTE.

Adieu, modérez vous, il vous en prendra mieux.
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ay le sang un peu chaud, & mes gens m'obéïssent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

REspect de ma Maîtresse, incommode vertu,
Tiran de ma vaillance à quoy me réduis-tu ?
Que n'ay-je cent Rivaux en la place d'un Pere,
Sur qui, sans t'offenser, laisser choir ma colére !
Ah, visible Demon, vieux spectre décharné,
Vray suppôt de Satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, & même avec menaces,
Moy de qui tous les Rois briguent les bonnes graces !

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez dés aujourd'huy
Causer de vos amours, & vous moquer de luy.

MATAMORE.

Cadedis, ses valets feroient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop dequoy dompter leur violence.

MATAMORE.

Oüy, mais les feux qu'il jette en sortant de prison,
Auroient en un moment embrasé la maison,
Devoré tout à l'heure ardoises, & goutiéres,
Faîtes, lates, chévrons, montans, courbes, filiéres,
Entretoises, sommiers, colomnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuilles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verre,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers ;

Juge un peu quel desordre aux yeux de ma charmeuse,
Ces feux étoufferoient son ardeur amoureuse ;
Va luy parler pour moy, toy qui n'és pas vaillant,
Tu puniras à moins un Valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer.

MATAMORE.

Adieu, je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE V.

CLINDOR, LISE.

CLINDOR. *seul.*

LE souverain poltron à qui pour faire peur,
Il ne faut qu'une feüille, une ombre, une vapeur.
Un Vieillard le maltraite, il fait pour une Fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.
Lise, que ton abord doit être dangereux !
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux,
Cét unique vaillant, la fleur des Capitaines,
Qui domte autant de Rois qu'il captive de Reines.

LISE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits ;
D'autres charment de loin, le mien fait peur de prés.

CLINDOR.

S'il fait peur à des foux il charme les plus sages,
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brûle pour toy, ce n'est pas sans sujet !
Je ne connus jamais un si gentil objet ? [leuse,
L'esprit beau, prompt accord, l'humeur un peu rail-
L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, & les traits délicats ;
Qui seroit le brutal qui ne t'aimerois pas ?

LISE.

De grace, & depuis quand me trouvez-vous si belle ?
Voyez bien, je suis Lise, & non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations,
J'adore sa fortune, & tes perfections.

LISE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
Et mes perfections cédent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je fasse à luy donner ma foy,
Pense-tu qu'en effet je l'aime plus que toy?
L'amour & l'hyménée ont diverse methode,
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode;
Je suis dans la misere, & tu n'as point de bien,
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien,
Et malgré les douceurs que l'Amour nous déploye,
Deux malheureux ensemble ont toûjours courte joye.
Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur,
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soûpir échape à ce cœur qui murmure,
De ce qu'à mes desirs ma raison fait injure.
A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
Ah, que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer,
Et que tu me plairois, s'il ne falloit que plaire!

LISE.

Que vous auriez d'esprit, si vous sçaviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison!
Le grand tresor pour moy qu'un amoureux si sage,
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs,
Je n'oubliray jamais de si rares merites.
Allez continuer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurois avec toy l'esprit bien plus content!

LISE.

Ma maîtresse là-haut est seule, & vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi!

LISE.

Non, mais je vous envoye
Aux lieux où vous aurez une plus longue joye.

CLINDOR.

Que même tes dédains me semblent gratieux !

LISE.

Ah, que vous prodiguez un temps si précieux !
Allez.

CLINDOR.

Souviens-toy donc que si j'en aime un autre....

LISE.

C'est de peur d'ajoûter ma misere à la vôtre ;
Je vous l'ay déja dit, je ne l'oublieray pas.

CLINDOR.

Adieu, ta raillerie a pour moy tant d'appas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VI.

LISE.

L'Ingrat ! il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'Amant !
Qui neglige mes feux, m'aime par raillerie,
Me prend pour le joüet de sa galanterie,
Et par un libre aveu de me voler sa foy,
Me jure qu'il m'adore, & ne veut point de moy.
Aime en tous lieux, perfide, & partage ton ame,
Choisis qui tu voudras pour Maîtresse ou pour fême.
Donne à tes interêts à ménager tes vœux,
Mais ne croy plus tromper aucune de nous deux.
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cét amour s'aplique,
J'ay raillé comme toy, mais c'étoit seulement
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
Qu'eût produit son éclat que de la défiance ?
Qui cache sa colere assure sa vangeance,
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux,

Ce piége où tu vas choir, & bien-tôt, à mes yeux.
Toutefois qu'as tu fait qui te rende coupable ?
Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?
Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant.
Au siecle où nous vivons qui n'en feroit autant ?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laissons le joüir du bonheur qu'il merite,
S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux ! à quoy me reduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude !
Digne soif de vangeance, à quoy m'exposez-vous,
De laisser affoiblir un si juste courroux ?
Il m'aime, & de mes yeux je m'en voy mépriſée !
Je l'aime, & ne luy sers que d'objet de risée !
Silence, amour, silence, il est temps de punir,
J'en ay donné ma foy, laisse-moy la tenir.
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fay ceder tes douceurs à celles de la haine ;
Il est temps qu'en mon cœur elle regne à son tour,
Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCENE VII.

MATAMORE.

LEs voilà, sauvons-nous. Non, je ne voy personne.
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne,
Je les entens, fuyons. Le vent faisoit ce bruit,
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux réveur, malgré toy j'attens icy ma Reine,
Ces diables de Valets me mettent bien en peine.
De deux mille ans & plus je ne tremblay si fort ;
C'est trop me hazarder ; s'ils sortent, je suis mort :
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expose à d'étranges dangers !
Toutefois en tout cas je suis des plus legers.
S'il ne faut que courir leur attente est dupée.

J'ay le pied pour le moins auſſi bon que l'épée.
Tout de bon je les voy, c'eſt fait, il faut mourir,
J'ay le corps ſi glacé que je ne puis courir.
Deſtin, qu'à ma valeur tu te montres contraire !
C'eſt ma Reine elle-même avec mon Secretaire.
Tout mon corps ſe glace, écoutons leur diſcours,
Et voyons ſon adreſſe à traiter mes amours.

SCENE VIII.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISABELLE. *Matamore écoute caché.*

TOut ſe prépare mal du côté de mon Pére.
Je ne le vis jamais d'une humeur ſi ſevére,
Il ne ſouffrira plus vôtre Maître ny vous :
Vôtre Rival d'ailleurs eſt devenu jaloux.
C'eſt par cette raiſon que je vous fais deſcendre,
Dedans mon cabinet ils pourroient nous ſurprendre,
Icy nous parlerons en plus de ſeureté ;
Vous pourrez vous couler d'un & d'autre côté,
Et ſi quelqu'un ſurvient, ma retraite eſt ouverte.

CLINDOR.

C'eſt trop prendre de ſoin pour empêcher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour aſſurer un bien,
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne ſont rien,
Un bien qui vaut pour moy la Terre toute entiére,
Et pour qui ſeul enfin j'aime voir la lumiere.
Un Rival par mon Pere attaque en vain ma foy,
Vôtre amour ſeul a droit de triompher de moy.
Des diſcours de tous deux je ſuis perſecutée,
Mais pour vous je me plais à me voir mal-traitée,
Et des plus grands malheurs je bénirois les coups,
Si ma fidelité les enduroit pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, & mon ame ravie

Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie ;
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux.
Mais si mon Astre un jour changeant son influence
Me donne un accés libre aux lieux de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que tout balancé je vaux bien mon Rival.
Mais avec ces douceurs permettez-moy de craindre,
Qu'un Pere & ce Rival ne veüillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, & croyez qu'en ce cas,
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous diray point ce que j'ay resoluë,
Il suffit que sur moy je me rens absoluë.
Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air,
Ainsi..

MATAMORE.

Je n'en puis plus, il est temps de parler.

ISABELLE.

Dieux ! on nous écoutoit.

CLINDOR.

C'est nôtre Capitaine.
Je vay bien l'appaiser, n'en soyez pas en peine.

Isabelle rentre.

SCENE IX.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Ah, traître ?

CLINDOR.

Parlez bas, ces Valets....

MATAMORE.

Et bien, quoy ?

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure & sur vous & sur moy.

MATAMORE *le tire à un coin du Théatre.*

Viens-ça, tu sçais ton crime, & qu'à l'Objet que j'aime,

Loin de parler pour moy, tu parlois pour toy même.

CLINDOR.

Oüi, pour me rendre heureux j'ay fait quelques efforts.

MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.
Je vay d'un coup de poing te briſer comme un verre,
Ou t'enforcer tout vif au centre de la Terre,
Ou te fendre en dix parts d'un ſeul coup de revers,
Ou te jetter ſi haut au deſſus des éclairs,
Que tu ſois devoré des feux élementaires
Choiſy donc promptement, & penſe à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même choiſiſſez.

MATAMORE.

Quel choix propoſes-tu?

CLINDOR.

De fuir en diligence ou d'etre bien batu.

MATAMORE.

Me menacer encor! ah ventre, quelle audace!
Au lieu d'être à genoux & d'implorer ma grace!
Il a donné le mot, ces Valets vont ſortir.
Je m'en vay commander aux Mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher ſi loin un ſi grand cimetiére,
Je vous vay de ce pas jetter dans la riviere.

MATAMORE.

Ils ſont d'intelligence. Ah, tête!

CLINDOR. Point de bruit.

J'ay déja maſſacré dix hommes cette nuit,
Et ſi vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadedis, ce coquin a marché ſur mon ombre.
Il s'eſt fait tout vaillant d'avoir ſuivy mes pas;
S'il avoit du reſpect j'en voudrois faire cas.
Ecoute, je ſuis bon, & ce ſeroit dommage
De priver l'Univers d'un homme de courage.
Demande moy pardon, & ceſſe par tes feux
De profaner l'Objet digne ſeul de mes vœux:
Tu connois ma valeur, éprouve ma clemence.

CLINDOR.

Plûtôt, si vôtre amour a tant de véhémence :
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbieu, tu me ravis de générosité.
Va, pour la conquerir n'use plus d'artifices,
Je te la veux donner pour prix de tes services.
Plains-toy doresnavant d'avoir un Maître ingrat.

CLINDOR.

A ce rare présent d'aise mon cœur me bat.
Protecteur des grands Rois, Guerrier trop magnanime.
Puisse tout l'Univers bruir de vôtre estime.

SCENE X.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

JE rens graces au Ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin sans combat je vous vois bons Amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma Reine, à l'honneur que ma flame
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour Feme.
Pour quelque occasion j'ay changé de dessein ;
Mais je vous veux donner un homme de ma main.
Faites-en de l'état, il est vaillant luy-même,
Il commandoit sous moy.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à nôtre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, & ma protection.
Avoüez vous de moy par tous les coins du Monde ;
Je suis craint à l'égal sur la Terre & sur l'Onde,
Allez, vivez contens sous une même loy.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéïr je luy donne ma foy.

CLINDOR.

Commandez que sa foy de quelque effet suivie...

SCENE X.

GERONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LISE.

Troupe de Domestiques.

ADRASTE.

CEt insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en defaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.

Il entre chez Isabelle après qu'elle & Lise y sont entrées.

CLINDOR.

Traître qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisirois bien au milieu de la bande.

GERONTE.

Dieux! Adraste est blessé, courez au Medecin.
Vous autres cependant arrestez l'assassin.

CLINDOR.

Ah, Ciel! je céde au nombre. Adieu, chere Isabelle,
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GERONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison;
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCENE XII.

ALCANDRE. PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

HElas ! mon Fils eſt mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

PRIDAMANT.

Ne luy refuſez point le ſecours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, & ſans un tel ſecours,
Vous le verrez bien tôt heureux en ſes amours.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

ENfin le terme approche ; un jugement inique
Doit abuſer demain d'un pouvoir tirannique, [Amant.
A ſon propre aſſaſſin immoler mon
Et faire une vangeance au lieu d'un châtiment.
Par un decret injuſte autant comme ſévére,
Demain doit triompher la haine de mon Pere,
La faveur du païs, la qualité du Mort,
Le malheur d'Iſabelle, & la rigueur du Sort.
Hélas ! que d'ennemis, & de quelle puiſſance,

Contre le foible appuy que donne l'innocence ;
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Eſt de m'avoir aimée, & d'être trop parfait !
Oüy, Clindor, tes vertus & ton feu legitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait auſſi ton crime ;
Mais en vain aprés toy l'on me laiſſe le jour,
Je veux perdre la vie en perdant mon amour ;
Prononçant ton Arreſt c'eſt de moy qu'on diſpoſe,
Je veux ſuivre ta mort, puiſque j'en ſuis la cauſe,
Et le même moment verra par deux trépas
Nos eſprits amoureux ſe rejoindre là-bas.
Ainſi, Pere inhumain, ta cruauté deçeuë
De nos ſaintes ardeurs verra l'heureuſe iſſuë :
Et ſi ma perte alors fait naître tes douleurs,
Auprés de mon Amant je riray de tes pleurs.
Ce qu'un remors cuiſant te coûtera de larmes,
D'un ſi doux entretien augmentera les charmes ;
Ou s'il n'a pas aſſez de quoy te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténébres,
Preſenter à tes yeux mille images funébres,
Jetter dans ton eſprit un éternel effroy,
Te reprocher ma mort, t'appeller aprés moy,
Accabler de malheurs ta languiſſante vie,
Et te reduire au point de me porter envie.
Enfin....

SCENE II.

ISABELLE, LISE.

LISE.

QUoy, chacun dort, & vous êtes icy ?
Je vous jure, Monſieur en eſt en grand ſoucy.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'eſpoir, Liſe on n'a plus de crainte ;
Je trouve des douceurs à faire icy ma plainte.
Icy je vis Clindor pour la derniere fois,
Ce lieu me redit mieux les accens de ſa voix,

it remet plus avant en mon ame éperduë
'aimable ſouvenir d'une ſi chere veuë.

LISE.

Que vous prenez de peine à groſſir vos ennuis ?

ISABELLE.

Que veux-tu que je faſſe en l'état où je ſuis ?

LISE.

De deux Amans parfaits dont vous étiez ſervie,
L'un doit mourir demain, l'autre eſt déja ſans vie,
Sans perdre plus de tems à ſoûpirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oſes-tu me tenir ces paroles ?

LISE.

Quel fruit eſpérez-vous de vos douleurs frivoles ?
Penſez-vous pour pleurer & ternir vos appas
Rappeller voſtre Amant des portes du trépas ?
Songez plûtôt à faire une illuſtre conqueſte ?
Je ſçay pour vos liens une ame toute preſte,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Oſte-toy de mes yeux.

LISE.

Le meilleur jugement ne choiſiroit pas mieux.

ISABELLE.

Pour croiſtre mes douleurs faut-il que je te voye ?

LISE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguiſe ma joye ?

ISABELLE.

D'où te vient cette joye ainſi hors de ſaiſon ?

LISE.

Quand je vous l'auray dit, jugez ſi j'ay raiſon.

ISABELLE.

Ah, ne me conte rien.

LISE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moy de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LISE.

Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment qu'un siécle de vos pleurs,
Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor!

LISE. Luy-même.

Jugez aprés cela comme quoy je vous aime.

ISABELLE.

Et de grace, où faut-il que je l'aille trouver?

LISE.

Je n'ay que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah, Lise!

LISE.

Tout de bon, feriez-vous pour le suivre?

ISABELLE.

Si je suivrois celui sans qui je ne puis vivre?
Lise, si ton esprit ne le tire des fers,
Je l'accompagneray jusques dans les Enfers.
Va, ne demande plus si je suivrois sa fuite.

LISE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,
Ecoutez où j'en suis, & secondez mes coups.
Si vôtre Amant n'échape, il ne tiendra qu'à vous,
La prison est tout proche.

ISABELLE.

Et bien?

LISE.

Ce voisinage
Au frere du Concierge a fait voir mon visage,
Et comme c'est tout un que me voir & m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avois rien sçû.

LISE.

J'en avois tant de honte,
Que je mourois de peur qu'on vous en fît le conte,
Mais depuis quatre jours vôtre Amant arrêté

A fait que l'allant voir je l'ay mieux écouté.
Des yeux & du discours flatant son espérance,
D'un mutuël amour j'ai formé l'apparence.
Quand on aime une fois, & qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'Objet dont on est enflâmé.
Par là j'ay sur son ame assûré mon empire,
Et l'ay mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ay fondé mes refus sur sa condition;
Et luy, pour m'obliger, juroit de s'y déplaire,
Mais que mal-aisément il s'en pouvoit defaire;
Que les clefs des prisons qu'il gardoit aujourd'huy
Etoient le plus grand bien de son Frere & de luy.
Moy, de dire soudain que sa bonne fortune
Ne luy pouvoit offrir d'heure plus opportune;
Que pour se faire riche & pour me posseder,
Il n'avoit seulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenoit dans les fers un Seigneur de Bretagne,
Deguisé sous le nom du Sieur de la Montagne;
Qu'il falloit le sauver & le suivre chez luy;
Qu'il nous feroit du bien & seroit nôtre appuy.
Il demeure étonné, je le presse, il s'excuse;
Il me parle d'amour, & moy je le refuse.
Je le quitte en colére, il me suit tout confus,
Me fait nouvelle excuse, & moy nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LISE.

J'y retourne, & le trouve fort triste,
Je le juge ébranlé, je l'attaque, il resiste.
Ce matin, en un mot le péril est pressant,
Ay-je dit, tu peux tout, & ton Frere est absent.
Mais il faut de l'argent pour un si long voyage,
M'a-t'il dit, il en faut pour faire l'équipage,
Ce Cavalier en manque.

ISABELLE.

Ah, Lise tu devois
Luy faire offre aussi-tôt de tout ce que j'avois,
Perles, bagues, habits,

LISE.

J'ay bien fait davantage.
J'ay dit qu'à vos beautez ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de même, & fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu si traitable & si doux,
Que j'ay bien reconnu qu'un peu de jalousie,
Touchant vôtre Clindor, broüilloit sa fantaisie,
Et que tous ces détours provenoient seulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon Amant.
Il est party soudain aprés vôtre Amour sçeuë,
A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issuë,
Et vous mande par moy qu'environ à my-nuit
Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rens heureuse!

LISE.

Ajoûtez-y, de grace,
Qu'accepter un Mary pour qui je suis de glace,
C'est me sacrifier à vos contentemens.

ISABELLE.

Aussi...

LISE.

Je ne veux point de vos remercimens.
Allez plier bagage, & pour grossir la somme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon homme.
Je vous vens ses trésors, mais à fort bon marché.
J'ay dérobé ses clefs depuis qu'il est couché,
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons-y travailler ensemble.

LISE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Et quoy! le cœur te tremble!

LISE.

Non, mais c'est un secret trop propre à l'éveiller;
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toûjours.

LISE.

De peur d'une surprise,
Je dois attendre icy le Chef de l'entreprise,
S'il tardoit à la ruë il seroit reconnu.
Nous vous irons trouver dés qu'il sera venu.
C'est-là sans raillerie.

ISABELLE.

Adieu donc, je te laisse,
Et consens que tu sois aujourd'huy la Maîtresse,

LISE.

C'est du moins.

ISABELLE.

Fais bon guet.

LISE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LISE.

AInsi, Clindor, je fais moy seule ton destin,
Des fers où je t'ay mis c'est moy qui te délivre,
Et te puis à mon choix faire mourir ou vivre.
On me vangeoit de toy par delà mes desirs,
Je n'avois de desseins que contre tes plaisirs;
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie,
Je te veux assurer tes plaisirs & ta vie,
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renait pour m'avertir que c'est trop me vanger.
J'espere aussi, Clindor, que pour reconnoissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LISE.

ISABELLE.

QUoy! chez nous, & de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour....

ISABELLE.

Qu'eſt cecy.

L'autre jour ? Eſt-il temps que je vous trouve icy ;

LISE.

C'eſt ce grand Capitaine. Où s'eſt-il laiſſez prendre ?

ISABELLE.

En montant l'eſcalier, je l'en ay vû deſcendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au défaut de mon affection,
J'aſſeuray vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Aprés ?

MATAMORE.

On vient icy faire une broüillerie,
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;
Et pour vous proteger je vous ſuivis ſoudain.

ISABELLE.

Vôtre valeur prit lors un genereux deſſein.
Depuis ?

MATAMORE.

Pour conſerver une Dame ſi belle,
Au plus haut du logis j'ay fait la ſentinelle.

ISABELLE.

Sans ſortir ?

MATAMORE.

Sans ſortir.

LISE.

C'eſt à dire en deux mots,
Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur ?

LISE.

Oüy, vous tremblez ; la vôtre eſt ſans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas j'en fais mon Bucephale ;
Lors que je la domptay je luy fis cette Loy,
Et depuis que je marche, elle tremble ſous moy.

LISE.

LISE.

Vôtre caprice eſt rare à choiſir des montures.

MATAMORE.

C'eſt pour aller plus vîte aux grandes avantures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien ; mais changeons de diſcours,
Vous avez demeuré là dedans quatre jours ?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu ?

MATAMORE.

De Nectar, d'Ambroiſie.

LISE.

Je croi que cette viande aiſément raſſaſie ?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin, vous étiez deſcendu....

MATAMORE.

Pour faire qu'un Amant en vos bras fût rendu,
Pour rompre ſa priſon, en fracaſſer les portes,
Et briſer en morceaux ſes chaînes les plus fortes.

LISE.

Avouez franchement que preſſé de la faim,
Vous venez bien plûtôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un & l'autre parbieu. Cette Ambroiſie eſt fade,
J'en eus au bout d'un jour l'eſtomac tout malade.
C'eſt un mets délicat, & de peu de ſoutien,
A moins que d'être un Dieu l'on n'en vivroit pas bien,
Il cauſe mille maux, & dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, & retreſſit le ventre.

LISE.

Enfin c'eſt un ragoût qui ne vous plaiſoit pas ?

MATAMORE.

Quite pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là, m'acommodant des reliefs de cuiſine,
Mêler la viande humaine avec la divine.

ISABELLE.

Vous aviez après tout dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes après tout m'osez-vous quereller ?
Si je laisse une fois échaper ma colere...

ISABELLE.

Lise, fais-moi sortir les Valets de mon pere.

MATAMORE.

Un sot les atendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LISE.

LISE.

VOus ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.

LISE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose ?

ISABELLE.

Rien du tout, que veux-tu ? sa rencontre en est cause.

LISE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnuë, & m'est venu parler.
Moi, qui seule & de nuit craignois son insolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le silence,
J'ai crû, pour m'en défaire & m'ôter de souci,
Que le meilleur étoit de l'amener ici.
Voi quand j'ai ton secours que je me tiens vaillante,
Puis que j'ose affronter cette humeur violente.

LISE.

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer ;
C'est bien du tems perdu.

ISABELLE.

Je vai le reparer.

LISE.

Voici le conducteur de nôtre intelligence,
Sachez auparavant toute sa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LISE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

ET bien, mon grand Ami, braverons-nous le sort,
Et viens-tu m'aporter, ou la vie, ou la mort ?
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir se fonde.

LE GEOLIER.

Banniſſez vos fraieurs, tout va le mieux du monde,
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourrez bien-tôt vous moquer des Arrêts.

ISABELLE.

Je te doi regarder comme un Dieu tutelaire,
Et ne sai point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEOLIER *montrant Liſe.*

Voici le prix unique où tout mon cœur pretend.

ISABELLE.

Liſe, il faut te resoudre à le rendre content.

LISE.

Oui, mais tout son aprêt nous est fort inutile.
Comment ouvrirons-nous les Portes de la Ville ?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main sure aux fauxbourgs,
Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours,
Nous pourrons aisément sortir par ses ruines.

ISABELLE.

Ah, que je me trouvois sur d'étranges épines !

LE GEOLIER.

Mais il faut se hâter.

ISABELLE.

Nous partirons soudain.
Viens nous aider là-haut à faire nôtre main.

SCENE VII.

CLINDOR *en prison.*

AImables souvenirs de mes cheres delices,
Qu'on va bien-tôt changer en d'infames suplices,
Que malgré les horreurs de ce mortel éfroi,
Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moi!
Ne m'abandonnez point, soiez-moi plus fidelles
Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles,
Et lors que du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez aussi-tôt à mon ame interdite,
Combien je fus heureux par delà mon merite.
Lors que je me plaindrai de leur severité,
Redites-moi l'excez de ma temerité;
Que d'un si haut dessein ma fortune incapable,
Rendoit ma flâme injuste, & mon espoir coupable.
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en est le juste châtiment.
Que bonheur m'acompagne à la fin de ma vie!
Isabelle, je meurs pour vous avoir servie,
Et de quelque tranchant que je souffre les coups
Je meurs trop glorieux, puis que je meurs pour vous.
Hélas que je me flate, & que j'ai d'artifice,
A me dissimuler la honte d'un suplice!
En est-il de plus grand, que de quiter ces yeux,
Dont le fatal amour me rend si glorieux?
L'Ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine,
Il succombe vivant, & mort il m'assassine.
Son nom fait contre moi ce que n'a pû son bras,
Mille assassins nouveaux naissent de son trépas,
Et je voi de son sang, fecond en perfidies,
S'élever contre moi des ames plus hardies,
De qui les passions s'armant d'autorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand cri-

Donner au déloial ma tête pour victime,
Et tous pour le païs prennent tant d'interêt,
Qu'il ne m'eſt pas permis de douter de l'Arrêt.
Ainſi de tous côtez ma perte étoit certaine.
J'ai repouſſé la mort, je la reçoi pour peine.
D'un peril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un boureau.
Je fremis à penſer à ma triſte avanture,
Dans le ſein du repos je ſuis à la torture,
Au milieu de la nuit & du tems du ſommeil,
Je voi de mon trépas le honteux apareil;
J'en ai devant les yeux les funeſtes miniſtres,
On me lit du Sénat les mandemens ſiniſtres.
Je ſors les fers aux piez, j'entens déja le bruit
De l'amas inſolent d'un peuple qui me ſuit.
Je voi le lieu fatal où ma mort ſe prepare.
Là, mon eſprit ſe trouble, & ma raiſon s'égare.
Je ne decouvre rien qui m'oſe ſecourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
Iſabelle, toi ſeule, en reveillant ma flâme,
Diſſipe ces erreurs & raſſure mon ame.
Auſſi-tôt que je penſe à tes divins attraits,
Je voi évanouir ces infames portraits.
Quelques rudes aſſauts que le malheur me livre,
Garde mon ſouvenir, & je croirai revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma priſon?
Ami, que viens-tu faire ici hors de ſaiſon?

SCENE VIII.

CLINDOR, LE GEOLIER.

LE GEOLIER *pendant qu'Iſabelle & Liſe paroiſſent à quartier.*

LEs Juges aſſemblez pour punir vôtre audace,
Meus de compaſſion, vous ont enfin fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons Dieux! C iij

LE GEOLIER.

Oui, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit ?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de cumpte !
D'un suplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quel encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'Arrêt me fait grace, & m'envoie à la mort ?

LE GEOLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fai ton office, Ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'Archers là dehors vous atend ;
Peut-être en les voiant serez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LISE, LE GEOLIER.

ISABELLE *dit ces mots à Lise, pendant que le Geolier ouvre la prison à Clindor.*

Lise, nous l'allons voir.

LISE.

Que vous êtes ravie !

ISABELLE.

Ne le serois-je pas de recevoir la vie ?
Son destin & le mien prennent un même cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ses jours.

LE GEOLIER.

Monsieur, connoissez-vous beaucoup d'Archers semblables ?

CLINDOR.

Ah, Madame, eſt-ce vous ? Surpriſes adorables !
Trompeur trop obligeant ! tu diſoit bien vraiment,
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor !

LE GEOLIER.

Ne perdons point le tems à ces carreſſes,
Nous aurons tout loiſir de flater nos Maîtreſſes.

CLINDOR.

Quoi, Liſe eſt donc la ſienne ?

ISABELLE.

Ecoutez le diſcours,
De vôtre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de ſureté le babil eſt de miſe,
Mais ici ne ſongeons qu'à nous ôter de priſe.

ISABELLE.

Sauvons-nous, mais avant, promettez-nous tous deux,
Juſqu'au jour d'un himen, de moderer vos feux ;
Autrement, nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Liſe, reçoi la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage ſi beau j'oſe tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amuſons trop, il eſt tems d'évader.

SCENE X.

ALCANDAE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

NE craignez plus pour eux ni perils, ni diſgraces.
Beaucoup les pourſuivront, mais ſans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montez en haut degré d'honneur
Je ne vous dirai point le cours de leurs voiages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages;
Ni par quel art non plus ils se sont élevez;
Il suffit d'avoir vû comme ils se sont sauvez,
Et que sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vai montrer en leur haute fortune.
Mais puis qu'il faut passer à des éfets plus beaux,
Rentrons pour invoquer des Fantômes nouveaux,
Ceux que vous avez veus representer de suite
A vos yeux étonnez leur amour & leur fuite,
N'étant pas destinez aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

QU'Isabelle est changée,& qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lise marche après elle, & lui sert de suivante.
Mais derechef sur tout n'aiez aucun éfroi,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi.
Je vous le dis encor, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE *representant Hipolite*, LISE *representant Clarine.*

LISE.

CE divertissement n'aura-t'il point de fin,
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'améne,
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
Le Prince Florilame.

LISE.

Et bien? il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon ame ressent.
Nous sommes ses voisins, & l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
La Princesse Rosine, & mon perfide époux,
Durant qu'il est absent, en font leur rendez-vous.
Je l'atens au passage, & lui ferai connoître,
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LISE.

Madame, croiez-moi; loin de le quereler,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de telles jalousies,
Un homme en court plûtôt après ses fantaisies,
Il est toujours le maître, & tout nôtre discours,
Par un contraire éfet l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultere flâme!
Une autre aura son cœur, & moi le nom de femme?
Sans crime d'un himen peut-il rompre la loi,
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi?

LISE.

Cela fut bon jadis, mais au tems où nous sommes,
Ni l'himen ni la foi n'obligent plus les hommes.

Leur gloire à son brillant & ses regles à part,
Où la nôtre se perd la leur est sans hazard,
Elle croît aux dépens de nos lâches foiblesses.
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des Maîtresses.

ISABELLE.

Ote-moi cet honneur, & cette vanité,
De se mettre en credit par l'infidelité.
Si pour haïr le change & vivre sans Amie,
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'être infame à ce prix ;
S'il en est mépriſé, j'estime ce mépris.
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme,
Aux Maris vertueux est un illustre blâme.

LISE.

Madame, il vient d'entrer, la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LISE.

Il vous voit, & vous suit.

SCENE III.

CLINDOR *representant Theagéne.*
ISABELLE *representant Hippolite.*
LISE *representant Clarine.*

CLINDOR.

VOus fuiez, ma Princesse, & cherchez des remises,
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises ?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien ?
Ne fuiez plus, Madame, & n'aprehendez rien,
Florilame est absent, ma Jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien seur ?

CLINDOR.

Ah, Fortune ennemie !

ISABELLE.

Je veille, deloial, ne croi plus m'aveugler,
Au milieu de la nuit je ne voi que trop clair.
Je voi tous mes soupçons passer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes ;
Toi-même par ta bouche as trahi ton secret.
O l'esprit avisé pour un Amant discret,
Et que c'est en amour une haute prudence,
D'en faire avec sa femme entiere confidence !
Où sont tant de sermens de n'aimer rien que moi ?
Qu'as-tu fait de ton cœur ? qu'as-tu fait de ta foi ?
Lors que je la reçûs, ingrat, qu'il te souvienne,
De combien differoient ta fortune & la mienne.
De combien de Rivaux je dédaignai les vœux,
Ce qu'un simple Soldat pouvoit être auprès d'eux,
Quelle tendre amitié je recevois d'un pere.
Je le quitai pourtant pour suivre ta misere,
Et je tendis les bras à mon enlevement,
Pour soustraire ma main à son commandement.
En quelle extremité depuis ne m'ont reduite
Les hazards dont le Sort a traversé ta fuite,
Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur
Elevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur !
Si pour te voir heureux ta foi s'est relâchée,
Remets-moi dans le sein dont tu m'a arrachée ;
L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hazarder,
Non pas pour des grandeurs, mais pour te posseder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flâme.
Que ne fait point l'Amour quand il possede une ame ?
Son pouvoir à ma vûë atachoit tes plaisirs,
Et tu me suivois moins que tes propres desirs.
J'étois lors peu de chose, oui, mais qu'il te souvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever, c'étoit un foible apas,
Que l'éclat de tes biens qui ne te suivoient pas.
Je n'eus de mon côté que l'épée en partage,

Et ta flâme du tien fut mon seul avantage.
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre exposa ma tête à cent & cent dangers.
Regrette maintenant ton Pere & ses richesses,
Fâche-toi de marcher à côté des Princesses.
Retourne en ton pais chercher avec tes biens,
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.
De quel manque après tout as-tu lieu de te plaindre ?
En quelle ocasion m'as-tu vû te contraindre ?
As-tu reçû de moi ni froideurs ni mépris ?
Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits.
Qu'un Mari les adore, & qu'un amour extrême
A leur bizarre humeur le soûmette lui-même,
Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentemens,
S'il fait la moindre brêche à la foi conjugale,
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale.
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son pere, & brûler sa maison,
Et jadis des Tirans l'effroiable supplice
Tomba sur Encelade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma sincere ardeur.
Je ne suivois que toi quand je quitai mon pere;
Mais puis que ces grandeurs t'ont fait l'ame legere,
Laisse mon interêt, songe à qui tu les dois.
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois,
A peine il te connut qu'il te tira de peine,
De Soldat vagabond il te fit Capitaine,
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi,
Joignit à ses faveurs les faveurs de son Roi.
Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paroître,
A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naître ?
Par ses soins redoublez n'es-tu pas aujourd'hui,
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui;
Il eût gagné par-là l'esprit le plus farouche,
Et pour remercîment tu veux souiller sa couche !

Dans ta brutalité trouve quelques raisons,
Et contre ses faveurs défens tes trahisons.
Il t'a comblé de biens, tu lui voles son ame;
Il t'a fait grand seigneur, & tu le rens infame;
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rens les bien faits?
Et ta reconnoissance a produit ces éfets?

CLINDOR.

Mon ame (car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure,
Crois-ru qu'aucun respect, ou crainte du trépas,
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas?
Di que je suis ingrat, apelle-moi parjure,
Mais à nos feux sacrez ne fais plus tant d'injure.
Ils conservent encor leur premiere vigueur,
Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur,
Avoit pû s'étouffer au point de sa naissance,
Celui que je te porte eût eu cette puissance.
Mais en vain mon devoir tâche à lui resister,
Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut dompter.
Ce Dieu qui te força d'abandonner ton pere,
Ton pais, & tes biens pour suivre ma misere,
Ce Dieu même aujourd'hui force tous mes desirs,
A te faire un larcin de deux ou trois soûpirs.
A mon égarement souffre cette échapée,
Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
L'Amour dont la vertu n'est point le fondement,
Se détruit de soi-même, & passe en un moment;
Mais celui qui nous joint est un amour solide,
Où l'honneur a son lustre, où la vertu preside.
Sa durée a toûjours quelques nouveaux apas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la surprise
Que ce Tiran des cœurs a fait à ma franchise;
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas! que j'aide bien à m'abuser moi-même?
Je voi qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime,
Je me laisse charmer à ce discours flateur,

Et j'excuſe un forfait dont j'adore l'auteur.
Pardonne, cher époux, un peu de retenuë,
Où d'un premier tranſport la chaleur eſt venuë.
C'eſt en ces accideus manquer d'affection;
Que de les voir ſans trouble & ſans émotion.
Puis que mon teint ſe fane & ma beauté ſe paſſe,
Il eſt bien juſte auſſi que ton amour ſe laſſe,
Et même je croirai que ce feu paſſager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adreſſe,
En quel peril te jette une telle Maîtreſſe.
Diſſimule, déguiſe, & ſois Amant diſcret,
Les Grands en leur amour n'ont jamais de ſecret.
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre atache, (cache,
N'eſt qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne ſe
Et dont il n'eſt pas un qui ne fit ſon effort,
A ſe mettre en faveur par un mauvais raport.
Tôt ou tard Florilame aprendra tes pratiques,
Ou de ſa défiance, ou de ſes domeſtiques,
Et lors (à ce penſer je friſſonne d'horreur)
A quelle extremité n'ira point ſa fureur ?
Puis qu'à ces paſſe-tems ton humeur te convie,
Cours après tes plaiſirs, mais aſſure ta vie.
Sans aucun ſentiment je te verrai changer,
Lors que tu changeras ſans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encor une fois donc tu veux que je te die,
Qu'auprès de mon amour je mépriſe ma vie ?
Mon ame eſt trop ateinte, & mon cœur trop bleſſé,
Pour craindre les perils dont je ſuis menacé ;
Ma paſſion m'aveugle, & pour cette conquête,
Croit hazarder trop peu que d'hazarder ma tête.
C'eſt un feu que le tems pourra ſeul moderer,
C'eſt un torrent qui paſſe, & ne ſauroit durer.

ISABELLE.

Et bien, cours au trepas, puis qu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie auſſi-bien que mes larmes.
Penſes-tu que ce Prince, après un tel forfait,

Par ta punition se tienne satisfait ?
Qui sera mon apui lors que ta mort infame
A sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la Moitié d'un perfide étranger
Une seconde fois il croira se vanger ?
Non, je n'atendrai pas que ta perte certaine
Puisse atirer sur moi les restes de la peine,
Et que de mon honneur gardé si cherement,
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je previendrai la honte où ton malheur me livre ;
Et saurai bien mourir si tu ne veux pas vivre.
Ce corps dont mon amour t'a fait le possesseur,
Ne craindra plus bien-tôt l'efort d'un ravisseur ;
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au Mari de ton illustre-Amie.
Adieu, je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime, & dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chere Epouse, & dans un second change,
Voi l'éfet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, & vouloir par ta mort,
Eviter le hazard de quelque indigne éfort !
Je ne sai qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens sous tes loix,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois.
C'en est fait, elle expire, & mon ame plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaine.
Mon cœur, quand il fut pris, s'étoit mal défendu,
Pers-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déja perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux Objets qui soient dessus la terre
Conspirent desormais à me faire la guerre,
Ce cœur inexpugnable aux assauts de leurs yeux
N'aura plus que les tiens pour Maîtres & pour Dieux.

LISE.

Madame quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR *repreſentant Theagene,*
ISABELLE *repreſentant Hipolite,*
LISE *repreſentant Clarine*, ERASTE,
Troupe de Domeſtiques de Florilame.

ERASTE *poignardant Clindor.*

REçoi, traître, avec joie,
Les faveurs que par nous ta Maîtreſſe t'envoie.

PRIDAMANT *à Alcandre.*

On l'aſſaſſine, ô Dieux ! daignez le ſecourir.

ERASTE.

Puiſſent les ſuborneurs ainſi toûjours perir.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, Boureaux ?

ERASTE.

Un juſte & grand exemple,
Qu'il faut qu'avec éfroi tout l'avenir contemple,
Pour aprendre aux ingrats aux dépens de ſon ſang
A n'ataquer jamais l'honneur d'un ſi haut rang.
Nôtre main a vangé le Prince Florilame,
La Princeſſe outragée, & vous-même, Madame ;
Immolant à tous trois un déloial époux,
Qui ne meritoit pas la gloire d'être à vous.
D'un ſi lâche atentât ſouffrez le promt ſuplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend juſtice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez maſſacré qu'à demi,
Il vit encor en moi, ſaoulez ſon ennemi ;
Achevez, aſſaſſins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie,
Et de mon cœur jaloux les ſecrets mouvemens

N'ont pû rompre ce coup par leurs preſſentimens !
O clarté trop fidelle, hélas, & trop tardive,
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive !
Faloit-il... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur,
Mes forces & ma voix cedent à ma douleur.
Son vif excez me tuë enſemble & me conſole,
Et puis qu'il nous rejoint...

LISE.

Elle perd la parole,
Madame. Elle ſe meurt, épargnons le diſcours,
Et courons au logis apeller du ſecours.

Ici on rabaiſſe une toile qui couvre le jardin, & les corps de Clindor & d'Iſabelle, & le Magicien ſort de la grotte avec Pridamant.

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

AInſi de nôtre eſpoir la fortune ſe joue.
Tout s'éleve, ou s'abaiſſe, au branle de ſa rouë
Et ſon ordre inégal qui regit l'Univers,
Au milieu du bonheur a ſes plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette reflexion mal propre pour un pere,
Conſoleroit peut-être une douleur legere ;
Mais après avoir vû mon fils aſſaſſiné,
Mes plaiſirs foudroiez, & mon eſpoir ruiné,
J'aurois d'un ſi grand coup l'ame bien peu bleſſée,
Si de pareils diſcours m'entroient dans la penſée.
Helas ! dans ſa miſere il ne pouvoit perir,
Et ſon bonheur fatal lui ſeul l'a fait mourir.
N'atendez pas de moi des plaintes davantage,
La douleur qui ſe plaint cherche qu'on la ſoulage ;
La mienne court après ton déplorable ſort.
Adieu, je vais mourir puis que mon fils eſt mort.

ALCANDRE.

D'un juſte deſeſpoir l'effort eſt legitime,
Et de le detourner je croirois faire un crime.
Oui, ſuivez ce cher fils ſans attendre à demain;
Mais épargnez du moins ce coup à vôtre main.
Laiſſez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler, voiez ſes funerailles.

Ici on releve la toile, & tous les Comediens paroiſſent avec leur Portier: ils comptent de l'argent ſur une table, & prennent chacun leur part.

PRIDAMANT.

Que vois-je? Chez les Morts compte-t'on de l'argent?

ALCANDRE.

Voiez ſi pas un d'eux s'y montre negligent.

PRIDAMANT.

Je voi Clindor, Ah Dieux! quelle étrange ſurpriſe!
Je voi ſes aſſaſſins, je voi ſa femme & Liſe!
Quel charme en un moment étouffe leurs diſcors,
Pour aſſembler ainſi les Vivans & les Morts?

ALCANDRE.

Ainſi tous Acteurs d'une troupe Comique,
Leur Poëme, partagent leur pratique,
L'un tuë, & l'autre meurt, l'autre vous fait pitié,
Mais la Scene preſide à leur inimitié. [paroles,
Leurs vers font leurs combats, leurs mort ſoit leurs
Et ſans prendre interêt en pas un de leurs rôles,
Le traître, & le trahi, le mort & le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Vôtre fils & ſon train ont bien ſû par leur fuite
D'un pere & d'un Prevôt éviter la pourſuite,
Mais tombant dans les mains de la neceſſité,
Ils ont pris le Théatre en cette extremié.

PRIDAMANT.

Mon fils Comédien!

ALCANDRE.

D'un art ſi difficile
Tous les quatre au beſoin ont fait un doux azile,
Et depuis ſa priſon, ce que vous avez vû,
Son adultere amour, ſon trepas imprevû,

N'eſt que la triſte fin d'une Piece Tragique,
Qu'il expoſe aujourd'hui ſur la Scene publique,
Par où ſes compagnons en ce noble métier
Raviſſent à Paris un peuple tout entier.
Ce gain leur en demeure, & ce grand équipage
Dont je vous ai fait voir le ſuperbe étalage,
Et bien à vôtre fils, mais non pour s'en parer,
Qu'alors que ſur la Scene il ſe fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris ſa mort pour vraie, & ce n'étoit que feinte,
Mais je trouve par tout mêmes ſujets de plainte.
Eſt-ce là cette gloire, & ce haut rang d'honneur,
Où le devoit monter l'excez de ſon bonheur?

ALCANDRE.

Ceſſez de vous en plaindre. A preſent le Théâtre
Eſt en un point ſi haut que chacun l'idolâtre,
Et ce que vôtre tems voioit avec mépris,
Eſt aujourd'hui l'amour de tous les bons eſprits,
L'entretien de Paris, le ſouhait des Provinces,
Le divertiſſement le plus doux de nos Princes,
Les delices du Peuple, & le plaiſir des Grands.
Il tient le premier rang parmi leurs paſſe-tems,
Et ceux dont nous voions la ſageſſe profonde
Par ſes illuſtres ſoins conſerver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un ſpectacle ſi beau
Dequoi ſe delaſſer d'un ſi peſant fardeau.
Même nôtre graud Roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom ſe fait craindre aux deux bouts de la Terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil & l'oreille au Théâtre François.
C'eſt-là que le Parnaſſe étale ſes merveilles;
Les plus rares Eſprits lui conſacrent leur veilles,
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard,
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, ſi par les biens on priſe les perſonnes,
Le Théâtre eſt un fief dont les rentes ſont bonnes,
Et vôtre fils rencontre en un métier ſi doux,
Plus d'acommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.

Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, & je voi trop combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émuë,
J'ai crû la Comedie au point où je l'ai vûë ;
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'apas,
Et la blâmois ainsi, ne la connoissant pas.
Mais depuis vos discours, mon cœur plein d'allegresse
A banni cette erreur avec que sa tristesse.
Clindor a fort bien fait.

ALCANDRE.

N'en croiez que vos yeux

PRIDAMANT.

Demain pour ce sujet j'abandonne ces lieux,
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles graces ici ne vous dois-je point rendre ?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand desir,
J'ai pris ma recompense en vous faisant plaisir.
Adieu, je suis content puis que je vous voi l'être.

PRIDAMANT.

Un si rare bien fait ne se peut reconnoître,
Mais, grand Mage, du moins, croiez qu'à l'aveni
Mon ame en gardera l'éternel souvenir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN
DE L'ILLUSION.

JE dirai peu de choſe de cette Piece. C'eſt une galanterie extravagance qui a tant d'irregularitez, qu'elle ne vaut pas la peine d'être conſiderée, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le ſuccez aſſez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque tems. Le premier Acte ne ſemble qu'un Prologue. Les trois ſuivans forment une Piece que je ne ſai comment nommer. Le ſuccez en eſt tragique, Adraſte y eſt tué, & Clindor en peril de mort : mais le ſtile & les Perſonnages ſont entierement de la Comedie. Il y en a meme un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprés pour faire rire, & dont il ne ſe trouve point d'original parmi les hommes. C'eſt un Capitan qui ſoutient aſſez ſon caractere de Fanfaron pour me permetre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque Langue que ce ſoit, qui s'en aquite mieux. L'action n'y eſt pas complete, puis qu'on ne ſait à la fin du quatriéme Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils ſe derobent plûtôt au peril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y eſt aſſez regulier, mais l'unité de jour n'y eſt pas obſervée. Le cinquiéme Acte eſt une Tragedie aſſez courte pour n'avoir pas la grandeur que demande Ariſtote, & que j'ai tâché d'expliquer. Clindor & Iſabelle étant devenus Comediens, ſans qu'on le ſache, y repreſentent une hiſtoire, qui a du raport avec la leur, & qui ſemble en être la ſuite. Quelques-uns ont atribué cette conformité à un manque d'invention : mais c'eſt un trait d'Art, pour mieux abuſer par une fauſſe mort le Pere

de Clindor qui les regarde, & rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant & plus agreable.

Tout cela cousu ensemble fait une Comedie, dont l'action n'a pour durée que celle de sa representation, mais surquoi il ne seroit pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, & quand l'Original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matieres, si ce n'est que Lise en la sixiéme Scene du troisiéme Acte, semble s'élever un peu trop au dessus du caractere de Servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au pere du menteur, quand il se met en colere contre son fils au cinquiéme Acte.

Interdum tamen & vocem Comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce Poëme. Tout irregulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque merite, puis qu'il a surmonté l'injure des tems, & qu'il paroît encore sur nos Theatres, bien qu'il y ait un très-long tems qu'il est au monde, & qu'une si longue revolution en ait enseveli beaucoup sous la poussiere, qui sembloient avoir plus de droit que lui de pretendre à une si heureuse durée.

MEDÉE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

CREON, Roi de Corinthe.

ÆGE'E, Roi d'Athenes.

JASON, Mari de Medée.

POLLUX, Argonaute, Ami de Jaſon.

CREUSE, Fille de Creon.

MEDE'E, Femme de Jaſon.

CLEONE, Gouvernante de Creuſe.

NERINE, Suivante de Medée.

THEUDAS, Domeſtique de Creon.

TROUPE des Gardes de Creon.

La Scene eſt à Corinthe.

MEDÉE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

QUe je sens à la fois de surprise & de joie!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison,
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Preparez-vous à voir mon second himenée.

POLLUX.

Quoi? Medée est donc morte, ami?

JASON.

Non, elle vit,
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

POLLUX.

Dieux! & que fera-t-elle?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un couroux inutile?

Elle jetta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience,
Et lasse de le dire, elle prit patience.
Medée en son malheur en pourra faire autant;
Qu'elle soupire, pleure, & me nomme inconstant,
Je la quite à regret, mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse,

POLLUX.

Créuse est donc l'Objet qui vous vient d'enflamer?
Je l'aurois deviné sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes Maîtresses,
Il est né seulement pour charmer les Princesses,
Et haïroit l'Amour, s'il avoit sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que de Filles de Roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Medée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possedée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,
Les Sceptres sont aquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces Amans vulgaires,
J'acomode ma flâme au bien de mes affaires,
Et sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'Etat je me fais cet éfort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la Ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile?
Et depuis, à Colchos que fit vôtre Jason,
Que cajoler Medée, & gagner la Toison?
Alors sans mon amour qu'eût fait vôtre vaillance?
Eût-elle du Dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la Terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eût défait si Jason n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma Patrie,
Créuse est le sujet de mon idolatrie,
Et j'ai trouvé l'adresse en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'Amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pelie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLUX.

Il eſt mort! JASON.

Ecoutez, & vous ſaurez comment
Son trepas ſeul m'oblige à cet éloignement.
Après ſix ans paſſez depuis nôtre voiage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on goûte au mariage,
Mon Pere tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Medée au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ai ſu comme ſon Art forçant les Deſtinées,
Lui rendit la vigueur de ſes jeunes années.
Ce fut, s'il m'en ſouvient, ici que je l'apris,
D'où ſoudain un voiage en Aſie entrepris
Fait que, nos deux ſejours diviſez par Neptune,
Je n'ai point ſû depuis quelle eſt vôtre fortune,
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Aprenez donc de moi
Le ſujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles
De mon tiran Pelie elle gagne les Filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces foibles eſprits ſont aiſément déçûs.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon Art leur remplit les oreilles,
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infini,
Leur étale ſur tout mon pere rajeuni.
Pour épreuve elle égorge un Belier à leurs vûës,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un Agneau la taille & la vigueur.
Les Sœurs crient miracle, & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux pere une pareille envie,
Veut un éfet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacun a ſon but. Cependant la nuit vient;
Medée après le coup d'une ſi belle amorce
Prepare de l'eau pure, & des herbes ſans force,

Redouble le sommeil des Gardes, & du Roi.
La suite au seul recit me fait trembler d'éfroi.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur pere endormi vont épuiser les veines;
Leur tendresse credule, à grands coups de couteau,
Prodigue ce vieux sang, & fait place au nouveau.
Le coup le plus mortel s'impute à grand service,
On nomme pieté ce cruel sacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
Medée est éloquente à leur donner courage,
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage.
Une secrete horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me representer ce tragique spectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque-là se laisse decevoir.

JASON.

Ainsi mon pere Æson recouvra sa jeunesse,
Ecoutez le surplus. Ce grand courage cesse,
L'épouvante les prend, Medée en raille, & fuit,
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste nouveau Roi fait mutiner la Ville,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
Et pour vanger son pere assiege ma maison.
Mais j'étois déja loin aussi-bien que Medée,
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Creon, dont la benignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sureté.
Que vous dirai-je plus? Mon bonheur ordinaire
M'aquiert les volontez de la fille & du pere,
Si bien que de tous deux également cheri,
L'un me veut pour son gendre, & l'autre pour mari.
D'un Rival couronné les grandeurs souveraines,
La Majesté d'Ægée, & le Sceptre d'Athénes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi:

Et banni que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un Roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le diſſimule,
Et bien que pour Créuſe un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretien que pour faire ma cour.
Acaſte cependant menace d'une guerre,
Qui doit perdre Creon, & dépeupler ſa terre;
Puis changeant tout à coup ſes reſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord & Jaſon & Medée,
On lui refuſe l'un, & l'autre eſt acordée;
Je l'empêche, on debat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe reduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empêche, & Creon me refuſe,
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Créuſe.
Qu'euſſai-je fait, Pollux, en cette extremité,
Qui commettoit ma vie avec ma loiauté?
Car ſans doute à quiter l'utile pour l'honnête,
La paix alloit ſe faire aux dépens de ma tête.
Le mépris inſolent des offres d'un grand Roi
Aux mains d'un ennemi livroit Medée & moi.
Je l'euſſe fait pourtant ſi je n'euſſe été pere;
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame legere,
Ma perte étoit la leur, & ces Himen nouveau
Avec Medée & moi les tire du tombeau;
Eux ſeuls m'ont fait reſoudre, & la paix s'eſt concluë.

POLLUX.

Bien que de tous côtez l'affaire reſoluë
Ne laiſſe aucune place aux conſeils d'un Ami,
Je ne puis toutefois l'aprouver qu'à demi.
Surquoi que vous fondiez un traitement ſi rude,
C'eſt montrer pour Medée un peu d'ingratitude;
Ce qu'elle a fait pour vous eſt mal recompenſé.
Il faut craindre après tout ſon courage offenſé,
Vous ſavez mieux que moi ce que peuvent ſes charmes.

JASON.

Ce ſont à ſa fureur d'épouvantables armes,
Mais ſon banniſſement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, Ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le Ciel comme je le souhaite.
Permetez cependant qu'afin de m'aquiter,
J'aille trouver le Roi pour l'en feliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'atens ma Princesse,
Qui va sortir du Temple.

POLLUX.

Adieu, l'amour vous presse,
Et je serois marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des tems si precieux.

SCENE II.

JASON.

Depuis que mon esprit est capable de flame,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame;
Mon cœur qui se partage en deux affections
Se laisse déchirer à mille passions.
Je doi tout à Medée, & je ne puis sans honte,
Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte.
Je doi tout à Créon, & d'un si puissant Roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi;
Je regrete Medée, & j'adore Créuse,
Je voi mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,
Et dessus mon regret mes desirs triomphans,
Ont encor le secours du soin de mes enfans.
Mais la Princesse vient; l'éclat d'un tel visage
Du cœur le plus constant atireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidelité,
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

JASON, CREUSE, CLEONE.

JASON.

QUe vôtre zele eſt long, & que d'impatience
Il donne à vôtre Amant qui meurt en vôtre abſence !

CREUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au Ciel beaucoup de vœux ;
Aiant Jaſon à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi puis-je eſperer l'éfet d'une priere,
Que ma flame tiendroit à faveur ſinguliere ?
Au nom de nôtre amour, ſauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier himen la couche m'a produits ;
Emploiez-vous pour eux, faites auprès d'un pere,
Qu'ils ne ſoient point compris en l'exil de leur mere.
C'eſt lui ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puis que dans les traitez il n'eſt point parlé d'eux.

CREUSE.

J'avois déja parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ſervirai de toute ma puiſſance,
Pourveu qu'à vôtre tour vous m'acordiez un point
Que juſques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il ſoit, que ma Reine en diſpoſe.

CREUSE.

Si je puis ſur mon pere obtenir quelque choſe,
Vous le ſaurez, après je ne veux rien pour rien.

CLEONE.

Vous pourrez au Palais ſuivre cet entretien ;
On ouvre chez Medée, ôtez-vous de ſa vûë.
Vos preſences rendroient ſa douleur émuë,
Et vous ſeriez fâchez que cet eſprit jaloux
Mêlât ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

SCENE IV.

MEDE'E.

SOuverains protecteurs des loix de l'himenée,
Dieux, garands de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ferment il vainquit ma pudeur,
Voiez de quel mépris vous traite ce parjure;
Et m'aidez à vanger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir, ou sans ressentiment.
Et vous, Troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Acheron, Pestes, Larves, Furies,
Fieres Sœurs, si jamais nôtre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flames,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames.
Laissez-les quelque tems reposer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites tréve aux enfers.
Aportez-moi du fond des antres de Megere
La mort de ma rivale, & celle de son pere,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince;
Banni de tous côtez, sans biens, & sans apui,
Acablé de fraieur, de misere, & d'ennui:
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moi pour son dernier suplice,
Et que mon souvenir jusque dans le tombeau.
Atache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me repudie! & qui l'auroit pû croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de memoire,
Me peut-il bien quiter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quiter après tant de forfaits?
Sachant ce que je puis, aiant vû ce que j'ose,

Croit-il que m'offenſer ce ſoit ſi peu de choſe ?
Quoi ? mon pere trahi, les élemens forcez,
D'un frere de la mer les membres diſperſez,
Lui font-ils preſumer mon audace épuiſée ?
Lui font-ils preſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre lui n'ait pas où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir ?
Tu t'abuſes, Jaſon, je ſuis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine, & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous ſepare ainſi qu'il nous a joints;
Que mon ſanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de nôtre mariage,
Et que nôtre union que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à ſon commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pere,
N'eſt que le moindre éfet qui ſuivra ma colere ;
Des crimes ſi legers furent mes coups d'eſſai,
Il faut bien autrement montrer ce que je ſai.
Il faut faire un chef-d'œuvre, & qu'un dernier ouvrage
Surpaſſe de bien loin ce foible aprentiſſage.
Mais pour executer tout ce que j'entreprens,
Quels Dieux me fourniront des ſecours aſſez grands ?
Ce n'eſt plus vous, Enfers, qu'ici je ſolicite,
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je medite.
Auteur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour,
Qu'à regret tu départs à ce fatal ſejour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place.
Acorde cette grace à mon deſir bouillant,
Je veux choir ſur Corinthe avec ton char brulant ;
Mais ne crains pas de cheute à l'Univers funeſte,
Corinthe conſumée garantira le reſte.
De mon juſte couroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arrêteront tes feux.
Creon en eſt le Prince & prend Jaſon pour Gendre,
C'eſt aſſez meriter d'être reduit en cendre,
D'y voir reduit tout l'Iſthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

ET bien, Nerine, à quand, à quand cet himenée?
En ont-ils choisi l'heure? en sais-tu la journée!
N'en as-tu rien apris? n'as-tu point vû Jason?
N'aprehende-t-il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Moderez les bouillons de cette violence,
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
Quoi, Madame! est-ce ainsi qu'il faut dissimuler,
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?
Les plus ardens transports d'une haine connuë
Ne sont qu'autant d'éclairs avortez dans la nuë,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups, ou pour les prevenir.
Qui peut sans s'émouvoir suporter une offense,
Peut mieux prendre à son point le tems de sa vangeance,
Et sa feinte douceur, sous un apas mortel,
Mene insensiblement sa victime à l'autel.

MEDE'E.

Tu veux que je me taise, & que je dissimule:
Nerine, porte ailleurs ce conseil ridicule;
L'ame en est incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jason m'a fait trahir mon païs & mon pere,
Et me laisse au milieu d'une terre étrangere,
Sans suport, sans amis, sans retraites, sans bien,
La fable de son peuple, & la haine du mien.

Nerine, après cela tu veux que je me taise!
Ne doi-je point encor en témoigner de l'aise,
De ce roial himen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour?

NERINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes;
Considerez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sureté parmi vos ennemis.

MEDÉE.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, & sans craindre la mort,
Se presenter de front à son plus rude éfort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NERINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MEDÉE.

Il se trouve toûjours lieu de se faire valoir.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes seduite,
Pour voir en quel état le sort vous a rèduite.
Vôtre païs vous hait, vôtre époux est sans foi,
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il?

MEDE'E. Moi,

Moi, dis-je, & c'est assez.

NERINE.

Quoi? vous seule, Madame!

MEDE'E.

Oui, tu vois en moi seule, & le fer, & la flame,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le sceptre des rois, & la foudre des dieux.

NERINE.

L'impetueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible;
Mais il faut craindre un Roi fort de tant de sujets,

MEDÉE.

Mon pere qui l'étoit rompit-il mes projets?

NERINE.

Non, mais il fut surpris, & Creon se defie.
Fuiez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MEDE'E.

Ah! je n'ai que trop fui; cette infidelité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pelie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vû Créuse, & cet objet nouveau,
N'eût point de nôtre himen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuiez encor, de grace.

MEDE'E.

Oui, je fuirai, Nerine,
Mais avant, de Creon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute sa rigueur,
En m'ôtant un mari, on n'ôte pas le cœur,
Sois seulement fidelle, & sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir & ma haine.

NERINE *seule.*

Madame.... Elle me quite au lieu de m'écouter,
Ces violens transports la vont precipiter;
D'une trop juste ardeur l'inéxorable envie
Lui fait abandonner le souci de sa vie.
Tâchons encor un coup d'en divertir le cours,
Apaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, NERINE.

NERINE.

BIEN qu'un peril certain suive vôtre entrepriſe,
Aſſurez-vous ſur moi, je vous ſuis toute aquiſe.
Emploiez mon ſervice aux flames, au poiſon,
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Vôtre aveugle vangeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûteroit la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

MEDE'E.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour lui.
Ma fureur juſque-là n'oſeroit me ſeduire,
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon couroux lui fait grace, & ma premiere ardeur
Soutient ſon interêt au milieu de mon cœur.
Je croi qu'il m'aime encor, & qu'il nourrit dans l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flame.
Il ne fait qu'obeïr aux volontez d'un Roi,
Qui l'arache à Medée en dépit de ſa foi.
Qu'il vive s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Creuſe meure.
Qu'il vive cependant, qu'il jouiſſe du jour
Que lui conſerve encor mon immuable amour.
Creon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie,
Eux ſeuls termineront toute la Tragedie;
Leur perte achevera cette fatale paix.

NERINE.

Contenez-vous, Madame, il sort de son Palais.

SCENE II.

CREON, MEDE'E, NERINE. Soldats.

CREON.

QUoi! je te vois encor! avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effraier soûtenir ma presence?
Ignores-tu l'Arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voiez comme elle s'enfle & d'orgueil & d'audace.
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'aprocher de moi.
Va, purge mes Etats d'un tel monstre que toi;
Délivre mes Sujets, & moi-même de crainte.

MEDE'E.

De quoi m'acuse-t-on? quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur?

CREON.

Ah! l'innocence même & la même candeur!
Medée est un miroir de vertu signalée.
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu si-tôt oublié tant d'horreurs?
Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
Et de tant de païs nomme quelque contrée,
Dont tes méchancetez te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit,
Ton pere te deteste, & l'Univers te fuit.
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple & moi faire tomber tes peines?
Vas pratiquer ailleurs tes noires actions,
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MEDE'E.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée

Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,
Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel.
Quiconque sans ouir condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois merité le suplice,
D'un juste châtiment il fait un injustice.

CREON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité.
Avant que l'égorger tu l'avois écouté?

MEDÉE.

Ecouta-t-il Jason quand sa haine couverte,
L'envoia sur nos bords se livrer à sa perte;
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au dessus de sa force, & du pouvoir humain?
Aprenez quelle étoit cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.
Il faloit mettre au joug deux Taureaux furieux.
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain pousloit par leur halaine
Un long embrasement dessus toute la plaine.
Eux domptez, on entroit en de nouveaux hazars,
Il faloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un Serpent ensemencer la terre,
Dont la sterilité, fertile pour la guerre,
Produisoit à l'inconstant des escadrons armez
Contre la méme main qui les avoit semez.
Mais quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,
La Toison n'étoit pas au bout de leur défaite.
Un Dragon enivré des plus mortels poisons
Qu'enfantent les pechez de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflamée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette Armée,
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,
Ne virent abaisser sa paupiere au sommeil.
Je l'ai seule assoupi, seule j'ai par mes charmes
Mis au joug les Taureaux, & défait les Gensdarmes,
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eût conservé ma gloire & ma fidelité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason, & tous vos Argonautes?

Sans moi ce vaillant Chef que vous m'avez ravi,
Eût peri le premier, & tous l'auroient suivi,
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
Sauvé le sang des Dieux, & la fleur de la Gréce ?
Zéthés, & Calaïs, & Pollux, & Castor,
Et le charmant Orphée, & le sage Nestor,
Tous vos Heros enfin tiennent de moi la vie,
Je vous les verrai tous posseder sans envie,
Je vous les ai sauvez, je vous les cede tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soiez point jaloux,
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidelle,
Il est mon crime seul, si je suis criminelle,
Aimer cet inconstant c'est tout ce que j'ai fait,
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir legitime,
Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

MEDE'E. Le retour m'y plaira ;
Que Jason m'y remenne ainsi qu il m'en tira,
Je suis prête à partir sous la même conduite
Qui de ces lieux aimez precipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus cruels !
Vous faites difference entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
L'un ait vôtre couronne, & l'autre des suplices.

CREON.

Cesse de plus mêler ton interêt au sien,
Ton Jason pris à part est trop homme de bien,
Le separant de toi sa défense est facile.
Jamais il n'a trahi son pere, ni sa ville,
Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins.
Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme ;
Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flame,
Rens lui son innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoiable,
Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MEDE'E.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en sa faveur que ma savante audace
Immola son Tiran par les mains de sa race.
Joignez-y mon pais & mon frere, il suffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
Mais vous le saviez tous quand vous m'avez reçeuë,
Vôtre simplicité n'a point été deceuë,
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart assuré contre mes ennemis ?
Ma main saignante encor du meurtre de Pélie
Soûlevoit contre moi toute la Thessalie,
Quand vôtre cœur sensible à la compassion
Malgré tous mes forfaits prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'est trop peu que l'éxil, ma mort est legitime.
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CREON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni souffrir en ma Cour ta fatale presence.
Vas...

MEDE'E.

Dieux, justes vangeurs !

CREON.

Vas, dis-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns soliciter les Dieux.
Laisse-nous tes enfans; je serois trop severe,
Si je les punissois des crimes de leur mere,
Et bien que je le pûsse avec juste raison,
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MEDE'E.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime :
Si Jason & Créüse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CREON.

Ne me replique plus, sur la loi qui t'est faite,
Prepare ton départ, & pense à ta retraite.

Pour en déliberer, & choisir le quartier,
Par grace ma bonté te donne un jour entier.

MEDE'E.

Quelle grace!

CREON.

Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendroit éternelle.

Medée rentre, & Créon continuë.

Quel indomptable esprit! quel arrogant maintien
Acompagnoit l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien flechi de son humeur altiere?
A-t-elle pû décendre à la moindre priere,
Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission?

SCENE III.

CREON, JASON, CREUSE, CLEONE, Soldats.

CREON.

TE voila sans Rival, & mon pais sans guerres,
Ma fille, c'est demain qu'ele sort de nos terres,
Nous n'avons desormais que craindre de sa part;
Acaste est satisfait d'un si proche départ,
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée
Qui voit par nôtre choix son ardeur negligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans, & dehors, une profonde paix.

CREUSE.

Je ne crois pas, Seigneur, que ce vieux Roi d'Athénes,
Voiant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment,
Que son premier couroux se dissipe aisément.
J'espere toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le resoudre à perdre une Maîtresse,
Dont l'âge peu sortable, & l'inclination
Repondoient assez mal à son affection.

JASON.

Il vous doit temoigner par son obéïssance
Combien sur son esprit vous avez de puissance,
Et s'il s'obstine à suivre un injuste couronx,
Nous saurons, ma Princesse, en rabatre les coups,
Et nos preparatifs contre la Thessalie.
Auront de quoi punir sa flame & sa folie.

CREON.

Nous n'en viendrons pas là; regarde seulement
A le paier d'estime, & de remercîment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie,
Un Vieillard amoureux merite qu'on en rie:
Mais le trône soûtient la Majesté des Rois
Au dessus du mépris, comme au dessus des loix.
On doit toûjours respect au sceptre, à la couronne.
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne,
Je saurai l'apaiser avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE IV.

JASON, CREUSE, CLEONE.

JASON.

QUe ne vous dois-je point pour cette preference,
Où mes desirs n'osoient porter mon esperance?
C'est bien me temoigner un amour infini,
De mépriser un Roi pour un pauvre Banni.
A toutes ses grandeurs preferer ma misere!
Tourner en ma faveur les volontez d'un pere?
Garantir mes enfans d'un éxil rigoureux!

CREUSE.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans vôtre naissance,
Un trait de son envie ou de son impuissance;
Elle devoit un Sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le meritoient assez.

L'Amour qui n'a pû voir une telle injustice,
Suplée à son defaut, ou punit sa malice,
Et vous donne, au plus fort de vos aversitez,
Le sceptre que j'atens, & que vous meritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures,
Comptant nôtre Himenée entre vos avantures,
Vanteront à jamais mon amour genereux,
Qui d'un si grand Heros rompt le sort malheureux.
Après tout, cependant, riez de ma foiblesse.
Prête de posseder le Phénix de la Grece,
La fleur de nos Guerriers, le sang de tant de Dieux;
La robe de Médée a donné dans mes yeux.
Mon caprice à son lustre atachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'est ce qu'ont pretendu mes dessein relevez,
Pour le prix des enfans que je vous ai sauvez.

JASON.

Que ce prix est leger pour un si bon office!
Il y faut toutefois emploier l'artifice.
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir.
Des tresors dont son pere épuise la Scythie,
C'est tout ce qu'elle a pris, quand elle en est sortie.

CREUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartez du Soleil.
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Milles pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mêlange divin ébloüissent les yeux;
Jamais rien d'aprochant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussi-tôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la Toison dorée,
Et dussiez-vous vous même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussi-tôt que de vous.
Pour apaiser Medée & reparer sa perte,
L'épargne de mon pere entierement ouverte
Lui met à l'abandon tous les tresors du Roi,
Pourvû que cette robe & Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma Reine, elle vous eſt aquiſe.
Je vais chercher Nérine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Medée avec dexterité
Ce que refuſeroit ſon courage irrité.
Pour elle, vous ſavez que j'en fuis les aproches,
J'aurois peine à ſouffrir l'orgueil de ſes reproches,
Et je me connois mal, ou dans nôtre entretien,
Son couroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ai point un eſprit complaiſant à ſa rage,
Juſques à ſuporter ſans replique un outrage,
Et ce ſeroient pour moi d'éternels déplaiſirs
De reculer par là l'effet de vos deſirs.
Mais ſans plus de diſcours, d'une maiſon voiſine
Je vais prendre le tems que ſortira Nérine.
Souffrez, pour avancer vôtre contentement,
Que malgré mon amour je vous quite un moment.

CLEONE.

Madame, j'aperçoi venir le Roi d'Athenes.

CREUSE.

Allez donc, vôtre vûë augmenteroit ſes peines.

CLEONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CREUSE.

Ma bouche acortement ſaura s'en aquiter.

SCENE V.

ÆGE'E, CREUSE, CLEONE.

ÆGE'E.

SUr un bruit qui m'étonne, & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de vôtre gloire
Vient ſavoir s il eſt vrai que vous ſoiez d'acord,
Par un honteux himen, de l'arrêt de ma mort.
Vôtre Peuple en fremit, vôtre Cour en murmure,
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,

Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de Rois,
Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece,
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,
Et qu'il faille ajoûter à vos titres d'honneur,
Femme d'un assassin & d'un empoisonneur.

CREUSE.

Laissez agir, grand Roi, la raison sur vôtre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, & mon pere y consent,
Mais prince, mais vaillant, & sur tout innocent.
Non pas que je ne faille en cette preference.
De vôtre rang au sien je sai la difference;
Mais si vous connoissez l'amour & ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs.
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne, (ne.
Et qu'en moi vous n'aimiez rié moins que ma couron-
Souvent je ne sai quoi qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer,
Et souvent sans raison les objets de nos flâmes
Frapent nos yeux ensemble, & saisissent nos ames.
Ainsi nous avons vû le Souverain des Dieux,
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux;
Venus quiter son Mars, & negliger sa prise,
Tantot pour Adonis, & tantot pour Anchise,
Et c'est peut-être encore avec moins de raison
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage,
Je vous estimai plus, & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflâmez,
Il ne faut m'estimer qu'autant que vous m'aimez.
Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croiez faillir, qui vous force à le faire?
N'acusez point l'amour ni son aveuglement;
Quand on connoit sa faute on manque doublement.

CREUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.

L'amour de mon païs & le bien de l'état
Me défendoient l'himen d'un si grand potentat.
Il m'eût falu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes;
Vôtre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux éxil.
Que me sert son éclat, & que me donne-t-il?
S'éleve-t-il d'un tang plus haut que souveraine,
Et sans le posséder ne me vois-je pas reine?
Graces aux Immortels, dans ma condition
J'ai dequoi m'assouvir de cette ambition.
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre
Je perdrois ma Couronne en acceptant la vôtre;
Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roi,
Et d'un prince éloigné rejetteroit la loi.
Joignez à ces raisons qu'un pere un peu sur l'âge,
Dont ma seule presence adoucit le veuvage,
Ne sauroit se resoudre à separer de lui
De ses débiles ans l'esperance & l'apui,
Et vous reconnoîtrez que je ne vous prefere
Que le bien de l'état, mon païs, & mon pere.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux:
Mais comme ces raisons font peu d'éfet sur vous,
Afin de redonner le repos à vôtre ame,
Souffrez que je vous quite.

ÆGÉE *seul.* Allez, allez, Madame,
Etaler vos apas, & vanter vos mépris
A l'infame sorciet qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de vôtre honte;
Favorisez celui de tous vos courtisans,
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence;
Mon amour outragé court à la violence,
Mes vaisseaux à la rade assez proches du port,
N'ont que trop de soldats pour faire un coup d'éfort.
La jeunesse me manque, & non pas le courage,
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge,
Et l'on verra peut-être, avant ce jour fini,
Ma passion vangée, & vôtre orgueil puni.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE.

MAlheureux instrument du malheur qui nous presse,
Que j'ai pitié de toi, déplorable Princesse,
Avant que le Soleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable acheve ton amour.
Ton destin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'apas d'un himen t'expose à ta Rivale.
Ton Sceptre est impuissant à vaincre son effort,
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à resoudre;
Un mot du haut des Cieux fait décendre le foudre,
Les Mers pour noier tout n'atendent que sa loi,
La Terre offre à s'ouvrir sous le Palais du Roi,
L'Air tient les Vents tout prêts à suivre sa colere,
Tant la Nature esclave a peur de lui déplaire,
Et si ce n'est assez de tous les Elemens,
Les Enfers vont sortir à ses commandemens.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice.
D'un louable desir mon cœur sollicité
Lui feroit avec joie une infidelité;
Mais loin de s'arrêter, sa rage découverte,
A celle de Creüse ajoûteroit ma perte,
Et mon funeste avis ne serviroit de rien
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame,
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme,

Et

Et ma timidité s'éforce d'avancer
Ce que hors du peril je voudrois traverser.

SCENE II.

JASON, NERINE.

JASON.

NErine, eh bien, que dit, que fait nôtre exilée ?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée ?
Veut-elle bien ceder à la necessité ?

NERINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colere & rabat de sa haine ;
Déja son déplaisir ne vous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi qui de mon amour connoissois la tendresse,
Tu peux connoître aussi quelle douleur me presse ;
Je me sens déchirer le cœur à son départ,
Créuse en ses malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Creon même en soupire,
Lui prefere à regret le bien de son Empire,
Et si dans son adieu son cœur moins irrité
En vouloit mériter la liberalité,
Si jusques-là Medée apaisoit ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes graces,
Je sai (comme il est bon) que ses tresors ouverts
Lui seroient sans reserve entierement offerts,
Et malgré les malheurs où le sort l'a reduite,
Soulageroient sa peine, & soutiendroient sa fuite.

NERINE.

Puis qu'il faut se resoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement.
Cette offre y peut servir, & par elle j'espere
Avec un peu d'adresse apaiſer sa colere.

Mais d'ailleurs toutefois n'atendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuse & du Roi ;
L'objet de vôtre amour & de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'auroit trop ressaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir, son courage apaisé,
Je te dirai, Nerine, un moien fort aisé,
Et de si longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entiere confidence.
Creon bannit Medée, & ses ordres precis
Dans son banniſſement envelopoient ses fils,
La pitié de Créuse a tant fait sur son pere,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mere.
Elle lui doit pour eux quelque remercîment ;
Qu'un present de sa part suive leur compliment.
Sa Robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son éxil qu'une charge importune,
Lui gagneroit le cœur d'un Prince liberal,
Et de tous ses tresors l'abandon general.
D'une vaine parure inutile à sa peine,
Elle peut aquerir dequoi faire la Reine.
Créuse, ou je me trompe, en a quelque desir,
Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir :
Mais la voici qui sort, souffres que je l'évite :
Ma rencontre la trouble, & mon aspect l'irrite.

SCENE III.

MEDE'E, JASON, NERINE.

MEDE'E.

NE fuiez pas Jason, de ces funestes lieux,
C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Acoûtumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que la cause,
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez
Où me renvoiez-vous, si vous me banniſſez ?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,

Apaiſer de mon ſang les Manes de mon frere ?
Irai-je en Theſſalie, où le meurtre d'un Roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?
Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait aquit à mon nom la haine generale,
Et ce qu'ont fait pour vous mon ſavoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Reſſouviens-t'en, ingrat, remets-toi dans la plaine,
Que ces Taureaux affreux bruloient de leur halaine :
Revoi ce champ guerrier dont les ſacrez ſillons
Elevoient contre toi de ſoudains bataillons,
Ce Dragon qui jamais n'eut les paupieres cloſes ;
Et lors prefere-moi Créuſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir ?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?
Pour jetter un obſtacle à l'ardente pourſuite,
Dont mon pere en fureur touchoit déja ta fuite,
Semai-je avec regret mon frere par morceaux ?
A ce funeſte objet épandu ſur les eaux,
Mon pere trop ſenſible aux droits de la nature,
Quita tous autres ſoins que de ſa ſepulture,
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié,
J'arrêtai les éfets de ſon inimitié.
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur que déloiale fille,
Ces titres glorieux plaiſoient à mes amours,
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon merite étoit rare,
Tu n'étois point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton pere uſé je rendis la vigueur,
J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur :
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau ſe vit enſevelie.
L'ingratitude en l'ame & l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront ;
Et moi, que tes deſirs avoient tant ſouhaitée,
Le Dragon aſſoupi, la Toiſon emportée,
Ton tiran maſſacré, ton pere rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.

Universita
BIBLIOTECA
Ottaviana

Tes desseins achevez j'ai merité ta haine,
Il t'a falu sortir d'une honteuse chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que mo
Que le bandeau roial que j'ai quité pour toi.

JASON.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flâme ?
Les tendres sentimens d'un amour paternel,
Pour sauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le soin que j'ai d'eux me reduit & me force.
Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un Roi ?
Sans moi ton insolence aloit être punie,
A ma seule priere on ne t'a que bannie :
C'est rendre la pareille à tes grands coups d'éfort,
Tu m'as sauvé la vie, & j'empêche ta mort.

MEDE'E.

On ne m'a que bannie ! ô bonté souveraine !
C'est donc une faveur, & non pas une peine ?
Je reçois une grace au lieu d'un chatiment,
Et mon éxil encor doit un remercîment ?
Ainsi l'avare soif du brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie ;
Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner.

JASON.

Tes discours, dont Creon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis ;
Les Rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MEDE'E.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse :
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créuse.
Ton amour déguisé, d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'apelle point amour un change inévitable,
Où Créuse fait moins que le sort qui m'acable.

MEDE'E.

Peux-tu bien sans rougir désavouer tes feux ?

JASON.

Et bien, soit, ses attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs legitimes ?

MEDE'E.

Oui, je te les reproche, & de plus....

JASON.

Quels forfaits ?

MEDE'E.

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encore ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautez on me fasse coupable.

MEDE'E.

Tu presumes en vain de t'en mettre à couvert,
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante & d'infame ;
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente & défens son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hai son usage,
Depuis que je la dois aux éfets de ta rage.

MEDE'E.

La honte genereuse, & la haute vertu !
Puis que tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

JASON.

Au nom de nos enfans, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne sauroit se défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MEDE'E.

Mon ame à leur sujet redouble son courroux.
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miseres,
Qu'à mes enfans Créuse enfin donne des freres ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Sysiphe avec ceux du Soleil !

JASON.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres;
Créuse & ses enfans conserveront les nôtres.

MEDÉE.

Je l'empêcherai bien, ce mêlange odieux,
Qui deshonore ensemble, & ma race, & les Dieux.

JASON.

Lassez de tant de maux cédons à la fortune.

MEDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune.
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fit la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un Sceptre....

MEDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte!
Tu masques tes desirs d'un faux titre de crainte.
Un Sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux Rois,
Et que mon imprudence atire sur nos têtes,
D'un & d'autre côté de nouvelles tempêtes?

MEDÉE.

Fui-les, fui-les tous deux, fui Medée à ton tour,
Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un azile.
Qui leur resistera s'ils viennent à s'unir?

MEDÉE.

Qui me resistera si je te veux punir,
Déloial? auprès d'eux crains-tu si peu Medée?
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge & le prix.
Joins-leur, si tu le veux, mon Pere & la Scythie.
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des Humains?
Contr'eux, quand il me plaît, j'armes leurs propres mains.

Tu le sais, tu l'as vû, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminerent leur guerre.
Miserable ! je puis adoucir des Taureaux ;
La flâme m'obéit, & je commande aux eaux.
L'Enfer tremble & les Cieux, si-tôt que je les nomme,
Et je ne puis toucher les volontez d'un homme.
Je t'aime encor Jason, malgré ta lâcheté ;
Je ne m'offense plus de ta legereté,
Je sens à tes regards décroître ma colere,
De moment en moment ma fureur se modere,
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puis que j'en voi sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite.
Souffre que mes enfans acompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
Que je t'aime & te baise en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flâme,
Te presente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah ! reprens ta colere, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans c'est m'arracher le cœur,
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main ne pourroit m'y resoudre.
C'est pour eux que je change, & la Parque sans eux
Seule de nôtre himen pourroit rompre les nœuds.

MEDE'E.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuses
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses ;
Je ne t'en presse plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un leger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire ;
Ce seroit me trahir qu'en perdre la memoire,
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.
Puissent briser mon chef les traits les plus severes
Que lancent des grands Dieux les plus âpres coleres,
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne pers la vie avant ton souvenir.

SCENE IV.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

J'Y donnerai bon ordre ; il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vangeance :
Je la ſaurai graver en tes eſprits glacez
Par des coups trop profonds pour en être éfacez.
Il aime ſes enfans, ce courage inflexible ;
Son foible eſt découvert, pour eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur
Va trouver des chemins pour lui percer le cœur.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par-là vos propres funerailles.
Contre un ſang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuſe en vos mains ſe vient precipiter ?
Elle-même s'y jette, & Jaſon vous la livre.

MEDE'E.

Tu flates mes deſirs.

NERINE.

Que je ceſſe de vivre,
Si ce que je vous dis n'eſt pure verité.

MEDE'E.

Ah ! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

NERINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
Et du Palais du Roi découvre nôtre joie.
Un deſſein éventé ſuccede rarement.

MEDE'E.

Rentrons-donc, & mettons nos ſecrets ſurement.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E *seule dans sa grote magique.*

C'Est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable, & c'est encore trop peu
Si la force à la main tu l'as sans mon aveu.
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achete encor leur perte;
Il te faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercîmens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime,
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,
Et sous un faux semblant de liberalité,
Saouler, & ma vengeance & ton avidité.
Le charme est achevé, tu peux entrer, Nerine.

Nerine sort, & Medée continuë.

Mes maux dans ces poisons trouvent leur medecine.
Voi combien de Serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contrains d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste apareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la Lune,
Quand les cheveux flotans, le bras & le pié nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Voi mille autres venins, cette liqueur épaisse

Mêlée du sang de l'Hydre avec celui de Nesse.
Python eut cette langue ; & ce plumage noir
Et celui qu'une Harpie en fuiant laissa choir.
Par ce tison Althée assouvit sa colere,
Trop pitoiable sœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du Ciel avecque Phaéton ;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlegeton,
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois-là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux.
Ce present déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vangera mon divorce.
Mes Tirans par leur perte aprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au Palais?

NERINE

Du bonheur de Jason, & du malheur d'Ægée,
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vangée.
Ce genereux Vieillard ne pouvant suporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne & sa perseverance,
L'exil de vôtre époux ait eu la preference,
A tâché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel himen lui porte sur le front.
Comme cette Beauté pour lui toute de glace
Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la void mal suivie, & prend un si beau tems
A rendre ses desirs & les vôtres contens.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la Princesse, & sert sa jalousie ;
L'éfroi qui la surprend la jette en pamoison,
Et tout ce qu'elle peut c'est de nommer Jason.
Ses Gardes à l'abord font quelque resistance,
Et le peuple leur prête une foible assistance ;
Mais l'obstacle leger de ces debiles cœurs
Laissoit honteusement Créuse à leurs vainqueurs,
Déja presque en leur bord elle étoit enlevée.....

MEDE'E.

Je devine la fin, mon Traître l'a sauvée.

NERINE.

Oui, Madame, & de plus Ægée est prisonnier.
Vôtre époux à son mirthe ajoute ce laurier :
Mais apprenez comment.

MEDÉE. N'en dis pas davantage,
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage ;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste couroux.
Nerine, mes douleurs auroient peu d'allegeance
Si cet enlevement l'ôtoit à ma vengeance.
Pour quiter son païs en est-on malheureux ?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verser des pleurs pour être deux fois Reine.
Tant d'invincibles feux enfermez dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'apelle ma rançon,
Produiront des éfets bien plus doux à ma haine.

NERINE.

Par là vous vous vangez, & sa perte est certaine.
Mais contre la fureur de son pere irrité,
Où pensez-vous trouver un lieu de sureté ?

MEDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
Et que ses fers brisez, malgré leur attentats,
A ma protection engagent ses états.
Dépêche seulement, & cours vers ma rivale
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Mene-lui mes enfans, & fais-les, si tu peux
Presenter par leur pere à l'objet de ses vœux.

NERINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée,
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour vôtre Nerine un trop funeste emploi,
Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi.

MEDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modere,
Et lui défend d'agir que sur elle & son pere.
Pour un si grand éfet prens un cœur plus hardi,
Et sans me repliquer fais ce que je te dis.

SCENE II.

CREON, POLLUX, Soldats.

CREON.

NOus devons bien cherir cette valeur parfaite,
Qui de nos Raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible Heros, c'eſt à vôtre ſecours
Que je dois deſormais le bonheur de mes jours.
C'eſt vous ſeul aujourd'hui dont la main vangereſſe
Rend à Creon ſa fille, à Jaſon ſa maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ſes meilleurs ſoldats.

POLLUX.

Grand Roi, l'heureux ſuccez de cette délivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'eſt vous ſeul & Jaſon dont les bras indomptez
Portoient avec éfroi la mort de tous côtez,
Pareils à deux Lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage & conduiſoit mes mains:
J'ai ſuivi, mais de loin, des actions ſi belles,
Qui laiſſoient à mon bras tant d'illuſtres modelles.
Pourroit-on reculer en combatant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups?

CREON.

Vôtre valeur qui ſouffre en cette repartie,
Ote toute croiance à vôtre modeſtie;
Mais puis que le refus d'un honneur merité
N'eſt pas un petit trait de generoſité,
Je vous laiſſe en jouir Auteur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira départez-en la gloire;
Comme elle eſt vôtre bien vous pouvez la donner.
Que prudemment les Dieux ſavent tout ordonner!
Voiez, brave Guerrier, comme vôtre arrivée

Au jour de nos malheurs se trouve reservée,
Et qu'au point où le sort sembloit nous menacer,
Ils nous ont envoiée de quoi le terrasser.
Digne sang de leur Roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous ?

POLLUX.

Aprehendez pourtant, grand Prince.

CREON.

Et quoi ?

POLLUX.

Medée,
Qui par vous de son lit se voit depossedée
Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empêcher
Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
Après l'assassinat d'un Monarque & d'un frere,
Peut-il être de sang qu'elle épargne ou revere ?
Acoûtumée au meurtre, & savante en poison,
Voiez ce qu'elle a fait pour aquerir Jason,
Et ne presumez pas, quoique Jason vous die,
Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CREON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquieté.
Par son bannissement j'ai fait ma sureté,
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame,
Mais en si peu de tems que peut faire une femme ?
Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son depart.

POLLUX.

C'est peu pour une femme, & beaucoup pour son art.
Sur le pouvoir humain ne reglez pas les charmes.

CREON.

Quelque puissans qu'ils soient je n'en ai point d'allarmes,
Et quand bien ce delai devroit tout hazarder,
Ma parole est donnée, & je la veux garder.

SCENE III.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

QUe font nos deux Amans, Cléone ?

CLEONE. La Princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allegreſſe ;
Ee ce qui ſert beaucoup à ſon contentement,
C'eſt de voir que Medée eſt ſans reſſentiment.

CREON.

Et quel Dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLEONE.

Jaſon & ſes enfans qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Creüſe obtient de vous
A calmé les tranſports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche preſent qui fut en ſa puiſſance,
A ſes remercîmens joint ſa reconnoiſſance.
Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voions
Du Soleil ſon Aieul briller mille raions,
Que la Princeſſe même avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits Heros lui vient d'être aportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets,
Qu'en un cœur irrité produiſent les bienfaits.

CREON.

Et bien, qu'en dites-vous ? qu'avons-nous plus à craindre ?

POLLUX.

Si vous ne craigeez rien, que je vous trouve à plaindre !

CREON.

Un ſi rare preſent montre un eſprit remis.

POLLUX.

J'eus toûjours pour ſuſpects les dons des ennemis,
Ils font aſſez ſouvent ce que n'ont pû leurs armes.
Je connois de Medée, & l'eſprit, & les charmes,
Et veux bien m'expoſer au plus cruel trepas,
Si ce rare preſent n'eſt un mortel apas.

CREON.

Ses enfans si cheris qui nous servent d'ôtages,
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contr'eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pere,
Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mere.
Renvoiez-lui, Seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poison precieux.

CLEONE.

Creüse cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le peril égale & passe le plaisir,
Il faut se faire force & vaincre son desir.
Jason dans son amour a trop de complaisance,
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa presence.

CREON.

Sans rien mettre au hazard, je saurai dextrement
Acorder vos soupçons & son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle
Si ce present nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement perir;
Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, & ne consumons plus
De tems, ni de discours en debats superflus.

SCENE IV.

ÆGE'E *en prison.*

DEmeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste sejour,
Dont jamais avant mon amour
Les Sceptres n'ont été capables;

Redoublez puissamment vôtre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée, ou s'enfuiant de crainte,
Derobe à mes vainqueurs le suplice d'un Roi.

Le triste bonheur où j'aspire !
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'acuse mon mauvais sort,
Que de souffrir que je respire.
Puis qu'il me faut mourir, que je meure à mon choix,
Le coup m'en sera doux s'il est sans infamie ;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir pour un Roi beaucoup plus d'une fois.

Malheureux Prince, on te mépriſe
Quand tu t'arrêtes à servir ;
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entrepriſe.
Ton amour qu'on dedaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta memoire ;
L'un t'a déja coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs,
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puis qu'à bien comparer mes fers avec ma flâme,
Un Vieillard amoureux merite plus de blâme,
Qu'un Monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misere,
Peste des cœurs, tiran des Rois,
Dont les imperieuses loix
N'épargnent pas même ta mere ;
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal ;
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance ;
Arrête son orgueil, & montre ta puissance

A perdre également l'un & l'autre Rival.

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau :
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie :
Que Corinthe à sa vûë accepte un autre Roi,
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée,
Et pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.

Mais d'où vient ce bruit sourd ? quelle pâle lumiere
Dissipe ces horreurs, & frape ma paupiere ?

SCENE V.

ÆGE'E, MEDE'E.

ÆGE'E.

MOrtel, qui que tu sois, détourne ici tes pas,
Et de grace, m'aprens l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre, & si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moiens d'un genereux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MEDE'E.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand Prince, Ne pensez qu'à revoir vôtre chere Province.

Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison qui s'ouvre aussitôt, & en aiant tiré Ægée, elle en donne encore un sur ses fers qui tombent.

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Cessez indignes fers de captiver un Roi.
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel Monarque ?
Et vous, reconnoissez Medée à cette marque,
Et fuiez un Tiran, dont le forcenement
Joindroit vôtre suplice à mon bannissement.
Avec la liberté reprenez le courage,

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art propice aux malheureux,
Opose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie & du Sceptre d'Athénes,
Je dois l'une & l'autre à qui brise mes chaînes,
Si vôtre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous vanger,
Et si je puis jamais avec vôtre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez suivi de mille bataillons,
Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
Punir leur traître Roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noier sa tirannie,
Et remettre en vos mains & Creüse & Jason,
Pour vanger vôtre éxil plutôt que ma prison.

MEDÉE.

Je veux une vangeance, & plus haute & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, vôtre offre me fait honte.
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain,
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me cede?
Qui force la Nature a-t-il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moi le souci de vanger mes ennuis,
Et par ce que j'ai fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soiez point en peine.
C'est demain que mon art fait triompher ma haine,
Demain je suis Medée, & je tire raison
De mon banniſſement, & de vôtre prison.

ÆGÉE.

Quoi, Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnoissance?
Mon Sceptre ne peut-il être emploié pour vous,
Et vous serai-je ingrat autant que vôtre époux?

MEDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que je souhaite,
C'est de trouver chez vous une seure retraite,
Où de mes ennemis, menaces ni presens,
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans,

Non pas que je les craigne ; eux & toute la terre,
A leur confusion me livreroient la guerre,
Mais je hai le desordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passez éface la tristesse.
Disposez d'un Païs qui vivra sous vos loix,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des Rois.
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne ;
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par vôtre conduite
Faites la sureté que demande ma fuite.

MEDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succez imparfait ;
Je ne me vange pas si je n'en vois l'éfet,
Je dois à mon couroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, Prince, & sans moi ne craignez point d'obstacle,
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
Pour vôtre sureté conservez cet anneau ;
Sa secrete vertu qui vous fait invisible
Rendra vôtre départ de tous côtez paisible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De vôtre délivrance auroit bien-tôt produit,
Un phantôme pareil, & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira vôtre place.
Partez sans plus tarder, Prince cheri des Dieux,
Et quitez pour jamais ces detestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis sans replique, & je pars sans remise.
Puisse d'un prompt succez vôtre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel desespoir,
Et me donner bien-tôt le bien de vous revoir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, THEUDAS.

THEUDAS.

AH, déplorable Prince! Ah fortune cruelle!
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MEDE'E *lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arrête misérable, & m'aprens quel effet
A produit chez le Roi le present que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaine.

MEDE'E.

Dépêches, ou ces longueurs t'atireront ma haine.

THEUDAS.

Aprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Vôtre robe a fait peur, & sur Nise éprouvée
En dépit des soupçons sans peril s'est trouvée,
Et cette épreuve a fû si bien les assurer,
Qu'incontinent Creuse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtuë,
Qu'elle sent aussi-tôt une ardeur qui la tuë.
Un feu subtil s'allume, & ses brandons épars
Sur vôtre don fatal courent de toutes parts.
Et Cléone & le Roi s'y jettent pour l'éteindre;
Mais (ô nouveau sujet de pleurer & de plaindre!)
Ce feu saisit le Roi, ce Prince en un moment
Se trouve envelopé du même embrasement.

MEDE'E.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flâme disparoît, mais l'ardeur leur demeure,
Et leurs habits charmez, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets atachez à leurs corps.
Qui veur les dépouiller lui-même les déchire,
Et ce nouveau secours est un nouveau martire.

MEDE'E.

Que dit mon déloyal ? que fait-il là dedans ?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidens,
S'aquite des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,
Dont bien-tôt Menelas doit être possesseur,
Et j'alois lui porter ce funeste message.

MEDE'E *lui donne un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voiage.

SCENE II.

MEDE'E.

Est-ce assez, ma vangeance, est-ce assez de deux morts ?
Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame ?
Que n'a-t-elle déja des enfans de Jason,
Sur qui plus pleinement vanger sa trahison ?
Supleons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Creuse me renvoie.
Nature, je le puis sans violer ta loi,
Ils viennent de sa part, & ne sont plus à moi.
Mais ils sont innocens ; aussi l'étoit mon frere,

Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere,
Il faut que leur trépas redouble son tourment,
Il faut qu'il souffre en pere, aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi ! j'ai beau contr'eux animer mon audace,
La pitié la combat & se met en sa place,
Puis cedant tout à coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisoient horreur :
De l'amour aussi-tôt je passe à la colere,
Des sentimens de femme aux tendresses de mere.
Cessez doresnavant, pensers irresolus,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traître,
Il me prive de vous, & je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît & revient me braver,
Je n'execute rien, & mon ame éperduë
Entre deux passions demeure suspenduë.
N'en déliberons plus, mon bras en resoudra,
Je vous pers, mes enfans, mais Jason vous perdra,
Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage,
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CREON, Domestiques.

CREON.

LOin de me soulager vous croissez mes tourmens,
Le poison à mon corps unit mes vêtemens,
Et m'a peau qu'avec eux vôtre secours m'arrache,
Pour suivre vôtre main de mes os se détache.
Voiez comme mon sang en coule à gros ruisseaux.
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Vôtre pitié pour moi s'est assez hazardée,
Fuiez, ou ma fureur vous prendra pour Medée ;
C'est avancer ma mort que de me secourir,
Je ne veux que moi-même pour m'aider à mourir.
Quoi, vous continuez, canailles infidelles !

Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles !
Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis,
Je serai vôtre Roi tout mourant que je suis.
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place,
Il faut ainsi paier vôtre cruel secours.

Il se defait d'eux, & les chasse à coups d'épée.

SCENE IV.

CREON, CREUSE, CLEONE.

CREUSE.

OU fuiez-vous de moi, cher auteur de mes jours ?
Fuiez-vous l'innocente & malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroiable course.
Ce feu qui me consume, & dehors & dedans,
Vous vange-t-il trop peu de mes vœux imprudens ?
Je ne puis excuser mon indiscrete envie
Qui donne le trépas à qui je dois la vie ;
Mais soiez satisfait des rigueurs de mon sort,
Et cessez d'ajoûter vôtre haine à ma mort.
L'ardeur qui me devore, & que j'ai meritée
Surpasse en cruauté l'Aigle de Promethée,
Et je croi qu'Ixion, au choix des châtimens,
Prefereroit sa roue à mes embrasemens.

CREON.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois opoſer ma deffense,
Je n'impute qu'à moi l'excez de mes malheurs,
Et j'ai part à ta faute ainsi qu'à tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le declin des ans m'auroit bientôt ravie,
La jeunesse des tiens, si beaux, si florissans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pres-
Ma fille, c'est donc là ce roial himenée (sans.

Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée !
La Parque impitoiable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau !
Ah ! rage, deſeſpoir, deſtins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes ;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux Rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvû que mes deux morts emportent cette grace,
De laiſſer ma couronne à mon unique race,
Et cet eſpoir ſi doux qui m'a toûjours flaté
De revivre à jamais en ſa poſterité.

CREUSE.

Cleone, ſoûtenez, je chancelle, je tombe ;
Mon reſte de vigueur ſous mes douleurs ſucombe,
Je ſens que je n'ai plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triſte allégement, (meure,
Seigneur, & ſi pour moi quelque amour vous de-
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroſeront vos mortels deplaiſirs,
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans ſoupirs
Ah, je brûle, je meurs, je ne ſuis plus que flâme.
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi, vous vous éloignez !

CREON.

Oui, je ne verrai pas
Comme un lâche temoin ton indigne trépas.
Il faut ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infâme regret de t'avoir pû ſurvivre.
Invincible ennemi, ſors avec que mon ſang.

Il ſe tuë avec un poignard.

CREUSE.

Courez à lui, Cléone, il ſe perce le flanc.

CREON.

Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, adieu, j'expire,
Et ce dernier moment met fin à mon martire ;
Je laiſſe à ton Jaſon le ſoin de te vanger.

CREUSE.

Vain & triſte confort ! ſoulagement leger !
Mon pere....

CLEONE.

CLEONE.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

CREUSE.

Donnez donc à la mienne une même sortie,
Aportez-moi ce fer, qui de ses maux vainqueur
Est déja si savant à traverser le cœur.
Ah ! je sens fers & feux, & poison tout ensemble.
Ce que souffroit mon pere à mes peines s'assemble.
Hélas, que de douceurs auroit un prompt trépas !
Depêchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLEONE.

Ne desesperez point ; les Dieux plus pitoiables
A nos justes clameurs se rendront exorables,
Et vous conserveront en dépit du poison,
Et pour Reine à Corinthe, & pour Femme à Jason.
Il arrive, & surpris il change de visage.
Je lis dans sa pâleur une secrete rage,
Et son étonnement va passer en fureur.

SCENE V.

JASON, CREUSE, CLEONE, THEUDAS.

JASON.

QUe vois-je ici, Grands Dieux ? quel spectacle d'horreur !
Où que puissent mes yeux porter ma vûë errante,
Je vois, ou Creon mort, ou Créüse mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encor un peu,
Et le sang de Medée éteindra tout ce feu.
Prens le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infame victime,
Et que ce scorpion sur la plaie écrasé,
Fournisse le remede au mal qu'il a causé.

CREUSE.

Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tuë.
Laiſſe-moi le bonheur d'expirer à ta vûë,
Souffre que j'en jouiſſe en ce dernier moment ;
Mon trepas fera place à ton reſſentiment,
Le mien cede à l'ardeur dont je ſuis poſſedée,
J'aime mieux voir Jaſon que la mort de Medée.
Aproche, cher Amant, & retient ces tranſports,
Mais garde de toucher ce miſerable corps.
Ce braſier que le charme, ou repand, ou modere,
A negligé Créone, & devoré mon pere,
Au gré de ma Rivale il eſt contagieux.
Jaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaiſirs qu'elle atend de ta peine,
N'atire point ces feux eſclaves de ſa haine.
Ah, quel âpre tourment ! quel douloureux abois !
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'eſtimez donc ſi lâche que de vivre,
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre ?
Ma Reine ſi l'himen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos eſprits, nous joindrons nos deux morts,
Et l'on verra Caron paſſer chez Radamante
Dans une même barque, & l'Amant & l'Amante.
Helas ! vous recevez par ce preſent charmé
Le deplorable prix de m'avoir trop aimé,
Et puis que cette robe a cauſé vôtre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſans
Refuſent de finir les douleurs que je ſens ?
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie !
Juſtes Dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour,
Que de la voir mourir, & de ſouffrir le jour ?
Non, non, ſi par ces feux mon atente eſt trompée,
J'ai dequoi m'affranchir au bout de mon épée,
Et l'exemple du Roi de ſa main tranſpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,

Instruit suffisamment un genereux courage
Des moiens de braver le destin qui l'outrage.

CREUSE.

Si Créüse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du desespoir ;
Vi pour sauver ton nom de cette ignominie,
Que Créüse soit morte, & Medée impunie ;
Vi pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vangé.
Adieu ; donne la main, que malgré ta jalouse
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah douleurs ! c'en est fait, je meurs à cette fois,
Et pers en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes....

JASON.

Ce mot lui coupe la parole,
Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole !
Mon esprit retenu par ses commandemens
Reserve encore ma vie à de pires tourmens !
Pardonne, chere épouse, à mon obéissance,
Mon deplaisir mortel defere à ta puissance,
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te deplaire il n'ose m'étouffer,
Ne perdons point de tems, courons chez la Sorciere
Délivrer par sa mort mon ame prisonniere.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps :
Contre tous ses demons mes bras sont assez forts,
Et la part que vôtre aide auroit en ma vangeance,
Ne m'en permettroit pas une entiere allegeance,
Preparez seulement des gênes, des bourreaux,
Devenez inventifs en suplices nouveaux,
Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,
Que son coupable sang leur vaille une hecatombe ;
Et si cette victime en mourant mille fois
N'apaise point encor les manes de deux Rois,
Je serai la seconde, & mon esprit fidelle
Ira gêner là-bas son ame criminelle,
Ira faire ajoûter pour sa punition
Les peines de Titye à celles d'Ixion.

Cléone & le reſte emportent les corps de Créon & de Créuſe, & Jaſon continuë ſeul.

Mais leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice ?
Elle m'eſt un plaiſir, & non pas un ſuplice ;
Mourir, c'eſt ſeulement auprès d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Créuſe & non pas la vanger.
Inſtrumens des fureurs d'une mere inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux deſtin vous avoit reſervez
A porter le trépas à qui vous a ſauvez ?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler deſſus leur ſepulture ;
Que la Sorciere en vous commence de ſouffrir,
Que ſon premier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéir à leur mere ?

SCENE VI.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *en haut ſur un balcon.*

LAche, ton deſeſpoir encore en délibere ?
Leve les yeux, perfide, & reconnois ce bras
Qui t'a déja vangé de ces petits ingrats.
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noier dans leur ſang les reſtes de nos flâmes.
Heureux pere & mari, ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton himen nouveau.
Rejouis-t-en, Jaſon, va poſſeder Créuſe,
Tu n'auras plus ici perſonne qui t'acuſe,
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
De reproches ſecrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la Nature, execrable Tigreſſe.

MEDE'E.

Va, bien-heureux Amant, cajoler ta Maîtreſſe.
A cet Objet ſi cher tu dois tous tes diſcours ;

Parler encore à moi c'eſt trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares avantures,
Et contre mes éfets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi, tu m'oſes braver, & ta brutalité
Penſe encore échaper à mon bras irrité?
Tu redouble ta peine avec cette inſolence.

MEDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance?
Mon art faiſoit ta force, & tes éfets guerriers
Tiennent de mon ſecours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah, c'eſt trop en ſouffrir; il faut qu'un prompt ſuplice,
De tant de cruautez à la fin te puniſſe.
Sus, ſus, briſons la porte, enfonçons la maiſon;
Que des bourreaux ſoudain m'en faſſent la raiſon.
Ta tête repondra de tant de barbaries.

MEDE'E *en l'air dans un Char tiré par deux dragons.*

Que ſert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, des éforts que tu pers,
Voi les chemins de l'air qui me ſont tous ouverts.
C'eſt par-là que je fui, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jaſon, & trouve en ces lieux deſolez
Des poſtillons pareils à mes dragons aîlez.
Enfin je n'ai pas mal emploié la journée,
Que la bonté du Roi de grace m'a donnée;
Mes deſirs ſont contens. Mon pere & mon païs,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis.
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, aprens à connoître ta femme,
Souviens-toi de ſa fuite, & ſonge une autrefois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux Rois.

SCENE VII.

JASON.

O Dieux! ce char volant disparu dans la nuë,
La dérobe à sa peine aussi-bien qu'à ma vuë,
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortez de mon ressentiment.
Créüse, Enfans, Medée, amour, haine, vangennce,
Où dois-je maintenant chercher quelque allegeance?
Où suivre l'inhumaine, & dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats?
Va, Furie execrable; en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre,
J'aprendrai ton sejour de tes sanglans effets,
Et te suivrai par tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont dequoi me braver?
Malheureux, ne pers point contre une telle audace,
De ta juste fureur l'impuissante menace,
Ne cours point à ta honte, & fuis l'ocasion
D'acroître sa victoire & ta confusion.
Miserable, perfide, ainsi donc ta foiblesse
Epargne la Sorciere, & trahit ta Princesse!
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs,
Et ton obeissance à ses derniers soûpirs?
Vange-toi, pauvre Amant, Créuse le commande,
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande,
Ecoute les accens de sa mourante voix,
Et voles sans rien craindre à ce que tu lui dois,
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible,
Eussés-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras, & malgré ton savoir
Mon amour te verra soûmise à son pouvoir.

Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine ;
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoi ! je vous écoute, impuissantes chaleurs !
Allez, n'ajoûtez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le Ciel s'est gardée,
C'est preparer encore un triomphe à Medée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon desespoir s'amuse,
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma Reine, ta belle ame en partant de ces lieux
M'a laissé ta vangeance, & je la laisse aux Dieux,
Eux seuls dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la Sorciere achever le suplice.
Trouve-le bon, chere Ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

Il se tuë.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN
DE MEDE'E,

CETTE Tragedie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Senéque, & c'eſt ſur leur exemple que je me ſuis autoriſé à en mettre le lieu dans une Place publique ; quelque peu de vrai-ſemblance qu'il y ait à y faire parler des Rois, & à y voir Medée prendre les deſſeins de ſa vangeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le chœur compoſé de Corinthiennes Sujettes de Creon, qui devoient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera perir leur Roi, leur Princeſſe, & ſon mari, ſans qu'aucune d'elles ait la moindre penſée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Seneque, il y a quelque aparence qu'il ne lui fait pas prendre ces reſolutions violentes en preſence du Chœur, qui n'eſt pas toûjours ſur le Theatre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans ſon quatriéme Acte il lui fait achever ſes enchantemens en Place publique, & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Medée dans le même cabinet où elle a fait ſes charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont ſemblé donner trop peu de défiance à Creon des preſens de cette Magicienne, offenſée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de ſe défier, qu'elle lui demande inſtamment un jour de délai pour ſe preparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque choſe contre lui, & troubler les nôces de ſa Fille.

J'ai crû mettre la choſe dans un peu plus de juſteſſe par quelques précautions que j'y ai aportées La premiere, en ce que Créüſe ſouhaite avec paſſion cette robe que Medée empoiſonne, & qu'elle oblige Jaſon à la tirer d'elle par adreſſe. Ainſi bien que les preſens des ennemis doivent être ſuſpects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'eſt pas tant un don qu'elle fait, qu'un paiement qu'on lui arrache de la grace que ſes enfans reçoivent. La ſeconde, en ce que ce n'eſt pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à ſa vangeance; mais Créon qui le lui donne de ſon mouvement, comme pour diminuer quelque choſe de l'injuſte violence qu'il lui fait, dont il ſemble avoir honte en lui-même: Et la troiſiéme enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre preſque par force, il en fait faire l'épreuve ſur une autre, avant que de permettre à ſa fille de s'en parer.

L'Epiſode d'Ægée n'eſt pas tout-à-fait de mon invention. Euripide l'introduit en ſon troiſiéme Acte, mais ſeulement comme un paſſant à qui Medée fait ſes plaintes, & qui l'aſſure d'une retraite chez lui à Athénes, en conſideration d'un ſervice qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choſes à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la Cour de Creon ne parle point du tout de le voir: L'autre, que bien qu'il promette à Medée de la recevoir & proteger à Athénes après qu'elle ſe ſera vangée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu au ſortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezéne, pour conſulter avec lui ſur le ſens de l'Oracle qu on venoit de lui rendre à Delphes, & qu'ainſi Medée ſeroit demeurée en aſſez mauvaiſe poſture dans Athénes en l'atendant, puis qu'il tarda manifeſtement quelque tems chez Pitheus, où il fit l'amour à ſa fille Ætra, qu'il laiſſa groſſe de Theſée, & n'en partit point que ſa groſſeſſe ne fût conſtante Pour donner un peu plus d'interêt à ce Monarque dans l'action de cette Tragedie, je le fais amoureux de Creüſe, qui lui

prefere Jason ; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Medée de sa déliviance, & que la reconnoissance qu'il lui en doit, l'engage plus fortement à sa protection, & même à l'épouser comme l'Histoire le marque.

Pollux est de ces Personnages Protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déja dit, & j'ajoûte que ces Personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la Tragedie, parce que les évenemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toûjours été en Asie, où il n'avoit rien apris de ce qui s'étoit passé dans la Grece que la Mer en separe. Le contraire arrive dans la Comedie. Comme elle n'est que d'intrigues particulieres, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer. Ainsi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matiere de confidence.

Dans la narration que fait Nerine au quatriéme Acte, on peut considerer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & que c'est assez pour eux d'en aprendre l'évenement en un mot. C'est ce que fait voir ici Medée, qui aiant sçû que Jason a arraché Créüse à ses Ravisseurs, & pris Ægée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cleopatre dans la mort de Pompée, pour qui elle ne s'interesse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer tou-

tes les particularitez ; mais avant que d'y décendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les narrations ornées & pathetiques il faut tres-soigneusement prendre garde en quelle assiete est l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guere sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre aparence que l'un des deux soit trop en peril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience necessaire au recit qu'on se propose.

J'oublios à remarquer que la prison où je mets Ægée est un spectacle desagreable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & lui cachent toûjours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des ocasions indispensables de faire arrêter prisonnier sur le Theatre quelques-uns de nos principaux Acteurs : mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des Gardes qui les suivent, & qui n'affoiblissent ni le spectacle, ni l'action, comme dans Polyeucte & dans Heraclius. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'Ægée avoir à Medée, mais cela se fût mieux fait par un recit.

Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ. Il l'acompagne jusque hors de la Ville, & c'est une adresse de Theatre assez heureusement pratiquée, pour l'éloigner de Creon & de Créüse mourans, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un Auteur est bien embaraſſé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame, pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roi malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à Créüse ; j'ai fait aussi mourir cette Princesse avant que Medée se montre sur le balcon, afin que cet Amant en colere n'ait plus à qui s'adresser

qu'à elle : mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fut pas auprès de sa Maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de Medée, & qui font perir Creon & Creuse, étoient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la Scene dans la Catastrophe. Ce spectacle de mourans m'étoit necessaire pour remplir mon cinquiéme Acte, qui sans cela n'eût pû ateindre à la longueur ordinaire des nôtres : Mais à dire le vrai, il n'a pas l'éfet que demande la Tragedie, & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gemissemens qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir merité par l'injustice qu'ils ont faite à Medée, qui atire si bien de son côté toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuse sa vangeance, après l'indigne traitement qu'elle a reçû de Creon & de son Mari, & qu'on a plus de compassion du desespoir où ils l'ont reduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au stile, il est fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ai mêlé du mien aproche si peu de ce que j'ai traduit du Seneque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour faire discerner au Lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moien d'amasser assez de forces, pour ne laisser par cette difference si visible dans le Pompée, où j'ai beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas être demeuré fort au dessous de lui, quand il a falu me passer de son secours.

LE CID,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roi de Castille.

D. URRAQUE, Infante de Castille.

D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gormas, pere de Chiméne.

D. RODRIGUE, Amant de Chiméne.

D. SANCHE, Amoureux de Chiméne.

D. ARIAS, }
D. ALONSE, } Gentishommes Castillans.

CHIMENE, Fille de D. Gomes.

LEONOR, Gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, Gouvernante de Chiméne.

UN PAGE de l'Infante.

La Scene est à Seville.

LE CID,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, m'as-tu fait un raport bien sincere ?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pere ?

ELVIRE.

Tous n'en sens à moi-même en sont encor charmez,
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et si je ne m'abuse, à lire dans son ame,
Il vous commandera de repondre à sa flame.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il aprouve mon choix,
Aprens-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de nôtre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il repondu sur la secrete brigue

Que font auprès de toi D Sanche & D.Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Fait qu'entre ces Amans je panche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint vôtre cœur dans une indifference
Qui n'enfle aucun d'eux ni n'abat l'espérance,
Et sans les voir d'un œil trop severe ou trop doux,
Atend l'ordre d'un pere à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi; sa bouche & son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et puis qu'il faut encor vous en faire un recit,
Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit:
„ Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
„ Tous deux formez d'un sang, noble, vaillant, fidelle,
„ Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
„ L'éclatante vertu de leurs braves Ayeux.
„ D. Rodrigue sur tout n'a trait en son visage
„ Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
„ Et sort d'une maison si feconde en Guerriers,
„ Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers,
„ La valeur de son pere en son tems sans pareille,
„ Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille,
„ Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
„ Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
„ Je me promets du fils ce que j'ai vû du pere,
„ Et ma fille en un mot peut l'aimer, & me plaire.
Il alloit au Conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;
Mais à ce peu de mots je croi que sa pensée
Entre vos deux Amans n'est pas fort balancée.
Le Roi doit à son fils élire un Gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur.
Ce choix n'est pas douteux, & sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival:
Et puis que D. Rodrigue a resolu son pere,
Au sortir du Conseil, à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son tems,

Et si tous vos désirs seront bientôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joie, & s'en trouve acablée,
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçûe.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en atendre l'issuë.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, Page.

L'INFANTE.

PAge, allez avertir Chiméne de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle atend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

Le Page rentre.

LEONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse,
Et dans son entretien je vous voi chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main,
Et par moi D. Rodrigue a vaincu son dédain.
Ainsi de ces Amans aiant formé les chaînes,
Je dois prendre interêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succez
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excez.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allegresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,

Et ce grand interêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, & deviens indiscrete.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrete.
Ecoute, écoute enfin comme j ai combatu,
Ecoute quels assauts bravent encor ma vertu.
L'Amour est un tiran qui n'épargne personne.
Ce jeune Cavalier, cet Amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LEONOR.

Pardonnez moi, Madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flâme,
Une grande Princesse à ce point s'oublier,
Que d'admettre en son cœur un simple Cavalier!
Et que diroit le Roi? que diroit la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te repondrois bien que dans les belles ames,
Le seul merite a droit de produire des flames,
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage,
La surprise des sens n'abat point mon courage,
Et je me dis toûjours qu'étant fille de Roi,
Tout autre qu'un Monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre,
Je mis au lieu de moi Chiméne en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience atend leur himenée.

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,
Si l'amour vit d'eſpoir il perit avec lui.
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſperance eſt morte, & mon eſprit gueri.
Je ſouffre cependant un tourment incroiable ;
Juſques à cet himen Rodrigue m'eſt aimable,
Je travaille à le perdre, & le pers à regret,
Et de-là prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.
Je ſouffre avec chagrin que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoûpirs pour ce que je dedaigne.
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé ;
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé.
Cet himen m'eſt fatal, je le crains & ſouhaite,
Je n'oſe en eſperer qu'une joie imparfaite ;
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'apas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoûpire ;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à preſent,
Mais puis que dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Vôtre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.
Eſperez donc tout d'elle, & du ſecours du tems,
Eſperez tout du Ciel ; il a trop de juſtice
Pour laiſſer la vertu dans un ſi long ſuplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſperance eſt de perdre l'eſpoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chiméne vous viens voir.

L'INFANTE *à Leonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon deplaiſir,

Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous fui. Juste Ciel, d'où j'atens mon remede,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possede,
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur;
Cet himenée à trois également importe.
Rens son effet plus promt, ou mon ame plus forte;
D'un lien conjugal joindre ces deux Amans,
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne,
Et par son entretien soûlager nôtre peine.

SCENE III.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
Il vous fait Gouverneur du Prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
Qu'il sait recompenser les services passez.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'ils savent mal paier les services presens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont vôtre esprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le merite;
Mais je dois ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoûtez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre,

Rodrigue aime Chiméne, & ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet
Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour Gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts Rodrigue doit pretendre,
Et le nouvel éclat de vôtre Dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-lui comme il faut régir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des Nations,
Ataquer une Place, ordonner une Armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,
Un Prince dans un livre aprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras, du Roiaume est le plus ferme apui.
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met laurier sur laurier, victoire sur victoire.

Le Prince à mes côtez feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.
Il aprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour repondre en hâte à son grand caractere,
Il verroit....

D. DIEGUE.

Je le sai, vous servez bien le Roi:
Je vous ai vû combatre & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Vôtre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voiez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque difference.

LE COMTE.

Ce que je meritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux merité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à vôtre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le ne meritoit pas.

LE COMTE.

Ne le meritoit pas! moi?

D. DIEGUE. Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Temeraire Vieillard, aura sa recompense,
Il lui donne un soufflet.
D. DIEGUE *mettant l'épée à la main:*
Acheve, & prens ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir son front.
LE COMTE.
Et que pensés-tu faire avec tant de foiblesse ?
D. DIEGUE.
O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !
LE COMTE.
Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie.
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCENE IV.

D. DIEGUE.

O Rage ! ô desespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le Trone de son Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Precipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de vôtre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vangeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon Prince à present Gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sçû rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de deffense,
Va, quite desormais le dernier des humains,
Passe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE V.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

RODrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agreable colere !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse revit en cette ardeur si promte.
Viens mon fils, viens mon sang, viens reparer ma honte,
Viens me vanger

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma genereuse envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus soûtenir,
Je le remets au tien pour vanger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,
Meurs, ou tuë. Au surplus, pour ne te point flater,
Je te donne à combatre un homme à redouter.

Je

Je l'ai vû tout couvert de sang & de poussiere
Porter par tout l'effroi dans une Armée entiere.
J'ai vû par sa valeur cent escadrons rompus,
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le....

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, & plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, & tu tiens la vangeance,
Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vange-toi,
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi;
Acablé des malheurs où le destin me range,
Je les vais déplorer; va, cours, vole & nous vange.

SCENE VI.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur,
D'une ateinte imprevûë aussi-bien que mortelle,
Miserable vangeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur;
Je demeure immobile, & mon ame abatuë
Cede au coup qui me tuë.
Si près de voir mon feu recompensé,
O Dieu! l'étrange peine!
Dans cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chiméne!

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intereſſe,
Il faut vanger un pere, & perdre une maîtreſſe ;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Reduit au triſte choix, ou de trahir ma flâme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laiſſer un affront impuni ?
Faut-il punir le pere de Chiméne ?

Pere, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tirannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, & ma gloire ternie ;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame genereuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui cauſe ma peine,
M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon pere ;
J'atire en me vangeant ſa haine & ſa colere,
J'atire ſes mépris en ne me vangeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guerir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, & puis qu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chiméne.

Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma memoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ma maiſon !
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée !

N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puis qu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon eſprit s'étoit déçû,
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtreſſe.
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçû.
Je m'acuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vangeance,
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoions plus en peine,
(Puis qu'aujourd'hui mon pere eſt l'offenſé)
Si l'offenſeur eſt pere de Chiméne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avouë entre nous, mon ſang un peu trop chaud,
S'eſt trop émû d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puis que c'en eſt fait, le coup eſt ſans remede.

D. ARIAS.

Qu'aux volontez du Roi ce grand courage cede,

Il y prend grande part, & son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense ;
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs & des soûmissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportemens vôtre faute est suivie.
Le Roi vous aime encor, apaisez son courroux,
Il a dit, *je le veux* Desobéirez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Desobéir un peu n'est pas un si grand crime,
Et quelque grand qu'il soit, mes services presens
Peur le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de considerable,
Jamais à son Sujet un Roi n'est redevable.
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'experience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon suplice,
Tout l'Etat perira, s'il faut que je perisse.

D. ARIAS.

Quoi, vous craignez si peu le pouvoir souverain?

LE COMTE.

D'un Sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'interêt lui-même en ma personne,
Et ma tete en tombant, feroit choir sa Couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.

Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc ; puis qu'en vain je tâche à vous resoudre,
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'atendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Don Diégue satisfait.
Il est seul. (ces,
Qui ne craint point la mort, ne craint point les mena-
J'ai le cœur au dessus des plus fieres disgraces,
Et l'on peut me reduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me resoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien Don Diégue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son tems ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune presomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'atend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vû les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi ;
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte ;
J'ataque en temeraire un bras toûjours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force aiant assez de cœur.
A qui vange son pere il n'est rien d'impossible,
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,

Et croiant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sai ta passion, & suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cedent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu repond à mon estime,
Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'interesse,
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse,
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal,
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
A vaincre sans peril on triomphe sans gloire,
On te croiroit toûjours abatu sans effort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie.
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le fils degenere
Qui survit un moment à l'honneur de son pere.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chiméne, apaise ta douleur,
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,

Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir differer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſperer.
Un orage ſi prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en ſaurois douter, je peris dans le Port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'acord,
Et je vous en contois la charmante nouvelle
Au malheureux moment que naiſſoit leur querelle,
Dont le recit fatal, ſi-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruiné l'effet.
Maudire ambition, deteſtable manie,
Dont les plus genereux ſouffrent la tirannie,
Honneur impitoiable à mes plus chers deſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoûpirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'acorder,
Puis que déja le Roi les veut acommoder;
Et tu ſais que mon ame a tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource y fera ſon poſſible.

CHIMENE.

Les acommodemens ne font rien en ce point,
De ſi mortels affronts ne ſe reparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guerit le mal, ce n'eſt qu'en aparence,
La haine que les cœurs conſervent au dedans
Nourrit des feux cachez, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le ſaint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chiméne
Des peres ennemis diſſipera la haine,
Et nous verrons bientôt vôtre amour le plus fort
Par un heureux himen étouffer ce diſcord.

CHIMENE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpere,
D. Diégue eſt trop altier, & je connois mon pere,

Je sens couler des pleurs que je veux retenir,
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un Vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup.
Il est trop amoureux pour te vouloir deplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage ?
Soit qu'il cede, ou resiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, & quoi qu'intéressée
Elle ne peut soufrir une basse pensée.
Mais si jusques au jour de l'acommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait Amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah, Madame ! en ce cas je n'ai plus de souci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui...

CHIMENE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce Palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, ils n'en faut plus parler,
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HElas! que dans l'esprit je sens d'inquietude !
Je pleure ses malheurs, son Amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flâme revit.
Ce qui va separer Rodrigue de Chiméne,
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine,
Et leur division que je vois à regret

Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui regne dans vôtre ame,
Se rend-elle si-tôt à cette lâche flâme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à present que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi,
Porte-lui du respect puis qu'elle m'est si chere ;
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espere,
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un Amant que Chiméne a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est ateint d'un si charmant poison !
Et lors que le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remedie !

LEONOR.

Vôtre espoir vous seduit, vôtre mal vous est doux,
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sai que trop, mais si ma vertu cede,
Aprens comme l'amour flate un cœur qu'il possede.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand Guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les Roiaumes entiers tomberont sous ses loix ;
Et mon amour flateur déja me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Mores subjuguez trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau Conquerant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter de là les Mers ses hautes Destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers.
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux Guerriers,

Je l'atens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour le sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voiez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est l'offensé, le Comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

LEONOR.

Et bien, ils se battront, puis que vous le voulez ;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis fole, & mon esprit s'égare,
Tu vois par là quels maux cet amour me prepare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quite point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

LE Comte est donc si vain & si peu raisonnable ?
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de vôtre part long-tems entretenu,
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & o'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux ! Ainsi donc un Sujet temeraire
A si peu de respect & de soin de me plaire !
Il offense D. Diegue, & mépriſe son Roi !
Au milieu de ma Cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave Guerrier, qu'il soit grand Capitaine,
Je saurai bien rabatre une humeur si hautaine.
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obeir pas.

Quoi qu'ait pû meriter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais puis qu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il resiste ou non, vous assurer de lui.

D. Alonse rentre.

D. SANCHE

Peut-être un peu de tems le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur si genereux se rend mal-aisément :
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
N'est pas si-tôt reduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche taisez-vous, & soiez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame acoûtumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions ;
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a resisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Repare cette injure à la pointe des armes,
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Atendant qu'il l'ait fû, voici qui repondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi vôtre raison n'est pas raison pour moi,

Vous parlez en soldat, je dois agir en roi,
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il ose croire,
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur,
Celui que de mon fils j'ai fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vû dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont apris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hazarder contre un si grand Vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon Sceptre en dépit d'eux regir l'Andalousie,
Et ce païs si beau qu'ils ont trop possedé,
Avec un œil d'envie est toûjours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Il savent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien vôtre presence assure vos conquêtes,
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à negliger,
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les améne.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'éfroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la Ville.
Faites doubler la garde aux murs & sur le port,
C'est assez pour ce soir.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANGHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte eſt mort,
D. Diégue par ſon fils a vangé ſon offenſe.

D. FERNAND.

Dès que j'ai ſû l'affront, j'ai prévû la vangeance,
Et j'ai voulu dès-lors prevenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux aporte ſa douleur.
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le Comte a fait ſemble avoir merité
Ce digne châtiment de ſa temerité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regret perdre un tel Capitaine.
Après un long ſervice à mon état rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois repandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trépas m'aflige.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous,

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence.
Il a de vôtre sceptre abatu le soutien,
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vangé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses Sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vangeance il n'est point de suplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, parlez à loisir.
Chimene, je prens part à vôtre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon ame ateinte.
à D. Diegue.
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pere est mort; mes yeux ont vû son sang
Couler à gros bouillons de son genereux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encor de couroux
De ſe voir repandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en vôtre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce recit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoûpirs vous diront mieux le reſte.

D. FERNAND.

Prens courage, ma fille, & ſache qu'aujourd'hui,
Ton Roi te veut ſervir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma miſere eſt ſuivie.
Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiere écrivoit mon devoir,
Ou plutôt ſa valeur en cet état reduite
Me parloit par ſa plaie, & hâtoit ma pourſuite,
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous vôtre puiſſance
Regne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſez aux coups de la temerité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur memoire.
Un ſi vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vangé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon pere eſt mort, j'en demande vangeance.
Plus pour vôtre interêt que pour mon allegeance,
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang,
Vangez-la par un autre, & le ſang par le ſang.
Immolez, non à moi, mais à vôtre Couronne,
Mais à vôtre grandeur, mais à vôtre perſonne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat
Tout ce qu'enorgueillit un ſi haut atentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, repondez.

D. DIEGUE.

Qu'on eſt digne d'envie
Lors qu'en perdant la force on perd auſſi la vie,
Et qu'un long âge aprête aux hommes genereux
Au bout de leur carriere un deſtin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont aquis tant de gloire,
Moi, que jadis par tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en vôtre Cour l'a fait preſque à vos yeux,
Jaloux de vôtre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'éfroi d'une Armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tout chargez d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon païs, & digne de ſon Roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si vanger un ſouflet merite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos debats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras ;
Si Chimene ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'eût jamais fait, ſi je l'euſſe pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chimene,
Je n'y reſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

D. FERNAND.

L'affaire eſt d'importance, & bien conſiderée

Merite en plein Conſeil d'être deliberée.
D. Sanche remettez Chiméne en ſa maiſon,
Don Diegue aura ma Cour, & ſa foi pour priſon.
Qu'on me cherche ſon fils. Je vous ferai juſtice.

CHIMENE.

Il eſt juſte, grand Roi, qu'un Meurtrier periſſe.

D. FERNAND.

Prens du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos c'eſt croître mes malheurs.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

RODRIGUE, qu'as-tu fait? où viens-tu miſerable?

D. ROCRIGUE.

Suivre le triſte cours de mon ſort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi; viens-tu juſqu'ici braver l'Ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte.
Mon honneur de ma main a voulu cet éfort,

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maiſon du mort !
Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un viſage étonné.
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge eſt mon amour, mon juge eſt ma Chimene,
Je merite la mort de meriter ſa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ſes yeux, fuis de ſa violence,
A ſes premiers tranſports dérobe ta preſence ;
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher Objet à qui j'ai pû déplaire,
Ne peut pour mon ſuplice avoir trop de colere,
Et j'évite cent morts qui me vont acabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimene eſt au Palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien acompagnée.
Rodrigue, fuis de grace, ôte-moi de ſouci,
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médiſant, pour comble à ſa miſere,
L'acuſe d'y ſouffrir l'aſſaſſin de ſon pere ?
Elle va revenir, elle vient, je la voi ;
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,
Vôtre colere est juste, & vos pleurs legitimes,
Et je n'entreprens pas à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler;
Mais si de vous servir je puis être capable,
Emploiez mon épée à punir le coupable,
Emploiez mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de lenteur,
Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voie en est plus sure, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remede, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de vanger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame pretend,
Et pouvant l'esperer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoûpirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon pere eſt mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'eſt armé Rodrigue, a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

ELVIRE.

Repoſez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur ſi grand tu parle de repos!
Par où ſera jamais ma douleur apaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée;
Et que dois-je eſperer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore!

CHIMENE.

C'eſt peu dire qu'aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'opoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere.
Il l'attaque, il le preſſe, il cede, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
Mais en ce dur combat de colere & de flâme,
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame,

Et quoique mon amour ait sur moi du pouvoir
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'est bien cher, son interêt m'afflige,
Mon cœur prend son parti, mais malgré son effort,
Je sai ce que je suis, & que mon pere est mort.

ELVIRE.

Pensez vous le poursuivre?

CHIMENE.

Ah! cruelle pensée,
Et cruelle poursuite où je me voi forcée!
Je demande sa tête & crains de l'obtenir,
Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quitez, quitez, Madame, un dessein si tragique,
Ne vous imposez point de loi si tirannique.

CHIMENE.

Quoi mon pere étant mort, presque entre mes bras,
Son sang criera vangeance, & je ne l'aurai pas!
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes,
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croiez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher; vous avez assez fait,
Vous avez vû le Roi, n'en pressez point d'efet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me vange,
Et de quoi que nous flate un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits genereux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire?

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que penſez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

EH bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous? & qu'eſt-ce que je voi?
Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans reſiſtance
La douceur de ma perte, & de vôtre vangeance.

CHIMENE.

Helas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laiſſe-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots ſeulement,
Après, ne me repons qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du ſang de mon pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimene,

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux ?

D. ROCRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le pere par le fer, la fille par la vûë !
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir ;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quiter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie :
Car enfin n'atens pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irreparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon pere, & me couvroit de honte,
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur ;
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vû, j'ai vangé mon honneur & mon pere,
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi,
Ma flâme assez long-tems n'ait combatu pour toi,
Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
J'ai pû deliberer si j'en prendrois vangeance.
Reduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,
Je me suis acusé de trop de violence,
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
Si je n'eusse opose contre tous tes apas
Qu'un homme sans honneur ne te meritoit pas,
Qu'après m'avoir cheri quand je vivois sans blâme
Qui m'aima genereux me haïroit infâme,

Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & quoique j'en soûpire,
Jusqu'au dernier soûpir je veux bien le redire;
Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, & pour te meriter.
Mais quite envers l'honneur, & quite envers mon pere,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sai qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir repandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'acuse point, je pleure mes malheurs.
Je sai ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un genereux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
Mais aussi le faisant tu m'as apris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,
Elle a vangé ton pere & soûtenu ta gloire,
Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à soûtenir & mon pere à vanger.
Helas! ton interêt ici me desespere;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
Tout le soulagement qu'elle eût pû recevoir,
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chere eût essuié mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flame à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'atens pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.

Et quoi qu'en ta faveur nôtre amour m'entretienne,
Ma generosité doit repondre à la tienne;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un sacrifice à ce noble interêt,
Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon suplice
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu la dois défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur nôtre amour t'entretienne?
Ta generosité doit repondre à la mienne,
Et pour vanger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, crois-moi, c'est ni repondre pas.
Ma main seule du mien a sû vanger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vangeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vangé sans aide, & tu m'en veux donner?
Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, & de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! helas! quoique je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort, ou de nôtre amitié,
Punis-moi par vangeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te haïs point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHINENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime & que ta flâme dure,
Que ne publiront point l'envie & l'imposture!
Force-les au silence, & sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard:
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta presence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma verru.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te resous-tu?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colere,
Je ferai mon possible à bien vanger mon pere;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de miseres!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût crû !

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que nôtre heur fût si proche, & si tôt se perdît !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute aparence,
Un orage si prompt brisât nôtre esperance ?

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu, sors, & sur tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le Ciel nous envoie....

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soûpirer ;
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE.

JAmais nous ne goûtons de parfaite allegresse,
Nos plus heureux succez sont mêlez de tristesse,
Toujours quelques soucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemens.

Au milieu du bonheur mon ame en sent l'ateinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne saurois voir la main qui m'a vangé.
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la Ville.
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce Vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre,
Et mon amour déçû par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne decouvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raison;
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes Cieux! me trompai-je encore à l'aparence,
Ou si je vois enfin mon unique esperance?
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucez,
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessez.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

ROdrigue, enfin le Ciel permet que je te voie!

D. RODRIGUE.

Helas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soûpirs à ma joie,
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer;
Ma valeur n'a point lieu de te desavouer.
Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les Heros de ma race.
C'est d'eux que tu decens, c'est de moi que tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,

Par cette grande épreuve ateint ma renommée.
Apui de ma vieilleſſe, comble de mon bonheur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
Viens baiſer cette jouë, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins,
Etant ſorti de vous, & nourri par vos ſoins;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie;
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoiez point jaloux
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous,
Souffrez qu'en liberté mon deſeſpoir éclate;
Aſſez & trop long-tems vôtre diſcours le flate,
Je ne me repens point de vous avoir ſervi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous vanger armé contre ma flâme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, plus haut le fruit de ta victoire,
Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maîtreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe vange,
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le Guerrier ſon courage, & le perfide Amant.
A ma fidelité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi genereux ſans me rendre parjure;

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,
Ma foi m'engage encor si je n'espere plus,
Et ne pouvant quiter ni posseder Chiméne,
Le trepas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas tems encor de chercher le trépas,
Ton prince & ton païs ont besoin de ton bras.
La flote qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la Ville, & piller la contrée,
Les Mores vont décendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amenent sans bruit.
La Cour est en desordre, & le peuple en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne void que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,
Qui sachant mon affront, pousſez d'un même zele,
Se venoient tous offrir à vanger ma querelle.
Tu les as prevenu; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande,
C'est toi que veut pour Chef leur genereuse bande.
De ces vieux ennemis va soûtenir l'abord,
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'ocasion puis qu'elle t'est offerte,
Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte;
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front,
Ne borne pas ta gloire à vanger un affront;
Portes-la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chiméne au silence.
Si tu l'aimes, aprens que revenir vainqueur,
C'est l'unique moien de regagner son cœur.
Mais le tems est trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles.
Viens, sui-moi, va combattre, & montrer à ton Roi
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est-ce point un faux bruit ? le sais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Heros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompre.
Trois heures de combats laissent à nos Guerriers
Une victoire entiere, & deux Rois prisonniers,
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obstacles,

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peus-tu savoir ces nouvelles étranges ?
Du peuple qui par tout fait sonner ses louanges,

ELVIRE.

Le nomme de sa joie, & l'objet, & l'auteur,
Son ange tutelaire, & son liberateur.

CHIMENE

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paroître en ſa preſence ?
Mais Don Diegue ravi lui preſente enchaînez,
Au nom de ce Vainqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce genereux Prince
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien apris.
Vous changez de couleur ! reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons-donc auſſi ma colere affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loüe, & mon cœur y conſent !
Mon honneur eſt muet, mon devoir impuiſſant.
Silence mon amour, laiſſe agir ma colere.
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere ;
Ces triſtes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers éfets qu'ait produits ſa valeur,
Et quoiqu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crépes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me preſcrit ſa premiere victoire,
Contre ma paſſion ſoûtenez bien ma gloire ;
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir ;
Ataquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Moderez ces tranſports, voici venir l'Infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici consoler tes douleurs,
Je viens plutôt mêler mes soûpirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le Ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de soûpirer;
Le peril dont Rodrigue a sû vous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.
Il a sauvé la Ville, il a servi son Roi,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimene, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déja ce bruit fâcheux a frapé mes oreilles,
Et je l'entens par tout publier hautement
Aussi brave Guerrier que malheureux Amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'on louë a sû jadis te plaire,
Il possedoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moi sa loüange est un nouveau suplice,
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Je sens ce que je pers quand je voi ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une Amante!
Plus j'aprens son merite, & plus mon feu s'augmente.

Cependant mon devoir eſt toûjours le plus fort,
Et malgré mon amour va pourſuivre ſa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute eſtime.
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant eſt nôtre unique apui,
L'eſperance & l'amour d'un Peuple qui l'adore,
Le ſoûrien de Caſtille, & la terreur du More ;
Le Roi même eſt d'acord de cette verité
Que ton pere en lui ſeul ſe voit reſſuſcité,
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruine publique.
Quoi, pour vanger un pere eſt-il jamais permis
De livrer ſa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta pourſuite eſt-elle legitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'eſt pas qu'après tout tu doives épouſer
Celui qu'un pere mort t'oblige d'acuſer,
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie,
Ote-lui ton amour, mais laiſſe-nous ſa vie.

CHIMENE.

Ah ! ce n'eſt pas à moi d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce Vainqueur mon amour s'intereſſe,
Quoiqu'un Peuple l'adore, & qu'un Roi le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans Guerriers,
J'irai de mes ciprès acabler ſes lauriers.

L'INFANTE.

C'eſt generoſité, quand pour vanger un pere
Notre devoir ataque une tête ſi chere ;
Mais c'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang
Qu'alors on donne au Public les interêts du ſang.

Non, crois-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flâme,
Il ſera trop puni s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du païs t'impoſe cette loi;
Auſſi-bien que crois-tu que t'acorde le Roi?

CHIMENE.

Il peut me refuſer, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Penſes bien ma Chiméne à ce que tu veut faire,
Adieu, tu pourras ſeule y penſer à loiſir.

CHIMENE.

Après mon pere mort je n'ai point à choiſir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

GEnereux heritier d'une illuſtre famille
Qui fut toûjours la gloire & l'apui de Caſtille,
Race de tant d'Aieux en valeur ſignalez,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalez,
Pour te recompenſer ma force eſt trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de merite.
Le païs délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes
J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont pas des exploits qui laiſſent à ton Roi
Le moien ni l'eſpoir de s'aquiter vers toi.
Mais les deux Rois captifs ſeront ta recompenſe,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma preſence;
Puis que Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.
Sois deſormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cede,

Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Tolede,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODR. GUE.

Que vôtre Majesté, Sire, épargne ma honte,
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand Roi,
De meriter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sai trop que je dois au bien de vôtre Empire,
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire,
Et quand je le perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en aquitent pas avec même courage,
Et lors que la valeur ne va point dans l'excez
Elle ne produit point de si rares succez.
Souffre donc qu'on te loüe ; & de cette victoire
Aprens-moi plus au long la veritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sû qu'en ce danger pressant
Qui jetta dans la Ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon pere assemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, Sire, pardonnez à ma temerité,
Si j'osai l'emploier sans vôtre autorité,
Le peril aprochoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
Et s'il la faloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combatant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à vanger ton offense,
Et l'Etat défendu me parle en ta défense.
Crois que dorénavant Chimene a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais pourſuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance;
Et porte sur le front une mâle assurance.

Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au Port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantez reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivez
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
Le reste dout le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagême,
Et je feins hardiment d'avoir reçû de vous
L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
Les Mores & la Mer montent jusques au Port.
On les laisse passer, tout leur paroit tranquille,
Point de soldats au port, point aux murs de la ville:
Nôtre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils décendent,
Et courent se livrer aux mains qui les atendent.
Nous nous levons alors, & tous en même tems
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux repondent,
Ils paroissent armez, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demi décendus,
Avant que de combatre ils s'estiment perdus;
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun resiste, ou reprenne son rang.
Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir sans avoir combatu
Arrête leur desordre, & leur rend leur vertu,
Contre nous de pié ferme ils tirent leurs alfanges,

De nôtre sang au leur font d'horribles mêlanges,
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage, où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits celebres,
Sont demeurez sans gloire au milieu des tenebres,
Où chacun seul témoin des grans coups qu'il portoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit :
J'allois de tous côtez encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & soûtenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pû savoir jusques au point du jour ;
Mais enfin sa clarté montre nôtre avantage,
Le More voit sa perte, & perd soudain courage,
Et voiant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cede à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Poussent jusques aux cieux des cris épouventables,
Font retraite en tumulte, & sans considerer
Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur fraieur est trop forte,
Le flux les aporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagez parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups,
Disputent vaillamment & vendent bien leur vie ;
A se rendre, moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voiant à leurs piez tomber tous leurs soldats,
Et que seuls desormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le Chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoiai tous deux en même tems,
Et le combat cessa faute de combatans.
C'est de cette façon que pour vôtre service....

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chiméne vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir !
Va, je ne la veux pas obliger à te voir ;
Pour tous remercîmens il faut que je te chasse,
Mais avant que sortir, viens que ton Roi t'embrasse.

Don Rodrigue rentre.

D. DIEGUE.

Chiméne le poursuit, & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soiez contente,
Chiméne, le succez repond à vôtre atente,
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,

Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;
Rendez graces au Ciel qui vous en a vangée :
à Don Diégue.
Voiez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voiez qu'elle pâme, & d'un amour parfait,
Dans cette pâmoiſon, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flâme.

CHIMENE.

Quoi, Rodrigue eſt donc mort ·

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour
Calme cette douleur qui pour lui s'intereſſe.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainſi que de triſteſſe,
Un excez de plaiſir nous rend tous languiſſans,
Et quand il ſurprend l'ame il acable les ſens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible,
Chiméne, ta douleur a paru trop viſible.

CHIMENE.

Eh bien, Sire, ajoûtez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoiſon l'effet de ma douleur.
Un juſte déplaiſir à ce point m'a reduite ;
Son trepas déroboit ſa tête à ma pourſuite.
S'il meurt des coups reçûs pour le bien du païs,
Ma vangeance eſt perduë, & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe,
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa memoire flétrie.
Mourir pour le païs n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,

Elle assure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les Guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en considere,
Digne d'être immolée aux manes de mon pere.
Helas! à quel espoir me laissai-je emporter?
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépriſe?
Pour lui tout vôtre Empire est un lieu de franchiſe.
Là sous vôtre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur sang repandu la justice étouffée
Aux crimes du Vainqueur sert d'un nouveau trophée,
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence,
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'agreſſeur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'acuſer ce que j'en fais paroître,
Conſultes bien ton cœur, Rodrigue en est le maître,
Et ta flâme en secret rend graces à ton Roi
Dont la faveur conſerve un tel Amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon ennemi! l'objet de ma colere!
L'auteur de mes malheurs, l'aſſaſſin de mon pere!
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
Puis que vous refuſez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par-là ſeulement qu'il a ſû m'outrager,
Et c'eſt auſſi par là que je me dois vanger.
A tous vos Cavaliers je demande ſa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'aporte, & je ſuis ſa conquête;
Qu'ils le combatent, Sire, & le combat fini,
J'épouſe le Vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous vôtre autorité ſouffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs combatans affoiblit un état.
Souvent de cet abus le ſuccez déplorable
Oprime l'innocent, & ſoutient le coupable.
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop precieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux,
Et quoiqu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuiant ont emporté ſon crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire, pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vû toute la Cour obſerver tant de fois?
Que croira vôtre Peuple, & que dira l'envie,
Si ſous vôtre défenſe il ménage ſa vie,
Et s'en fait un pretexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas,
De pareilles faveurs terniroient trop ſa gloire.
Qu'il goûte ſans rougir les fruits de ſa victoire;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a ſû punir,
Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puis que vous le voulez, j'acorde qu'il le faſſe,
Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la place,
Et le prix que Chiméne au Vainqueur a promis
De tous mes Cavaliers feroit ſes ennemis;
L'opoſer ſeul à tous ſeroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſis qui tu voudras, Chiméne, & choiſis bien.
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne,
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſeroit prendre à lui?
Qui ſe hazarderoit contre un tel Averſaire?
Qui ſeroit ce vaillant, ou bien ce temeraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voiez l'aſſaillant,

Je ſuis ce temeraire, ou plutôt ce vaillant.
Acordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe,
Madame, vous ſavez quelle eſt vôtre promeſſe.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soiez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas differer davantage,
On eſt toûjours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combatre à l'inſtant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe;
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un ſanglant procedé qui ne me plût jamais,
De moi ni de ma Cour il n'aura la preſence.

Il parle à Don Arias.

Vous ſeul des Combatans jugerez la vaillance.
Aiez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur,
Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.
Qui qu'il ſoit, même prix eſt aquis à ſa peine,
Je le veux de ma main preſenter à Chimène,
Et que pour recompenſe il reçoive ſa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, m'impoſer une ſi dure loi?

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue eſt Vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux j'en ferai ton époux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour ! d'où te viens cette audace ?
Va, tu me pers d'honneur, retire-toi de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire homma-(ge.

CHIMENE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort ?
Rodrigue va combatre, & se croit déja mort !
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,
Va combatre Don Sanche, & déja desespere ?
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon suplice, & non pas au combat,
Et ma fidelle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras

Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combatu pour ma ſeule querelle :
Mais défendant mon roi, ſon peuple, & mon païs,
A me défendre mal, je les aurois trahis.
Mon eſprit genereux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul interêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;
Vôtre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne meritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups ;
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous,
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puis que c'eſt vôtre honneur que ſes armes ſoûtien-
Je vais lui preſenter mon eſtomac ouvert, (nent,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ſa vangeance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne pers pas la memoire
Qu'ainſi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chere,
Puis qu'il trempe tes mains dans le ſang de mon pere,
Et te fait renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte !
Quelle inégalité ravale ta vertu
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu ?
Quoi, n'es-tu genereux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenſer n'as-tu point de courage,
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur,
Va, ſans vouloir mourir, laiſſe-moi te pourſuivre,

Et défens ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres éfets ?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre.
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que dessous les Cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'est precieux.
Non, non, en ce combat, quoique vous vouliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose acuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : „ Il adoroit Chimene.
„ Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine ;
„ Il a cedé lui-même à la rigueur du sort
„ Qui forçoit sa Maîtresse à poursuivre sa mort ;
„ Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
„ S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
„ Pour vanger son honneur il perdit son amour,
„ Pour vanger sa Maîtresse il a quité le jour,
„ Preferant (quelque espoir qu'eût son ame asservie)
„ Son honneur à Chiméne, & Chiméne à sa vie.
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puis que pour t'empécher de courir au trépas
Ta vie & ton honneur sont de foibles apas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défens-toi maintenant pour m'ôter à D. Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat, dont Chiméne est le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRI

D. RODRIGUE *seul.*

Eſt-il quelque ennemi qu'à preſent je ne dompte ?
Paroiſſez Navarrois, Mores, & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans,
Uniſſez-vous enſemble, & faites une Armée
Pour combattre une main de la ſorte animée,
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'Ecouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance,
Que fais un crime de mes feux
T'écouterai-je, Amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier Tiran fait revolter meſ vœux ?
Pauvre Princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obéiſſance
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de Roi.

Impitoiable ſort, dont la rigueur ſepare
Ma gloire d'avec mes déſirs !
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O Ciel ! à combien de ſoûpirs
Faut-il que mon cœur ſe prepare,
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix.
Bien qu'aux Monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix.
Après avoir vaincu deux Rois

Pourrois-tu manquer de Couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois regner ?

Il est digne de moi, mais il est à Chiméne,
Le don que j'en ai fait me nuit ;
Entr'eux la mort d un pere a si peu mis de haine,
Que le devoir du sang à regret le poursuit.
Ainsi n'esperons aucun fruit
De son crime ni de ma peine,
Puis que pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Leonor ?

LEONOR.

Vous ap'audir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé vôtre ame.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer vôtre courage ;
Vous savez le combat où Chiméne l'engage.
Puis qu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Vôtre esperance est morte, & vôtre esprit gueri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONNR.

Que pouvez-vous pretendre ?

L'INFANTE.

Mais plûtôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,

Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'Amour, ce doux auteur de mes cruels suplices,
Aux esprits des Amans aprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort
N'a pû dans leurs esprits allumer le discord ?
Car Chiméne aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son Combatant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains genereuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses.
Don Sanche lui suffit, & mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiere fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance,
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chiméne adore ce Vainqueur.
A quoi me resoudrai-je, Amante infortunée ;

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
Le Ciel vous doit un Roi, vous aimez un Sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple Gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme.
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux Rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flâme,
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puis qu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encor un coup le donner à Chiméne ;

Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé.
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je souffre, & que je suis à plaindre;
Je ne sai qu'esperer, & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un promt repentir;
A deux Rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux succez me coûtera des larmes,
Et quoiqu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vangeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
Et quoique le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient vôtre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi, l'objet de ma haine, ou de tant de colere?
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon pere!
De tous les deux côtez on me donne un mari,
Encor tout teint du sang que j'ai le plus cheri.
De tous les deux côtez mon ame se rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vangeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du destin qui m'ourrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur,
Ce combat pour vôtre ame est un nouveau suplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,

A témoigner toûjours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toûjours la mort de vôtre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance,
Lui couronant le front, vous impoſe ſilence,
Que la loi du combat étouffe vos ſoûpirs,
Et que le Roi vous force à ſuivre vos deſirs.

CHIMENE.

Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'eſt pas aſſez; pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi,
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne,
Et quoiqu'à ſa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera milles autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous vange.
Quoi? vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que pretend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpere?
La mort de vôtre Amant vous rendra-t-elle un pere?
Eſt-ce trop peû pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où vôtre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous deſtine,
Et nous verrons du Ciel l'équitable couroux
Vous laiſſer par ſa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure.
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux.
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me panche,
Mais s'il étoit vaincu je ſerois à D. Sanche,
Cette aprehenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OBligé d'aporter à vos piez cette épée...

CHIMENE.

Quoi, du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere est satisfait, cesse de te contraindre,
Un même coup a mis ma gloire en sureté,
Mon ame au desespoir, ma flâme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Execrable assassin d'un Heros que j'adore.
Va, tu l'as pris en traître; un Guerrier si vaillant
N'eût jamais sucombé sous un tel assaillant.
N'espere rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croiant me vanger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter...

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
J'aimois, vous l'avez ſû, mais pour vanger mon pere
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chere.
Vôtre Majeſté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait ceder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée,
D'implacable ennemie, en amante affligée;
J'ai dû cette vangeance à qui m'a miſe au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Dom Sanche m'a perdûë en prenant ma défenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la recompenſe!
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revoquez une ſi dure loi.
Pour prix d'une victoire où je pers ce que j'aime,
Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même;
Qu'en un Cloître ſacré je pleure inceſſamment
Juſqu'au dernier ſoûpir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa bouche un amour legitime.

D. FERNAND.

Chiméne, ſors d'erreur, ton amant n'eſt pas mort,
Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux raport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçûë,
Je venois du combat lui raconter l'iſſuë.

Ce genereux Guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
„ Ne craius rien (m'a-t-il dit quand il m'a déſarmé)
„ Je laiſſerois plutôt ma victoire incertaine
„ Que de repandre un ſang hazardé pour Chiméne ;
„ Mais puis que mon devoir m'apelle auprès du Roi,
„ Va de nôtre combat l'entretenir pour moi,
„ De la part du Vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a crû vainqueur me voiant de retour,
Et ſoudain ſa colere a trahi ſon amour,
Avec tant de tranſport & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me repute heureux,
Et malgré l'interêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccez d'une amour ſi parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moiens d'en faire un deſaveu ;
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quite,
Ton pere eſt ſatisfait, & c'étoit le vanger
Que metrre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en diſpoſe ;
Aiant tant fait pour lui, fais pour toi quelque choſe,
Et ne ſois poit rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi cherement.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Seche tes pleurs, Chiméne, & reçoi sans triſteſſe,
Ce genereux vainqueur, des mains de ta Princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous aporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploire point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un pere,
Dites par quel moien il vous faut ſatisfaire ?
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une Armée,
Des Heros fabuleux paſſer la renommée ?
Si mon crime par là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever,
Mais ſi ce fier honneur, toûjours inexorable,
Ne ſe peut apaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains ;
Ma tête eſt à vos piez, vangez-vous par vos mains.
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vangeance à tout autre impoſſible ;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir,
Ne me banniſſez point de vôtre ſouvenir,
Et puis que mon trépas conſerve vôtre gloire,
Pour vous en revancher conſervez ma memoire,

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,
„ S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit, pour m'en pouvoir dédire,
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un Roi commande, on lui doit obéïr.
Mais à quoi que déja vous m'aiez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hymenée,
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute vôtre justice en est-elle d'acord ?
Si Rodrigue à l'Etat devient si necessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

D. FERNAND.

Le tems assez souvent a rendu legitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
Cet himen differé ne rompt point une loi,
Qui sans marquer de tems lui destine ta foi.
Prens un an, si tu veux, pour essuier tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur païs leur reporter la guerre,
Commander mon Armée, & ravager leur terre,
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
Mais parmi tes hauts faits fois-lui toûjours fidelle,
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posseder Chimene, & pour vôtre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe ?

SQuoi qu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
ire , ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſperer...

D. FERNAND.

Eſpere en ton courage , eſpere en ma promeſſe,
Et poſſedant déja le cœur de ta maîtreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre
toi,
Laiſſe faire le tems , ta vaillance , & ton roi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXEMEN DU CID.

CE Poëme a tant d'avantage du côté du Sujet, & des penſées brillantes dont il eſt ſemé, que la plûpart de ſes Auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de ſa conduite, & ont laiſſé enlever leurs ſuffrages au plaiſir que leur a donné ſa repreſentation. Bien que ce ſoit celui de mes Ouvrages réguliers où je me ſuis permis le plus de licence, il paſſe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'atachent pas à la derniere ſeverité des Regles, & depuis cinquante ans qu'il tient ſa place ſur nos Theatres, l'Hiſtoire, ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Auſſi a-t'il les deux grandes conditions que demande Ariſtote aux Tragedies parfaites, & dont l'aſſemblage ſe rencontre ſi rarement chez les Anciens & les Modernes. Il les aſſemble même plus fortement, & plus noblement, que les eſpeces que poſe ce Philoſophe. Une Maîtreſſe que ſon devoir force à pourſuivre la mort de ſon Amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les paſſions plus vives & plus allumées, que tout ce qui peut ſe paſſer entre un mari & ſa femme, une mere & ſon fils, un frere & ſa ſœur; & la haute vertu dans un naturel ſenſible à ces paſſions, qu'elle domte ſans les affoiblir, & à qui elle laiſſe toute leur force pour en triompher plus glorieuſement, a quelque choſe de plus touchant, de plus élevé, & de plus aimable, que cette mediocre bonté, capable d'une foibleſſe & même d'un crime, où nos Anciens étoient contrains d'arrêter le caractere le plus parfait des Rois & des Princes dont ils faiſoient leurs Heros, afin que ces taches & ces

forfaits défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertu, s'acommodassent au goût & aux souhaits de leurs Spectateurs, & fortifiassent l'horreur qu'ils avoient conçuë de leur domination, & de la Monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion. Chiméne fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée; & si la presence de son Amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se releve à l'heure même; & non seulement elle connoît si bien sa faute qu'elle en avertit; mais elle fait un prompt desaveu de tout ce qu'une vuë si chere lui a pû arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son Amant après qu'il a tué son pere; elle avouë que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore & le poursuit, ce n'est point une resolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son pouvoir lors qu'elle est en la presence du Roi. S'il lui échape de l'encourager au combat contre Dom Sanche par ces paroles:

Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais si-tôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame, & que la veüe de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu & son amour tout ensemble, & demande au Ciel que le combat se termine,

Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle panche du côté de Rodrigue, de peur d'être à D. Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loi de ce combat, & les promesses que le Roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis,

s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort est suivi d'une opposition vigoureuse à l'execution de cette loi qui la donne à son Amant, & elle ne se taît qu'après que le Roi l'a differée, & lui a laissé lieu d'esperer qu'avec le tems il y pourra survenir quelque obstacle. Je sai bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les Rois parlent, c'en est une de contradiction. On ne manque jamais à leur aplaudir, quand on entre dans leurs sentimens; & le seul moien de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressans, qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéïr, lors que le tems en sera venu, & conserver cependant une esperance legitime d'un empêchement, qu'on ne peut encore determinément prevoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de peril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimene. Il est historique, & a plû en son tems; mais bien seurement il déplairoit au nôtre, & j'ai peine à voir que Chiméne y consente chez l'Auteur Espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la Comedie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'Histoire, j'ai crû ne me pouvoir dispenser d'en jetter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet, & ce n'étoit que par là que je pouvois acorder la bienseance du Theatre avec la verité de l'évenement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa Maîtresse ont quelque chose qui choque la bienseance de la part de celle qui les souffre. La rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler, & s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter; mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de nôtre Siécle, *que leur conversation est remplie de si beaux sentimens, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, & que ceux qui l'ont connu, l'ont toleré.* J'irai plus outre, & dirai que tous presque ont souhaité que

ces entretiens se fissent, & j'ai remarqué aux premieres representations, que lors que ce malheureux Amant se presentoit devant elle, il s'élevoit un certain fremissement dans l'Assemblée qui marquoit une curiosité merveilleuse, & un redoublement d'atention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoiable. Aristote dit, *qu'il y a des absurditez qu'il faut laisser dans un Poeme, quand on peut esperer qu'elles seront bien receuës, & il est du devoir du Poëte en ce cas de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puissent éblouir.* Je laisse au jugement de mes Auditeurs, si je me suis assez bien acquité de ce devoir, pour justifier par là ces deux Scenes. Les pensées de la premiere des deux, sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingenieux que le cours ordinaire de la passion, nos Poëmes ramperoient souvent; & les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos Acteurs, que des exclamations, & des helas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimene, & cette protestation de se laisser tuer par Dom Sanche, ne me plairoient pas maintenant. Ces beautez étoient de mise en ce tems-là, & ne le seroient plus en celui-ci. La premiere est dans l'original espagnol, & l'autre est tirée sur ce modele. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur, mais je ferois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur nôtre Theatre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante, & le Roi; il reste neanmoins quelque chose à examiner sur la maniere dont ce dernier agit, qui ne paroit pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, & n'envoie pas des Gardes à D. Diegue & à son fils. Surquoi on peut considerer, que D. Fernand étant le premier Roi de Castille, & ceux qui en avoient été Maîtres devant lui, n'aiant eu titre que de Comtes,

il n'étoit peut-être pas assez absolu sur les grands Seigneurs de son Roiaume, pour le pouvoir faire. Chez D. Guillen de Castro qui a traité ce sujet avant moi, & qui devoit mieux connoître que moi quelle étoit l'autorité de ce premier Monarque de son païs, le soufflet se donne en sa presence, & en celle de deux Ministres d'Etat, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fierement & avec bravade, & que D. Diégue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'Amis dans les Asturies, qui se pouroient revolter, & prendre parti avec les Mores, dont son état est environné. Ainsi il se resout d'acommoder l'affaire sans bruit, & recommande le secret à ces deux Ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis crû bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce tems-ci, où l'autorité roiale est plus absoluë. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jetter point l'alarme de nuit dans sa Ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Mores, puis qu'on faisoit bonne garde sur les murs & sur le port : mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, & de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimene avant que de le permetre à D. Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plûtôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire executer. Cela paroit, en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas préciſément l'éfet de sa parole, & la laisse en état d'esperer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la regle des vingt-quatre heures presse trop les incidens de cette Piece. La mort du Comte & l'arrivée des Mores s'y pouvoient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise, qui n'a point de communication, ni de mesure à prendre avec le reste ; mais il

n'en va pas ainſi du combat de D. Sanche, dont le Roi étoit le maître, & pouvoit lui choiſir un autre tems que deux heures après la fuite des Mores. Leur défaite avoit aſſez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour meriter deux ou trois jours de repos, & même il y avoit quelque aparence qu'il n'en étoit pas échapé ſans bleſſures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la concluſion de l'action.

Cette même Regle preſſe auſſi trop Chiméne de demander juſtice au Roi la ſeconde fois. Elle l'avoit fait le ſoir d'auparavant, & n'avoit aucun ſujet d'y retourner le lendemain matin, pour importuner le Roi, dont elle n'avoit encore aucun lieu de ſe plaindre, puis qu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué de promeſſe. Le Roman lui auroit donné ſept ou huit jours de patience, avant que de l'en preſſer de nouveau; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis. C'eſt l'incommodité de la Regle. Paſſons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de géne en cette Piece.

Je l'ai placé dans Seville, bien que D. Fernand n'en ait jamais été le maître, & j'ai été obligé à cette falſification, pour former quelque vrai-ſemblance à la décente des Mores, dont l'armée ne pouvoit venir ſi vîte par terre, que par eau. Je ne voudrois pas aſſurer toutefois que le flux de la Mer monte effectivement juſque-là; mais comme dans nôtre Scene il fait encore plus de chemin, qu'il ne lui en faut faire ſur le Guadalquivir pour batre les murailles de cette Ville, cela peut ſuffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été ſur le lieu même.

Cette arrivée des Mores ne laiſſe pas d'avoir le défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils ſe preſentent d'eux mêmes ſans être apellez dans la Piece directement, ni indirectement, par aucun Acteur du premier Acte. Ils ont plus de juſteſſe dans l'irregularité de l'Auteur Eſpagnol. Rodrigue n'oſant plus

se montrer à la Cour les va combattre sur la frontiere, & ainsi le premier Acteur les va chercher, & leur donne place dans le Poëme ; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être batus, & lui donner moien de rendre à son Roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la Regle dans cette Tragedie.

Tout s'y passe donc dans Seville, & garde ainsi quelque espece d'unité de lieu en general, mais le lieu particulier change de Scene en Scene, & tantôt c'est le Palais du Roi, tantôt l'Apartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimene, tantôt une ruë, ou place publique. On le détermine aisément pour les Scenes détachées, mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernieres du premier Acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte & D. Diégue se querellent au sortir du Palais, cela se peut passer dans une ruë ; mais après le soufflet reçu, Don Diégue ne peut pas demeurer en cette ruë à faire ses plaintes, en atendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussi-tôt environné de peuple, & ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignit dans sa maison où le met l'espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté ; mais en ce cas il faudroit délier les Scenes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au Theatre, & supléer favorablement ce qui ne s'y peut representer. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, & quelquefois il faut presumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vûë, parce qu'ils échaperoient aux yeux avant que d'avoir pû dire ce qu'il est necessaire qu'ils fassent savoir à l'Auditeur. Ainsi par une fiction de Theatre, on peut s'imaginer que D. Diégue & le Comte sortant du Palais du Roi, avancent toujours en se querellant, & sont arrivez devant la maison de ce premier, lors qu'il

reçoit le soufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poëtique ne vous satisfait point, laissons-le dans la Place publique, & disons que le concours du Peuple autour de lui après cette offense, & les offres de service que lui font les premiers Amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le Roman ne doit pas oublier, mais que ces menuës actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le Poëte s'en embaraſſe sur la Scene. Horace l'en dispense par ces Vers :

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis author,
Pleraque negligat. & ailleurs ;
Semper ad eventum festinet.

C'est ce qui m'a fait negliger au troisiéme Acte de donner à D. Diégue pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cens Amis qu'il avoit chez lui. Il y a grande aparence que quelques-uns d'eux l'y acompagnoient, & même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté ; mais ces acompagnemens inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puis que celui qu'ils acompagnent a seul tout l'interêt à l'action : ces sortes d'acompagnemens, dis-je, ont toûjours mauvaise grace au Theatre, & d'autant plus, que les Comediens n'emploient à ces Personnages muets que leurs moucheurs de chandelles, & leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funerailles du Comte étoient encore une chose fort embaraſſante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la Piece, soit que le corps ait demeuré en presence dans son Hôtel, en atendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eut rompu toute la chaleur de l'atention, & rempli l'Auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai crû plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre Scenes du premier Acte dont je viens de parler, & je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un,

ni à l'autre, & que la plûpart des Spectateurs laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vû & entendu de pathetique en ce Poëme, ne se sont point avisez de reflechir sur ces deux considerations.

J'acheve par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vûë touche bien plus que ce qu'on n'aprend que par un recit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit D. Diégue, & cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'aquerir & de conserver à mon premier Acteur l'amitié des Auditeurs, si necessaire pour réussir au Theatre. L'indignité d'un affront fait à un Vieillard, chargé d'années & de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé, & cette mort qu'on vient dire au Roi tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commiseration qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, & ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux Amant, qu'ils ont vû forcé par ce qu'il devoit à son honneur, d'en venir à cette extremité, malgré l'interêt & la tendresse de son amour.

OBSERVATIONS
DE
Mr DE SCUDERY,
SUR LE CID.

OBSERVATIONS SUR LE CID.

IL eſt de certaines Pieces, comme de certains Animaux qui ſont en la nature, qui de loin ſemblent des étoiles, & qui de près ne ſont que des vermiſſeaux. Tout ce qui brille n'eſt pas toûjours precieux; on void des beautez d'illuſion, comme des beautez effectives, & ſouvent l'aparence du bien ſe fait prendre pour le bien même. Auſſi ne m'étonnai-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, ſe laiſſe tromper par celui de tous les ſens le plus facile à decevoir: Mais que cette vapeur groſſiere qui ſe forme dans le Parterre, ait pû s'élever juſqu'aux Galleries, & qu'un fantôme ait abuſé le ſavoir comme l'ignorance, & la Cour auſſi-bien que le Bourgeois, j'avouë que ce prodige m'étonne, & que ce n'eſt qu'en ce bizarre évenement que je trouve LE CID merveilleux. Mais comme autrefois un Macedonien apella de Philippe preoccupé, à Philippe mieux informé, je conjure les honnêtes gens de ſuſpendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas ſans les ouir, les SOPHONISBES, les CESARS, les CLEOPATRES, les HERCULES, les MARIANES, les CLEOMEDONS, & tant d'autres illuſtres HEROS qui les ont charmez ſur le Theatre. Pour moi, quelque éclatante que me parût la gloire du Cid, je la regardois comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air preſqu'auſſi-tôt que le Soleil en a fait la riche & trompeuſe impreſſion ſur la nue; je n'avois garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faiſoit pitié; ni de faire voir à perſonne les taches que j'apercevois en cet Ouvrage: Au contraire,

comme sans vanité je suis bon & genereux, je donnois des sentimens à tout le monde que je n'avois pas moi-même : je faisois croire aux autres ce que je ne croiois point du tout ; & je me contentois de connoître l'erreur sans la réfuter, & la verité sans m'en rendre l'Evangeliste. Mais quand j'ai vû que cet Ancien qui nous a dit, que la prosperité trouve moins de personnes qui la sachent souffrir, que les infortunes, & que la moderation est plus rare que la patience, sembloit avoir fait le portrait de l'Auteur du Cid; quand j'ai vû, dis-je, qu'il se défioit d'autorité privée ; qu'il parloit de lui, comme nous avons acoûtumé de parler des autres ; qu'il faisoit même imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi ; & qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plusgrands Esprits de son siecle, de leur presenter la main gauche ; j'ai crû que je ne pouvois sans injustice & sans lâcheté abandonner la cause commune, & qu'il étoit à propos de lui faire lire cette Inscription tant utile, qu'on voioit autrefois gravée sur la porte de l'un des Temples de la Grece.

CONNOIS-TOI TOI-MESME.

Ce n'est pas que je veuille combatre ses mépris par des outrages : Cette espece d'armes ne doit être emploiée que par ceux qui n'en ont point d'autre ; & quelque necessité que nous aions de nous défendre, je ne tiens pas qu'il soit glorieux d'en user. J'ataque le Cid, & non pas son Auteur ; j'en veux à son Ouvrage, & non point à sa personne : Et comme les combats & la civilité ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret, dont je pretens lui porter une bote franche : Je ne fais ni une Satire, ni un Libelle difamatoire, mais de simples OBSERVATIONS, & hors les paroles qui seront de l'essence de mon sujet, Il ne m'en échapera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en user avec la même retenuë, s'il me repond ; parce que je ne saurois dire ni souffrir d'injure

d'injures. Je pretens donc prouver contre cette Piece du CID:

Que le ſujet n'en vaut rien du tout.
Qu'il choque les principales regles du Poeme Dramatique.
Qu'il manque de jugement en ſa conduite.
Qu'il a beaucoup de méchans vers.
Que preſque tout ce qu'il a de beautez ſont dérobées.
Et qu'ainſi l'eſtime qu'on en fait eſt injuſte.

Mais après avoir avancé cette propoſition, étant obligé de la ſoutenir, voici par où j'entreprens de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abatre quelqu'un de ces ſuperbes édifices, que la vanité des hommes éleve ſi haut, ne s'amuſent point à briſer des colomnes, ou rompre des baluſtrades; mais ils vont droit en ſaper les fondemens, afin que toute la maſſe du bâtiment croule & tombe en une même heure. Comme j'ai le même deſſein, je veux les imiter en cette occaſion; & pour en venir à bout, je veux dire que le ſentiment d'Ariſtote & celui de tous les Savans qui l'ont ſuivi, établi pour maxime indubitable, que l'invention eſt la principale partie, & du Poëte, & du Poeme: Cette verité eſt ſi aſſurée, que le nom même de l'un & de l'autre tire ſon étimologie d'un verbe grec, qui ne veut rien dire que fiction. De ſorte que le ſujet du Cid étant d'un Auteur Eſpagnol, ſi l'invention en étoit bonne, la gloire en apartiendroit à Guillen de Caſtro, & non pas à ſon Traducteur François. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'acord, que je ſoutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La Tragedie compoſée ſelon les régles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres, ainſi que les lignes ſe vont rendre de la circonference d'un cercle à ſon centre; & l'Argument en devant être tiré de l'Hiſtoire ou des Fables connues (ſelon les preceptes qu'on nous a laiſſez) on n'a pas

dessein de surprendre le Spectateur, puis qu'il fait déja ce qu'on doit representer : Mais il n'en va pas ainsi de la Tragi-comédie ; car bien qu'elle n'ait presque pas été connuë de l'Antiquité, neanmoins puis qu'elle est comme un composé de la Tragedie & de la Comedie, & qu'à cause de sa fin elle semble même pancher plus vers la derniere, il faut que le premier Acte dans cette espece de Poëme, embroüille une intrigue qui tienne toûjours l'esprit en suspens, & qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'Ouvrage. Ce Nœud Gordien n'a pas besoin d'avoir un Alexandre dans le Cid pour le dénouer. Le Pere de Chiméne y meurt presque dès le commencement ; dans toute la Piéce elle ni Rodrigue ne pouſſent, & ne peuvent pousser qu'un seul mouvement : On n'y void aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud ; & le moins clairvoiant des Spectateurs, devine, ou plûtôt void la fin de cette Avanture aussitôt qu'elle est commencée. Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement, que le sujet n'en vaut rien du tout, puis que j'ai fait connoître qu'il manque de ce qui pouvoit le rendre bon, & qu'il a tout ce qui pouvoit le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales Regles Dramatiques, & j'espere le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi, qu'entre toutes les Regles dont je parle, celle qui sans doute est la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'Ouvrage, est celle de la vraisemblance. Sans elle on ne peut-être surpris par cette agreable tromperie, qui fait que nous semblons nous interesser aux bons ou mauvais succez de ces Heros imaginaires. Le Poëte qui se propose pour la fin d'émouvoir les passions de l'Auditeur par celles des Personnages, quelque vives, fortes, & bien poussées qu'elles puissent être, n'en peuvent jamais venir à bout (s'il est judicieux) lors que ce qu'il veut imprimer en l'ame n'est pas vrai-semblable. Aussi ces Grands Maîtres anciens, qui m'ont apris ce que je montre

ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enſeigné, que le Poëte & l'Hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route; & qu'il vaut mieux que le premier traite un ſujet vrai-ſemblable, qui ne ſoit pas vrai, qu'un vrai, qui ne ſoit pas vrai-ſemblable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui ſatisfait ſi bien le jugement : C'eſt pourquoi j'ajoute après l'avoir fondée en l'eſprit de ceux qui la liſent, qu'il eſt vrai que Chiméne épouſa le Cid ; mais qu'il n'eſt point vrai-ſemblable qu'une fille d'honneur épouſe le meurtrier de ſon pere. Cet évenement étoit bon pour l'Hiſtorien, mais il ne valoit rien pour le Poëte ; & je ne crois pas qu'il ſuffiſe de donner des repugnances à Chiméne ; de faire combattre le Devoir contre l'Amour ; de lui mettre en la bouche mille antitheſes ſur ce ſujet ; ni de faire intervenir l'autorité d'un Roi ; car enfin tout cela n'empêche pas qu'elle ne ſe rende parricide, en ſe reſolvant d'épouſer le meurtrier de ſon pere : et bien que cela ne s'acheve pas ſur l'heure, la volonté, qui ſeule fait le mariage, y paroit tellement portée, qu'enfin Chiméne eſt une parricide. Ce ſujet ne peut être vrai-ſemblable, & par conſequent il choque une des principales Regles du Poëme. Mais pour apuier ce raiſonnement de l'autorité des Anciens, je me ſouviens encore que le mot de Fable, dont Ariſtote s'eſt ſervi pour nommer le ſujet de la Tragedie, quoiqu'il ne ſignifie dans Homere, qu'un ſimple diſcours, par tout ailleurs eſt pris pour le recit de quelque choſe fauſſe, & qui pourtant conſerve une eſpece de verité : Telles ſont les Fables des Poëtes, dont au tems d'Ariſtote, & même devant lui, les Tragiques ſe ſervoient ſouvent pour le ſujet de leurs Poëmes, n'aiant nul égard à ce qu'elles n'étoient pas vraies, mais les conſiderant ſeulement comme vrai-ſemblables. C'eſt pourquoi ce Philoſophe remarque, que les premiers Tragiques aiant acoûtumé de prendre des ſujets par tout, ſur la fin ils s'étoient retranchez à certains qui étoient, ou pouvoient être rendus

vrai-semblables ; & qui presque pour cette raison ont été tous traitez, & même par divers Auteurs ; comme Medée, Alchmeon, Œdipe, Oreste, Meleagre, Thieste, & Thelephe. Si bien qu'on voit qu'ils pouvoient changer ces Fables comme ils vouloient, & les acommoder à la vrai-semblance. Ainsi Sophocle, Æchile, & Euridipe ont traité la Fable de Philoctete bien diversement ; ainsi celle de Medée, chez Seneque, Ovide, & Euridipe, n'étoit pas la même. Mais il étoit quasi de la Religion, & ne leur étoit pas permis de changer l'Histoire quand ils la traitoient, ni d'aller contre la verité. Tellement que ne trouvant pas toutes les Histoires vraisemblables (quoique vraies) & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'atachoient fort peu à les traiter à cause de cette difficulté, & prenoient pour la plupart des choses fabuleuses, afin de les pouvoir disposer vrai-semblablement. De là, ce Philosophe montre, que le métier du Poëte est bien plus difficile que celui de l'Historien ; parce que celui-ci raconte simplement les choses comme en efet elles sont arrivées ; au lieu que l'autre les represente, non pas comme elles sont, mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi l'Auteur du Cid a failli, qui trouvant dans l'Histoire d'Espagne, que cette fille avoit épousé le meurtrier de son pere, devoit considerer que ce n'étoit pas un sujet d'un Poeme acompli ; parce qu'étant historique, & par consequent vrai, mais non pas vrai-semblable, d'autant qu'il choque la raison & les bonnes mœurs, il ne pouvoit pas le changer, ni le rendre propre au Poeme Dramatique. Mais comme une erreur en apelle une autre, pour observer celle des vingt-quatre heures (excellente quand elle est bien entenduë) l'Auteur François bronche plus lourdement que l'Espagool, & fait mal en pensant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à sa faute, parce que son Poeme étant irregulier, la longueur du tems, qui rend toûjours les douleurs moins vives, semble en quelque façon ren-

dre la chose plus vrai-semblable. Mais faire arriver en vingt-quatre heures, la mort d'un pere, & les promesses de mariage de sa fille avec celui qui l'a tué ; & non pas encore sans le connoître; non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il étoit l'apellant ; c'est comme a dit bien agréablement un de mes Amis) ce qui loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne seroit pas suportable dans les vingt-quatre ans. Et par consequent, je le redis encore une fois, la regle de la vrai-semblance n'est point observée, quoi qu'elle soit absolument necessaire. Et veritablement toutes ces belles actions que fit le Cid en plusieurs années, sont tellement assemblées par force en cette Piece pour la mettre dans les vingt-quatre heures, que les Personnages y semblent des Dieux de machine qui tombent du ciel en terre ; car enfin dans le court espace d'un jour naturel, on élit un Gouverneur au Prince de Castille ; il se fait une querelle & un combat entre D. Diegue & le Comte, autre combat de Rodrigue & du Comte, un autre de Rodrigue contre les Mores, un autre contre D. Sanche, & le mariage se conclut entre Rodrigue & Chiméne : Je vous laisse à juger si ne voilà pas un jour bien employé, & si l'on n'auroit pas grand tort d'acuser tous ces Personnages de paresse Il est du sujet du Poëme Dramatique, comme de tous les corps phisiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne soit ni trop vaste ni trop resserée. Ainsi lors que nous observons un Ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la memoire, ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet : Celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur, s'atachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent ; de même, si l'action du Poeme est trop grande, celui qui la contemple ne sauroit la mettre tout ensemble dans sa memoire : comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux qui n'ont pas loisir de le considerer, parce que presque en même tems l'aspect se forme & s'évanouit,

n'y trouvent point de volupté. Ainſi dans le Poëme qui eſt l'objet de la memoire, comme tous les corps le ſont des yeux, cette partie de l'ame ne ſe plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas ſon office, que ce qui l'excede. Et certainement, comme les corps pour être beaux, ont beſoin de deux choſes, à ſavoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raiſon Ariſtote nie qu'on puiſſe apeller les petits hommes beaux, mais oui bien agréables; parce que quoiqu'ils ſoient bien proportionnez, ils n'ont pas neanmoins cette taille avantageuſe neceſſaire à la beauté: De même ce n'eſt pas aſſez que le Poëme ait toutes ſes parties diſpoſées avec ſoin, s'il n'a encore une grandeur ſi juſte que la memoire la puiſſe comprendre ſans peine. Or, quelle doit être cette grandeur? Ariſtote dont nous ſuivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le ſuivent point, l'a déterminée dans cet eſpace de tems qu'on voit qu'enferment deux Soleils; enſorte que l'action qui ſe repreſente, ne doit ni exceder, ni être moindre que ce tems qu'il nous preſcrit. Voilà pourquoi autrefois Ariſtophane Comique Grec, ſe moquoit d'Æchile Poete Tragique, qui dans la Tragedie de Niobe, pour conſerver la gravité de cette Héroïne, l'introduiſit aſſiſe au Sepulchre de ſes enfans l'eſpace de trois jours, ſans dire une ſeule parole. Et voilà pourquoi le docte Heinſius a trouvé que Buchanan avoit fait une faute dans ſa Tragedie de Jephté, où dans le periode des vingt-quatre heures, il renferme une action qui dans l'hiſtoire demandoit deux mois; ce tems aiant été donné à la fille pour pleurer ſa virginité (dit l'Ecriture.) Mais l'Auteur du Cid porte bien ſon erreur plus avant, puis qu'il enferme pluſieurs années dans ſes vingt-quatre heures, & que le mariage de Chiméne & la priſe de ces Rois Mores, qui dans l'Hiſtoire d'Eſpagne ne ſe fait que deux ou trois ans après la mort de ſon pere, ſe fait ici le même jour: Car quoique ce mariage ne ſe conſomme pas ſi-tôt, Chiméne & Rodrigue conſentent; & dès-là ils ſont mariez, puis que ſelon les Juriſconſultes, il n'eſt

requis que le consentement pour les nôces ; & qu'outre cela, Chiméne est à lui par la victoire qu'il obtient sur D. Sanche, & par l'arrêt qu'en donne le Roi. Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfrainte en cet endroit de ce Poeme : Il en rompt une autre bien plus importante, puisqu'elle choque les bonnes mœurs comme les Regles de la Poesie Dramatique. Et pour connoître cette verité, il faut savoir, que le Poeme de Theatre fut inventé pour instruire en divertissant, & que c'est sous cet agreable habit que se déguise la Philosophie, de peur de paroître trop austere aux yeux du monde ; & par lui, s'il faut ainsi dire, qu'elle semble dorer les pilules, afin qu'on les prenne sans répugnance, & qu'on se trouve gueri, presque sans avoir connu le remede. Aussi ne manque-t-elle jamais de nous montrer sur la Scene, la vertu recompensée, & le vice toûjours puni. Que si quelquefois l'on y voit les méchans prosperer, & les gens de bien persecutez, la face des choses ne manquant point de changer à la fin de la representation, ne manque point aussi de faire voir le triomphe des innocens, & le suplice des coupables ; & c'est ainsi qu'insensiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. Mais tant s'en faut que la Piece du Cid soit faite sur ce modele, qu'elle est de tres-mauvais exemple : L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ses folies, lors qu'elle ne doit parler que de son malheur ; plaindre la perte de son Amant, lors qu'elle ne doit songer qu'à celle de son pere ; aimer encore ce qu'elle doit abhorrer ; souffrir en même tems & en même maison, ce meurtrier & ce pauvre corps ; & pour achever son impieté, joindre sa main à celle qui dégoute encore du sang de son pere. Après ce crime qui fait horreur, le Spectateur n'a-t-il pas raison de penser, qu'il va partir un coup de foudre du Ciel representé sur la Scene, pour châtier cette Danaïde ? Ou s'il fait cette autre Regle, qui défend d'ensanglanter le Theatre, n'a-t-il pas sujet de croire qu'aussi-tôt qu'elle en sera partie, un Messager viendra pour

le moins lui aprendre ce châtiment ? mais cependant ni l'un ni l'autre n'arrive ; au contraire, un Roi careſſe cette impudique ; ſon vice y paroît recompenſé ; la vertu ſemble bannie de la concluſion de ce Poeme : Il eſt une inſtruction au mal, un aiguillon pour nous y pouſſer, & par ces fautes remarquables & dangereuſes, directement opoſées aux principales Regles Dramatiques. C'étoit pour de ſemblables ouvrages que Platon n'admetoit point dans ſa Republique toute la Poeſie ; mais principalement il en banniſſoit cette partie, laquelle imite en agiſſant, & par repreſentation, d'autant qu'elle offroit à l'eſprit toutes ſortes de mœurs, les vices & les vertus, les crimes & les actions genereuſes ; & qu'elle introduiſoit auſſi-bien Atrée comme Neſtor. Or ne donnant pas plus de plaiſir en l'expreſſion des bonnes actions que des mauvaiſes, puis que dans la Poeſie comme dans la Peinture, on ne regarde que la reſſemblance, & que l'image de Therſite bien faite, plaît autant que celle de Narciſſe ; il arrivoit de là, que les eſprits des Spectateurs étoient débauchez par cette volupté ; qu'ils trouvoient autant de plaiſir à imiter les mauvaiſes actions qu'ils voioient repreſentées avec grace, & où nôtre nature incline, que les bonnes qui nous ſemblent difficiles ; & que le Theatre étoit auſſi bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avoit obligé d'exiler les Poetes de ſa Republique ; & quoiqu'il couronnât Homere de fleurs il n'avoit pas laiſſé de le bannir. Mais pour moderer ſa rigueur, Ariſtote qui connoiſſoit l'utilité de la Poeſie, & principalement de la Dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons ſentimens que les deux autres eſpeces, & que ce que nous voions touche bien davantage l'ame, que ce que nous entendons ſimplement, comme depuis l'a dit Horace. Ariſtote, dis-je, veut en ſa poetique, que les mœurs repreſentées dans l'action de Theatre, ſoient la plûpart bonnes ; & que s'il y faut introduire des perſonnes pleines de vices, le nombre en ſoit moindre que des vertueuſes. Cela fait que les Critiques des derniers

tems ont blâmé quelques anciennes Tragedies, où les bonnes mœurs étoient moindres que les mauvaises; ainsi qu'on peut voir, par exemple, dans l'Oreste d'Euripide, où tous les Personnages, excepté Pilades, ont de méchantes inclinations. Si l'Auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces Preceptes, comme les autres, dont nous l'avons deja repris, il se fût bien empêché de faire triompher le vice sur son Théatre, & ses Personnages auroient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. Fernand y auroit été plus grand Politique, Urraque d'inclination moins basse, D. Gomes moins ambitieux & moins insolent, D. Sanche plus genereux, Elvire de meilleur exemple pour les Suivantes, & cet Auteur n'auroit pas enseigné la vangeance par la bouche même de la fille de celui dont on se vange: Chimene n'auroit pas dit:

Les acommodemens ne font rien en ce point,
Les affronts à l'honneur ne se reparent point;
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guerit le mal ce n'est qu'en aparence.

Et le reste de la troisiéme Scene du second Acte, où par tout elle conclut à la confusion de son Amant, s'il n'atente à la vie de son pere. Comme quoi peut-il excuser les vers, où cette dénaturée s'écrie, parlant de Rodrigue:

Souffrir un tel affront, étant né Gentilhomme?

Et ceux-ci, où elle avouë qu'elle auroit de la honte pour lui, si après lui avoir commandé de ne pas tuer son pere, il lui pouvoit obéir:

Et s'il peut m'obeir, que dira-t-on de lui?
Soit qu'il cede ou resiste au feu qui le consomme,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus.
De son peu de respect, ou d'un juste refus.

Mais je découvre encore des sentimens plus cruels & plus barbares dans la quatriéme Scene du troisiéme Acte, qui me font horreur. C'est où cette fille, mais plûtôt ce monstre, aiant devant ses yeux Rodrigue encore tout couvert d'un sang qui la devoit si fort toucher, & entendant qu'au lieu de s'excuser & de

reconnoître sa faute, il l'autorise par ces vers :

Car enfin n'attends pas de mon affection,
Un lâche repentir d'une bonne action

Elle repond, ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme Marcelin au livre vingt-septiéme, ont mis entre les corruptions des Republiques la lecture de Juvenal, parce qu'il enseigne le vice, quoiqu'il le reprenne ; & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nuë ; que dirons-nous de ce Poëme où le vice est si puissamment apuié ? où l'on en fait l'Apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin, où il foule aux piez les sentimens de la nature, & les preceptes de la morale ? De ces deux preuves assez claires, je passe à la troisiéme, qui regarde le jugement, la conduite, & la bienséance des choses ; & dès la premiere Scene je trouve dequoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais Phisionome que le pere de Chiméne, lors qu'il dit à la Suivante de sa fille, parlant de D. Sanche aussi-bien que de D. Rodrigue :

Jeunes, mais qui font lire aisement dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aieux.

Il n'étoit point necessaire d'une si fausse conjecture, puis que ce malheureux Don Sanche devoit être batu sans blesser ni sans être blessé, desarmé, & pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa Maîtresse, de la part de son ennemi : Cette procedure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute du jugement que je remarque en cette Scene, & ces vers qui suivent m'en découvrent encore une autre.

L'heure à present m'apelle au Conseil qui s'assemble
Le Roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plûtôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour execute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

Il faloit avec plus d'adresse faire savoir à l'Auditeur le sujet de la querelle qui va naître; & non pas le faire dire hors de propos à cette Suivante, qui sert dans la maison du Comte. Cette familiarité n'a point de raport avec l'orgueil qu'il donne par tout à ce Personage: mais il seroit à souhaiter pour lui, qu'il eût corrigé de cette sorte tout ce qu'il fait dire à ce Comte de Gormas: afin que d'un Capitan ridicule, il eût fait un honnête homme: tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une personne de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans son livre, voiez en quels termes il fait parler ce Capitaine Fracasse.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit deu qu'à moi:
Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir:
Un Prince dans un livre aprend mal son devoir;
Et qu'a fait après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Et ce bras du Roiaume est le plus ferme apui:
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rampart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de Rois.
Chaque jour, chaque instant, entasse pour moi gloire,
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire;
Le Prince pour essai de generosité,
Gagneroit des combats marchant à mon côté:
Loin des froides leçons qu'à mon bras on prefere,
Il aprendroit à vaincre en me regardant faire.
Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.
Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi:
Que toute sa grandeur s'arme pour mon suplice,
Tout l'Etat perira, devant que je perisse.
D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main:
Il a trop d'interêt lui même en ma personne,
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain ?
Sais-tu bien qui je suis ?
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ?
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse,
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
A vaincre sans peril on triomphe sans gloire,
On te croiroit toujours sans effort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort :
Retire-toi d'ici, es-tu si las de vivre ?

Je croirois assurément qu'en faisant ce rôlle, l'Auteur auroit crû faire parler Mutamore & non pas le Comte ; si je ne voiois que presque tous ces personnages ont le même stile, & qu'il n'est pas jusqu'aux femmes, qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'est à mon avis fondé sur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux Espagnols, mais il l'a fait avec assez peu de raison, ce me semble : puis que par tout il se trouve d'honnêtes gens. Et ce seroit une chose bien plaisante, si parce que les Allemans & les Gascons ont la reputation d'aimer à boire & à dérober, il alloit un jour avec une égale injustice, nous faire voir sur la Scene, un Seigneur de l'une de ces Nations qui fût ivre, & l'autre coupeur de bourses. Les Espagnols sont nos ennemis (il est vrai) mais on n'est pas moins bon François, pour ne les croire pas tous hipochondriaques. Et nous avons parmi nous un éxemple si illustre, & qui nous fait si bien voir que la profonde sagesse, & la haute vertu peuvent naître en Espagne, qu'on n'en sauroit douter sans crime. Je parlerois plus clairement de cette divine Personne, si je ne craignois de prophaner son nom sacré, & si je n'avois peur de commettre un sacrilege, en pensant faire un acte d'adoration. Mais étant encore si éloigné des dernieres fautes de jugement, que je connois & que je dois montrer en cet Ouvrage, je m'arrête trop à ces premieres, que vous verrez suivies de beaucoup

d'autres plus grandes. La seconde Scene du Cid n'est pas plus judicieuse que celle qui la precede, car cette suivante n'y fait que redire, ce que l'Auditeur vient à l'heure même d'aprendre. C'est manquer d'adresse, & faire une faute, que les preceptes de l'art nous enseignent d'éviter toûjours : parce que ce n'est qu'ennuier le spectateur ; & qu'il est inutile de raconter ce qu'il a veu. Si bien que le Poëte doit prendre des tems derriere les rideaux, pour en instruire les personnages, sans persecuter ainsi ceux qui les écoutent. La troisiéme Scene est encore plus défectueuse, en ce qu'elle attire en son erreur toutes celles où parlent l'Infante ou Don Sanche : je veux dire, qu'outre la bienséance mal observée, en une amour si peu digne d'une fille de Roi, & l'une & l'autre tiennent si peu dans le corps de la piece, & sont si peu necessaires à la representation, qu'on voit clairement que D. Urraque n'y est que pour faire jouer la Beau-château, & le pauvre Don Sanche, pour s'y faire batre par Don Rodrigue. Et cependant, il nous est enjoint par les Maîtres, de ne mettre rien de superflu dans la Scene. Ce n'est pas que j'ignore, que les Episodes font une partie de la beauté d'un Poëme, mais il faut pour être bons, qu'ils soient plus attachez au Sujet. Celui qu'on prend pour un Poëme Dramatique, est de deux façons, car il est ou simple, ou mixte ; nous apellons simple, celui qui étant un & continué, s'acheve sans un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendoit, & sans aucune reconnoissance. Nous en avons un exemple dans l'Ajax de Sophocles, où le Spectateur voit arriver tout ce qu'il s'étoit proposé. Ajax plein de courage, ne pouvant endurer d'être mépriſé, se met en furie, & après qu'il revient à soi, rougissant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il se tuë. En cela, il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à sa fin, avec quelque changement

opposé à ce qu'on atendoit, ou quelque reconnoissance, ou tous les deux ensemble. Cettui ci étant assez intrigué de soi, ne recherche presque aucun embellissement : au lieu que l'autre etant trop nu, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne sont pas tout à fait necessaires, mais qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'apellent Episode chez Aristote : & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut inserer dans l'Argument, sans qu'il soit de l'Argument même. Ces Episodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvez bons, lors qu'ils aident à faire quelque effet dans le Poëme : comme anciennement le discours d'Agamemnon, de Teucer, de Menelaüs, & d'Ulisse, dans l'Ajax de Sophocle, servoit pour empêcher qu'on ne privât cet Heros de sepulture. Ou bien lors qu'ils sont necessaires, ou vrai-semblablement attchez au Poëme, qu'Aristote apelle Episodique, quand il peche contre cette derniere regle. Nôtre Auteur, sans doute, ne savoit pas cette doctrine, puis qu'il se fût bien empêché de mettre tant d'Episodes dans son Poëme, qui étant mixte, n'en avoit pas besoin : ou si sa sterilité ne lui permettoit pas de le traiter sans cette aide, il y en devoit mettre qui ne fussent pas irréguliers. Il auroit sans doute banni Don Urraque, Don Sanche, & Don Arias, & n'auroit pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne se fût souvenu, que pas un de ces personnages ne servoit aux incidens de son Poëme, & n'y avoit aucun attachement necessaire. Je voi bien (pour parler aussi des modernes) que dans la belle Mariane, ce discours des songes, que Monsieur Tristan a mis en la bouche de Pherore, n'étoit pas absolument necessaire : mais étant si bien liéavec la vision que vient d'avoir Herodes, il y ajoûte une beauté merveilleuse. Vision, dis-je, qui fait elle-même une partie du Sujet, & dont les presages qu'on en tire, sont fondez sur une que ce Prince avoit euë autrefois au bord du Jourdain. Il n'en est

pas ainſi de nos bouches inutiles : ce qu'elles diſent n'eſt pas ſeulement ſuperflu ; mais les perſonnages le ſont eux-mêmes. Depuis cette derniere caſcade, le jugement de l'Auteur ne bronche point , , juſqu'à l'ouverture du ſecond Acte : mais en cet endroit (s'il m'eſt permis d'uſer de ce mot) il fait encore une diſparate. Il vient un certain Don Arias de la part du Roi, qui à vrai dire, n'y vient que pour faire des pointes ſur les lauriers, & ſur la foudre, & pour donner ſujet au Comte de Gormas, de pouſſer une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne ſait ce qui l'amene, il n'explique point quelle eſt ſa commiſſion, & pour concluſion de ce beau diſcours, il s'en retourne comme il eſt venu. L'Auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'eſt pas homme d'éclairciſſement, ni de procedé. Quand deux Grands ont querelle, & que l'un eſt offenſé à l'honneur, ce ſont des oiſeaux qu'on ne laiſſe point aller ſur leur foi : le Prince leur donne des Gardes à tous deux, qui lui repondent de leurs perſonnes, & qui ne ſouffriroient pas que le fils de l'un vint faire un apel à l'autre : auſſi voions-nous bien la dangereuſe conſequence, dont cette erreur eſt ſuivie, & par les maximes de la conſcience, le Roi ou l'Auteur ſont coupables de la mort du Comte, s'ils ne s'excuſent, en diſant qu'ils n'y penſoient pas, puis que le commandement que fait après le Roi de l'arrêter, n'eſt plus de ſaiſon. Dans la troiſiéme Scene de ce même Acte, les délicats trouveront encore, que le jugement peche lors que Chiméne dit que Rodrigue n'eſt pas Gentilhomme, s'il ne ſe vange de ſon pere ; ce diſcours eſt plus extravagant que genereux dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le diroit, quand même elle en auroit la penſée. Les plus critiques trouveroient peut-être auſſi, que la bien-ſeance voudroit que Chiméne pleurât enfermé chez elle, & non pas aux piez du Roi, ſi-tôt après cette mort ; mais donnons ce tranſ-

port à la grandeur de ſes reſſentimens, & à l'ardeur deſir de ſe vanger, que nous ſavons pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir. Inſenſiblement nous voici arrivez au troiſiéme Acte, qui eſt celui qui a fait batre des mains à tant de monde; crier miracle, à tous ceux qui ne ſavent pas diſcerner le bon or d'avec l alchimie, & qui ſeul a fait la fauſſe reputation du Cid. Rodrigue y paroît d'abord chez Chimene avec une épée qui fume encore du ſang tout chaud qu'il vient de faire repandre à ſon pere: & par cette extravagance ſi peu attenduë, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voient, & qui ſavent que ce corps eſt encore dans la maiſon. Cette épouvantable procedure choque directement le ſens commun: & quand Rodrigue prit la reſolution de tuer le Comte, il devoit prendre celle de ne revoir jamais ſa fille. Car de nous dire qu'il vient pour ſe faire tuer par Chiméne, c'eſt nous aprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes: les filles bien nées n'uſurpent jamais l'office des boureaux: c'eſt une choſe qui n'a point d'exemple; & qui ſeroit ſuportable dans une Elegie à Philis, où le Poete peut dire, qu'il veut mourir d'une belle main, mais non pas dans le grave Poeme Dramatique, qui repreſente ſerieuſement les choſes comme elles doivent être. Je remarque dans la troiſiéme Scene, que nôtre nouvel Homere s'endort encore; & qu'il eſt hors d'aparence qu'une fille de la condition de Chiméne n'ait pas une de ſes amies chez elle, après un ſi grand malheur que celui qui vient de lui arriver: & qui les obligeoit toutes de s'y rendre, pour adoucir ſa douleur par quelques conſolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de memoire, pour ces deux vers qu'Elvire dit peu auparavant.

Chimene eſt au Palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien acompagnée.

Mais ſans nous amuſer davantage à cette contradiction, voions à quoi ſa ſolitude eſt emploiée. A

faire des pointes execrables, des antitheſes parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plûtôt qu'elle adore (ce ſont ſes mots) ce qu'elle doit tant hair; & par un galimathias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre Rodrigue, & qu'elle ſouhaite ne le pouvoir pas. Ce mechant combat de l'Honneur & de l'Amour, auroit au moins quelque pretexte, ſi le tems par ſon pouvoir ordinaire, avoit comme aſſoupi les choſes; mais dans l'inſtant qu'elles viennent d'arriver, que ſon pere n'eſt pas encore dans le tombeau; qu'elle a ce funeſte objet, non ſeulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire, balancer entre ces deux mouvemens, ou plûtôt pancher tout à fait vers celui qui la perd & la deshonore, c'eſt ſe rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit:

Sous ce caſque noire,
Repoſe paiſiblement,
L'Auteur d'heureuſe memoire,
Attendant le jugement.

Enſuite de cette converſation de Chiméne avec Elvire, Rodrigue ſort de derriere une tapiſſerie, & ſe preſente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline: en cet endroit, l'un & l'autre ſe piquent de beaux mots; de dire des douceurs; & ſemblent diſputer la vivacité d'eſprit en leurs reparties, avec auſſi peu de jugement qu'en auroit un homme qui ſe plaindroit en Muſique dans une affliction, ou qui ſe voiant boiteux, voudroit clocher en cadence. Mais tout à coup ce beau diſcoureur, Rodrigue devient impudent, & dit à Chiméne, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenoit la vie,

Qu'il le feroit encor s'il avoit à le faire.

A quoi cette bonne fille repond, qu'elle ne le blâme point; qu'elle ne l'acuſe point; & qu'enfin il a fort bien fait de tuer ſon pere. O jugement de l'Auteur à quoi ſongez-vous? O raiſon de l'Audi-

teur qu'êtes-vous devenuë ? Toute cette Scene eſt d'égale force ; mais comme les Geographes par un point marquent toute une Province, le peu que j'en ai dit ſuffira pour la faire concevoir entiere. Celle qui ſuit nous fait voir le pere de Rodrigue, qui parle ſeul comme un fou ; qui s'en va de nuit courir les ruës ; qui embraſſe je ne ſai quelle ombre fantaſtique, & qui le plus incivil de tous les mortels, a laiſſé cinq cens Gentils-hommes chez lui, qui venoient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienſeance eſt mal obſervée, j'y remarque une faute de jugement aſſez grande. Et pour la voir avec moi, il faut ſe ſouvenir, que Fernand étoit le premier Roi de Caſtille, c'eſt à dire, Roi de deux ou trois petites Provinces. De ſorte qu'outre qu'il eſt aſſez étrange, que cinq cens Gentils-hommes ſe trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coûtume étant en ces ocaſions, qu'après avoir offert leur ſervice & leur épée, les uns ſortent, à meſure que les autres entrent : il eſt encore plus hors d'aparence qu'une ſi petite Cour, que celle de Caſtille étoit alors, pût fournir cinq cens Gentils-hommes à Don Diegue, & pour le moins autant au comte de Gormas, ſi grand Seigneur, & tant en reputation, ſans ceux qui demeuroient neutres, & ceux qui reſtoient auprès de la perſonne du Roi. C'eſt une choſe entierement éloignée du vrai-ſemblable, & qu'à peine pourroit faire la Cour d'Eſpagne, en l'état où ſont les choſes maintenant. Auſſi voit-on bien que cette grande Troupe eſt moins pour la querelle de Rodrigue, que pour lui aider à chaſſer les Mores. Et quoi que les bons Seigneurs n'y ſongeaſſent pas, l'Auteur qui fait leur deſtinée, les a bien ſçeu forcer malgré qu'ils en euſſent à s'aſſembler, & ſait lui ſeul à quel uſage on les doit mettre. Le quatriéme Acte commence par une Scene où Chimene aimant ſon pere à l'acoûtumée, s'informe ſoigneuſement du ſuccez des armes de Rodrigue, & demande s'il n'eſt point bleſſé. Cette Sce-

ne est suivie d'une autre, qu'il suffit de dire que fait l'Infante, pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise que jamais Roi ne fut si mal obei que Dom Fernand, puis qu'il se trouve: que malgré l'ordre qu'il avoit donné dès le second Acte, de munir le port, sur l'avis qu'il avoit que les Mores venoient l'ataquer, il se trouve, dis-je, que Seville étoit prise, son Trône renversé, & sa personne & celles de ses enfans perdues, si le hazard n'eût assemble ces genereux amis de Dom Diegue, qui aident Rodrigue à le sauver. Et certes le Roi qui témoigne qu'il n'ignore point ce desordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puis que c'est par leur seule negligence que l'Auteur fait

que d'un commun effort
Les Mores & la Mer entrent dedans le Port.

Mais il me permettra de lui dire, que cela n'a pas grande aparence, vû que la nuit on ferme les Havres d'une chaîne, principalement aiant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis aprochent. Ensuite il dit, parlant encore des Mores:

Ils ancrent, ils décendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle; car en ces ocasions où l'évenement est douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite si l'on s'y void forcé. Mais je ne suis pas encore à la fin de ses fautes; car pour découvrir le crime de Chimene, le Roi s'y sert de la plus méchante finesse du monde, & malgré ce que le Théatre demande de sérieux en cette ocasion, il fait agir ce sage Prince comme un enfant qui seroit bien enjoüé, en la quatriéme Scene du quatriéme Acte. Là, dans une action de telle importance, où sa justice devoit être balancée avec la victoire de Rodrigue, au lieu de la rendre à Chimene, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire piece; veut éprouver si elle aime son Amant; & en un mot, le Poëte lui ôte sa couronne de dessus la tête, pour le coeffer d'une marote. Il devoit trai-

ter avec plus de respect la personne des Rois, que l'on nous aprend être sacrée, & considerer celui-ci dans le Trône de Castille, & non pas comme sur le Theatre de Mondori. Mais toute grossiere qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piége qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la Cour par un évanouissement, l'infame passion qui la possede. Il ne lui sert de rien de vouloir cacher sa honte par une finesse aussi mauvaise que la premiere, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on se pâme de joie, ainsi que de tristesse.

la cause de la sienne est si visible, que tous ceux qui ont l'ame grande, désireroient qu'elle fût morte, & non pas seulement évanoüie; ainsi le quatriéme Acte s'acheve, après que Fernand a fait la plus injuste ordonnance, que Prince imagina jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont devancé: Dès l'ouverture du Theatre, Rodrigue vient en plein jour revoir Chiméne, avec autant d'effronterie que s'il n'en avoit pas tué le Pere, & la perd d'honneur absolument dans l'esprit de tout un peuple, qui le void entrer chez elle. Mais si je ne craignois de faire le plaisant mal à propos, je lui demanderois volontiers, s'il a donné de l'eau benite en passant, à ce pauvre mort, qui vrai-semblablement est dans la salle. Leur seconde conversation est de même stile que la premiere; elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à batre ce pauvre sot de Don Sanche, & pour conclusion, elle ajoûte avec une impudence épouvantable:

Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si jamais l'amour échaufa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat, dont Chiméne est le prix.
Adieu: C'est là hé me fait rougir de honte.

Elle a bien raison de rougir & de se cacher, après une action qui la couvre d'infamie, & qui la rend indigne de voir la lumiere. La seconde & la troisiéme

Scene n'eſt qu'une continuelle extravagance de nôtre Infante ſuperfluë. La quatriéme, qui ſe paſſe entre Elvire & Chiméne, ne ſert non plus au ſujet. La cinquiéme, qui fait arriver Don Sanche, me fait auſſi vous avertir que vous preniez garde, que dans le petit eſpace de tems qui s'écoule à reciter cent quarante vers, l'Auteur fait aller Rodrigue s'armer chez lui, ſe rendre au lieu du combat, ſe batre, être vainqueur, déſarmer D. Sanche, lui rendre ſon épée, lui ordonner de l'aller porter à Chiméne, & le tems qu'il faut à D. Sanche pour venir de la place chez elle ; tout cela ſe fait pendant qu'on recite cent quarante vers, ce qui eſt abſolument impoſſible, & qui doit paſſer pour une grande faute de conduite. Quand nous voulons prendre ainſi des tems au Theatre, il faut que la Muſique ou les Chœurs qui font la diſtinction des Actes, nous en donnent le moien dans cet intervale ; car autrement les choſes ne doivent être repreſentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette Scene dont je parle, Chiméne joué le perſonnage d'une furie, ſur l'opinion qu'elle a que Rodrigue eſt mort, & dit au miſerable Don Sanche, tout ce qu'elle devoit raiſonnablement dire à l'autre quand il eut tué ſon pere. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe d'agreable en cette erreur, mais elle n'eſt pas judicieuſement traitée ; il en faloit moins pour être bonne, parce qu'il eſt hors d'aparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, D. Sanche pour la deſabuſer, ne puiſſe pas prendre le tems de lui crier, il n'eſt pas mort. Comme ils en ſont là, le Roi & toute la Cour arrivent ; & c'eſt devant cette grande aſſemblée que Dame Chiméne leve le maſque ; qu'elle confeſſe ingénûment ſes folies dénaturées ; & que pour les achever, voiant que Rodrigue eſt en vie, elle prononce enfin un *oui* ſi criminel, qu'à l'inſtant même le remors de ſa conſcience la forcent de dire :

Sire, quelle aparence à ce mariage ?
Qu'un même jour commence & finiſſe mon deuil,

Mette en mon lit Rodrigue, & mon pere au cercueil?
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide;
Vers ſes manes ſacrez c'eſt me rendre perfide;
Et ſoüiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel.

Demeurons-en d'acord avec elle, puis que c'eſt la ſeule choſe raiſonnable qu'elle a dite. Et devant que paſſer de la conduite de ce Poëme à la cenſure des vers, diſons encore, que le Theatre en eſt ſi mal entendu, qu'un même lieu repreſentant l'apartement du Roi, celui de l'Infante, la maiſon de Chimene, & la ruë, preſque ſans changer de face, le Spectateur ne ſait le plus ſouvent où ſont les Acteurs. Maintenant, pour la verſification, j'avoue qu'elle eſt la meilleure de cet Auteur; mais elle n'eſt point aſſez parfaite pour avoir dit lui-même; qu'il quite la terre; que ſon vol le cache dans les Cieux; qu'il y rit du deſeſpoir de tous ceux qui l'envient; & qu'il n'a point de Rivaux qui ne ſoient fort honorez quand il daigne les traiter d'égal. Si le Malherbe en avoit dit autant, je doute même ſi ce ne ſeroit point trop: Mais voions un peu ſi ce Soleil qui croit être aux Cieux, eſt ſans taches, ou ſi malgré ſon éclat prétendu, nous aurons la vuë aſſez forte pour le regarder fixement, & pour les apercevoir. Je commence par le premier vers de la Piece.

Entre tous ces Amans, dont la jeune ferveur.

C'eſt parler françois en allemand, que de donner de la jeuneſſe à la ferveur: Cette épithete n'eſt pas en ſon lieu, & fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune douleur, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres ſemblables termes impropres.

Ce n'eſt pas que Chimene écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs déſirs.

Cela manque de conſtruction: Et pour qu'elle y fût, il faloit dire, à mon avis; ce n'eſt pas qui Chimene

écoute leurs soupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs désirs.

Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille.

Ici tout de même, il faloit dire, a passé pour une merveille.

L'heure à present m'apelle au Conseil qui s'assemble.

Ce mot d'à present, est trop bas pour les vers; & qui s'assemble, est superflus; il suffisoit de dire, l'heure m'apelle au Conseil.

Deux mots dont vos sens doivent être charmez.

Il n'est point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les sens, puis que la vuë, l'odorat, le goût, ni l'atouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout, & qui chez les Savans s'apelle Sinecdoche, est ici trop hyperbolique.

Et je vous vois pensive & triste chaque jour,
L'informer avec soin comme va son amour.

Cela n'est pas bien dit, il devoit y avoir, & je vous vois pensive & triste chaque jour, vous informer, & non pas l'informer; comme quoi va son amour, & non pas l'informer; comme quoi va son amour, & non pas, comme va son amour.

Que je meurs s'il s'acheve, & ne s'acheve pas.

Pour la construction, il faloit dire, que je meure s'il s'acheve, & s'il ne s'acheve pas.

Elle rendra le calme à vos esprits flotans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire floter les esprits, soit bonne, joint qu'il faloit dire l'esprit, parce que les esprits en pluriel, s'entendent des vitaux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame, où reside la volonté.

Ma plus douce esperance est de perdre l'espoir.

Ce vers, si je ne me trompe, n'est pas loin du galimathias.

Le Prince pour essai de generosité

Ce mot d'essai & celui de generosité, étant si près l'un de l'autre, font une fausse rime dans le vers, bien desagreable, & que l'on doit toûjours éviter.

Gagneroit des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille, mais on ne dit point, il a gagné le combat.

Parlons en mieux, le Roi fait honneur à vôtre âge.

La césure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vû rougir le front.

Je trouve que le front d'une race est une assez étrange chose; il ne faloit plus que dire, le bras de ma lignée, & les cuisses de ma posterité.

Qui tombe sur son chef, rejaillit sur mon front.

Cette façon de dire le chef, pour la tête, est hors de mode, & l'Auteur du Cid a tort d'en user si souvent.

Au surplus, pour ne te point flater.

Ce mot de surplus, est de chicane, & non de Poesie ni de la Cour.

Se faire un beau rempart de mille funerailles.

J'aurois bâti ce rempart de corps morts & d'armes brisées, & non pas de funerailles : Cette phrase est extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'Offenseur est cher.

Ce mot d'offenseur n'est point françois; & quoique son Auteur se croie assez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renvoiera avec Isnel.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons mon ame, & puis qu'il faut mourir.

J'aimerois autant dire, alons moi-même; & puis qu'il faut mourir, cette exclamation n'a point de sens.

Respecter un amour, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée.

Ce mot d'égarée n'est mis que pour rimer, & n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçû.

Je ne sai dans quel Aphorisme d'Hypocrate l'Auteur a remarqué, qu'une mauvaise action corrompt

le

le sang, mais contre ce qu'il dit, je croi plus raisonnablement, que Rodrigue l'a tout brulé, par cette noire melancolie qui le possede.

Ce grand courage cede,
Il y prend grande part,
Un si grand crime,
Et quelque grand qu'il fût.

Peut un grand Poëte, voilà bien des grandeurs qui se touchent.

Pour le faire abolir sont plus que suffisans,

Sont plus que suffisans, est une façon de parler basse & populaire, qui ne veut rien dire : non plus qu'une autre dont il se sert quand il dit,

faire l'impossible,

A le bien prendre, c'est ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en servent, mais non pas aux grands Auteurs, tel que le croit être celui du Cid. Il dit parlant de la querelle de Don Diegue :

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,

il faut dire pour n'être pas acordée, car elle ne s'acorde point elle-même.

Les hommes valeureux, le sont du premier coup,

Ce premier coup, est une phrase trop basse pour la Poesie.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage.

Faire choir un courage, n'est pas proprement parler.

Si dessous sa valeur, ce grand guerrier s'abat,

Outre que cette parole de s'abat, a le son trop aprochant de celui du Sabat, il faloit dire est abatu, & non pas s'abat.

Le Portugal se rende, & ses nobles journées,
Porter de là les mers ses hautes destinées.

Il faloit dire ses grands exploits, car ces nobles journées ne disent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

Le mot d'arborer fort bon pour les étandars, ne vaut rien pour les arbres, il faloit y metre planter.

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus, ſur celle qui me reſte.

Ces quatre vers, que l'on a trouvez ſi beaux, ne ſont pourtant qu'une hapelourde : car premierement ces yeux fondus donnent une vilaine hidée à tous les eſprits delicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on apelle bien une maîtreſſe la moitié de ſa vie, mais on ne nomme point un pere ainſi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & qu'on doit vanger cette moitié ſur l'autre moitié, & parler & marcher avec une troiſiéme vie, après avoir perdu ces deux moitiez, tout cela n'eſt qu'une fauſſe lumiere, qui éblouit l'eſprit de ceux qui ſe plaiſent à la voir briller.

Il déchire mon cœur, ſans partager mon ame,

Ce vers n'eſt encore à mon avis qu'un galimatias pompeux : car le cœur & l'ame ſont tous deux pris en ce ſens pour la partie où reſident les paſſions.

Quoi, du ſang de mon pere encore toute trempée !

Ce vers me fait ſouvenir, qu'il y en a un autre tout pareil qui dit,

Quoi, du ſang de Rodrigue encor toute trempée !

Cette conformité de mots, de rime & de penſée, montre une grande ſterilité.

Mais ſans quiter l'envie,

Il faloit dire ſans perdre l'envie ; ce mot de quiter n'eſt pas en ſon lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

Ce mot de trait, en cette ſignification eſt populaire, & s'il eût dit aux éfets, la phraſe eût été bien plus noble.

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur,

Ce ſont quatre fauſſes rimes, qui ſe touchent, & qu'un eſprit exact ne doit pas mettre ſi près.

Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſez.

Ce n'eſt point parler françois, on dit finis, ou ter-

minez, & le mot de ceſſez, ne ſe met jamais comme il eſt là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une choſe faite il y a long-tems, & nous ſavons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que Don Diegue a reçû le ſoufflet dont il entend parler.

& le ſang qui m'anime,

L'Auteur n'eſt pas bon Anatomiſte : ce n'eſt point le ſang qui anime, car il a beſoin lui-même d'être animé par les eſprits vitaux qui ſe forment au cœur, & dont il n'eſt (pour uſer du terme de l'art) que le vehicule.

leur brigade étoit prête.

Cinq cens hommes eſt un trop grand nombre, pour ne l'apeller que brigade : il y a des Regimens entiers, qui n'en ont pas davantage : & quand on ſe pique de vouloir parler des choſes ſelon les termes de l'art, il en faut ſavoir la veritable ſignification, autrement, on paroît ridicule, en voulant paroître ſavant.

Tant à nous voir marcher en ſi bon équipage.

C'eſt encore parler de la guerre en bon Bourgeois qui va à la garde : au lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il faloit dire en ſi bon ordre.

Sortir d'une bataille, & combatre à l'inſtant.

Tout de même ce combat des Mores fait de nuit, n'étoit point une bataille.

Que ce jeune Seigneur endoſſe le harnois.

Ce jeune Seigneur qui endoſſe le harnois, eſt du tems de moult, de pieça, & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublient.

Cela ne vaut rien : on doit dire finiſſent, ceſſent, ou ſe diſſipent : car ces terreurs qui s'oublient elles-mêmes, ne ſont qu'un pur galimatias.

Contrefaites le triſte.

Ce mot de contrefaites eſt trop bas pour la Poë-

sie ; on doit dire, feignez d'être triste. Il y a encore cent fautes pareilles dans cette Piece, soit pour la phrase, ou soit pour la construction : mais sans m'arrêter davantage je veux passer de l'examen des vers, à la preuve des larcins, aussi-tôt que pour montrer, comme cet Auteur est sterile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans son Poeme, il a mis les pauvres lauriers si communs, voiez-le je vous en suplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers,
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire
Que pour voir en un jour fléirir tant de lauriers,
Tout couvert de lauriers, craignez encore la foudre,
Mille & mille lauriers, dont sa tête est couverte,
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers,
J'irai sous mes ciprez, acabler ses lauriers,
Le chef au lieu de fleurs, couronné de lauriers,
Lui gagnant un laurier, vous impose silence,

La derniere partie de mon Ouvrage ne me donnera pas plus de peine que les autres. Le Cid est une Comedie Espagnole, dont presque tout l'ordre, Scene pour Scene, & toutes les pensées de la Françoise sont tirées : & cependant, ni Mondory, ni les affiches, ni l'impression, n'ont apellé ce Poëme, ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation : mais bien en ont-ils parlé comme d'une chose qui seroit purement à celui qui n'en est que le traducteur ; & lui-même a dit (comme un autre a déja remarqué.)

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée.

Mais sans perdre une chose si precieuse que le tems, trouvez bon que je m'aquite de ma promesse, & que je fasse voir que j'entens aussi l'espagnol :

De mis hasagnas escritas,
Daré al prencipe un translado,
Y a prendera en lo que hise
Sino aprende en lo que hago.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Esse sentimiento adoro,
Essa colera me agrada !

Agreable colere,
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Lava, lava con sangre,
Porque el honor que se lava,
Con sangre se ha de lavar.
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Poderoso es el contrario.
Je te donne à combatre un homme à redouter.
A qui offensa, y a ili espada.
Enfin, tu sais l'afront, & tu tiens la vangeance.
No tengo mas que de zirte.
Je ne te dis plus rien.
Y voy allorar affrentas.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je m'en vais les pleurer.

Mi padre el offendido (estragna pena)
Y el offensor, el padre de Ximena.
O Dieu, l'étrange peine !
En cet afront, mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chiméne.
Confieso que fua locura,
Ma no la quiero emendar :
Je l'avouë entre nous, quand je lui fis l'affront,
I'eus le sang un peu chaud, & le bras un peu prompt ;
Mais puis que c'en est fait, le coup est sans remede.
Que los hombres como yo,
Tien en mucho que perder.
Un iour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Y ha de perderse Castilla
Antesque yo.
Tout l'Etat perira avant que je perisse.

R.

Conde :

G.

Quien es ?

R.

A esta parte,
Quiero dezirte qui en soy.

G.

Que me quieres ?

R.

Quiero hablatte,
A quel vieio que esta a parte,
Sabes qui en es ?

G.

Y a lo sé.
Porque lo dises ?

R.

Porque ?
Habla baxo , escucha.

G.

Di.

R.

No sabes que fue despoio
De horra , y vallon ?

G.

Si seria.

R.

Y que es sangre suya , y mia.
La que yo tengo en el oio
Sabes.

G.

Y elsabellos,
Que ha de importar.

R.

Si vamos a otro lugar,
Sabras lo mucho que importa.

R.

A moi , Comte , deux mets.

G.

Parle.

R.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien Don Diégue !

G.

Oui.

R.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son teme, le sais-tu ?

G.

Peut-être.

R.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang, le sais-tu ?

G.

Que m'importe.

R.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Como la offensa sabia,
Luogo cay en la venganca.
Dés que j'ai sû l'afront, j'ai prévû la vangeance.
Justicia, justicia pido.
Sire, Sire, justice.
Seignor, mi padre hi perdido,
Il a tué mon pere.
Seignor, mi honor he cobrado,
Il a vangé le sien.
Que me hablo,
Por la boca de la herida.
Me parloit par sa plaie.
Par cette triste bouche il empruntoit ma voix.
Y escrivio,
Con sangre mi obligacion.
Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir.
Castigar en la cabeça,
Los delitos de la mano
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Que mi sangre saladra limpio.
Je rendrai mon sang pur.
Sossiegate Ximena.
Prens du repos, ma fille.

My llanto crece.
C'eſt croître mes malheurs.
Que has hecho, Rodrigo ?
Rodrigue qu'as-tu fait ?
No mataſte al Conde ?
Quoi, venx-tu juſqu'ici braver l'ombre du Comte,
Ne l'as-tu pas tué ?
Importavale à my honor.
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.
Quando fue caſa del muerto,
Sagrado del matador ?
Mais chercher ton azile en la maiſon du mort ?
Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

Ximena eſta
Cerca palacio, y vendra
Acompagnada.
Chiméne eſt au palais,
Et n'en reviendra point que bien acompagnée.
Hay affligida,
Que la mitad de my vida,
Ha muerto la otra mitad.
Al vengar,
De my vida la una parte,
Sin las dos he de quedar.
Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;
Et m'oblige à vanger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.
Te de el guſto de matarme,
Sin la pena del ſeguirme.
Et bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Soulez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.
Rodrigo, Rodrigo, en my caſa !
Rodrigue en ma maiſon, Rodrigue devant moi.
Eſcucha.
Ecoute-moi.
Muero.
Je me meurs.

So lo quiero,
Que en oyendo lo que digo,
Respondans con este azero.
Quatre mots seulement,
Après ne me repons qu'avecque cette épée,
Con tar fuerca que tu amor,
Puso en duda my venganca,
Mas en tan gran desventura,
Lucharon à ~~my~~ depescho,
Contra puestos en my pecho,
My affrenta con tu germosura:
Y tu Segnora vencieras.
A no haver imaginado,
Que affrentado,
Por infame aborrecieras,
Quien quisiste por honrado.
Ma flame assez long-tems n'ait combatu pour toi?
Juge de son pouvoir dans une telle offense,
J'ai pû douter encor si j'en prendrois vangeance,
Reduit à te déplaire ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai crû mon bras trop prompt,
Ie me suis accusé de trop de violence,
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
Si je n'eusse opposé, contre tous tes apas,
Qu'un homme sans honneur ne te meritoit pas:
Qu'après m'avoir cheri quand je vivois sans blâme,
Qui m'aimoit genereux. me hairoit infame.
No te doy la culpa a ti,
De que desdichada soy.
Ie ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Que en venganca a tu affrenta,
Como Cavallero hisiste.
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.
Disculpara my decoro.
Con quien piensa que te adoro,
El saberque te persigo.
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.

Mas soy parte,
Para solo perseguirte,
Pero no para matarte.

Va, je suis ta partie & non pas ton bourreau.

Pues tu rigor que hazer quiere?

A quoi te resous-tu?

Por my honor he de hazer,
Contra ti quanto pudiere,
Deseando no poder.

Malgré des feux si beaux, qui rompent ma colére,
Je ferai mon possible à bien vanger mon pere;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

Hay Rodrigo quien pensara!

Rodrigue qui l'eût crû!

Hay Ximena quien dixera!

Chiméne qui l'eût dit!

Que my dicha se acabara.

Que nôtre heur fût si proche & si-tôt se perdit.

Vete, y mira à la salida
No te vean.

Adieu, sors, & sur tout garde bien qu'on te voie.

Que date y veme muriendo.

Adieu, je vais trainer une mourante vie.

Aliento tomo.
Para entus alabanças ample allo.

Laisse-moi prendre haleine afin de te loüer.

Bravamen provaste, bien lo hisiste.
Bien mis passados brios imitaste.

Ma valeur n'a point lieu de te desavoüer,
Tu l'as bien imitée.

Toca las blancas canas que me honraste,
Lega la tierna boca a la mexilla,
Donde la mancha de my honor quitaste.

Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur;
Viens baiser cette joüe, & reconnois la place
Où fut jadis l'afront qur ton courage efface.

A quien como la causa se attribuya,
Si hay en my algun valor y fortalleza,

L'honneur vous en eſt dû, les Cieux me ſont témoins
Qu'étant ſorti de vous, je ne pouvois pas moins.

Tanto a tribulo un plazer,
Como congoxo un peſar.

On ſe pâme de joie, ainſi que de triſteſſe.

Après ce que vous venez de voir, jugez, Lecteur, ſi un Ouvrage dont le ſujet ne vaut rien, qui choque les principales regles du Poëme Dramatique, qui manque de jugement en ſa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont preſque toutes les beautez ſont dérobées, peut legitimement pretendre à la gloire de n'avoir point été ſurpaſſé, que lui attribuë ſon Auteur, avec ſi peu de raiſon? Peut-être ſera-t-il aſſez vain pour penſer que l'envie m'aura fait écrire; mais je vous conjure de croire qu'un vice ſi bas n'eſt point en mon ame, & qu'étant ce que je ſuis, ſi j'avois de l'ambition, elle auroit un plus haut objet que la renommée de cet Auteur. Au reſte, on m'a dit qu'il pretend en ſes Reponſes, examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de juſtifier les ſiennes: Mais outre que cette procedure n'eſt pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingenuement, que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes Ouvrages, que je ne vois point, & confeſſant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma negligence y laiſſe. Auſſi ne pretens-je pas faire croire que je ſuis parfait, & je ne me propoſe autre fin, que de montrer qu'il ne l'eſt pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois caché ſes fautes, comme je cache ſon nom & le mien, ſi pour la reputation de tous ceux qui font des vers, je n'avois crû que j'étois obligé de faire voir à l'Auteur du CID, qu'il ſe doit contenter de l'honneur d'être Citoien d'une ſi belle Republique, ſans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le Tiran.

Fin des Obſervations ſur le Cid.

LES SENTIMENS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE SUR LA TRAGI-COMEDIE DU CID.

LES SENTIMENS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE SUR LA TRAGI-COMEDIE DU CID.

CEux qui par quelque desir de gloire donnent leurs Ouvrages au Public, ne doivent pas trouver étrange que le Public s'en fasse le Juge. Comme le present qu'ils lui font ne procede pas d'une volonté tout à fait desinteressée, & qu'il n'est pas tant un effet de leur liberalité que de leur ambition, il n'est pas aussi de ceux que la bienseance veut qu'on reçoive sans en considerer le prix. Puis qu'ils font une espece de commerce de leur travail, il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent ait la liberté de le prendre ou de le rebuter selon qu'il le connoit bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice desirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautez que des vraies, ni qu'il paie de loüange ce qui sera digne de blâme. Ce n'est pas qu'il ne paroisse plus de bonté à loüer ce qui est

bon qu'à reprendre ce qui eſt mauvais, mais il n'y a pas moins de juſtice en l'un qu'en l'autre. On peut même meriter de la louange en donnant du blâme, pourveu que les reprehenſions partent du zele de l'utilité commune, & qu'on ne pretende pas élever ſa reputation ſur les ruines de celles d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un Auteur ne ſoient pas des reproches de ſa foibleſſe, mais des avertiſſemens qui lui donnent de nouvelles forces, & que ſi l'on coupe quelques branches de ſes lauriers, ce ne ſoit que pour les faire pouſſer davantage en une autre ſaiſon. Si la Cenſure demeuroit dans ces bornes, on pourroit dire qu'elle ne ſeroit pas moins utile dans la Republique des Lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne feroit pas moins de bons Ecrivains dans l'une, qu'elle a fait de bon Citoiens dans l'autre. Car c'eſt une verité reconnuë que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice; & il y a beaucoup de perſonnes qui ne ſe laiſſent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait ſouvent demeurer au deſſous de nous-mêmes, en nous perſuadant que nous ſommes déja au deſſus des autres, & nous retient dans une mediocrité vicieuſe qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne paſſe point les termes de l'équité, deſſille les yeux de l'homme que l'amour propre lui avoit fermez, & lui faiſant voir combien il eſt éloigné du bout de la carriere, l'excite à redoubler ſes efforts pour y parvenir. Ces avis ſi utiles en toutes choſes le ſont principulement pour les productions de l'eſprit, qui ne ſauroit aſſembler ſans ſecours tant de diverſes beautez dont ſe forme cette beauté univerſelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compoſe ſes ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il eſt im-

poſſible qu'il n'y en ait toûjours quelqu'une qui manque, ou qui ſoit defectueuſe, & que par conſequent ils n'aient toûjours beſoin ou d'aides ou de reformateurs. Il eſt même à ſouhaiter que ſur des propoſitions indéciſes il naiſſe des conteſtations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems, ce qu'une froide recherche n'auroit pû découvrir en pluſieurs années; & que l'entendement humain faiſant un effort pour ſe délivrer de l'inquiétude des doutes, s'aquiere promptement par l'agitation de la diſpute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connoiſſances. Celles qui ſont eſtimées les plus belles, ſont preſque toutes ſorties de la contention des eſprits; & il eſt ſouvent arrivé que par cette heureuſe violence on a tiré la verité du fond des abimes, & que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'eſt une eſpece de guerre qui eſt avantageuſe pour tous, lors qu'elle ſe fait civilement, & que les armes empoiſonnées y ſont défenduës. C'eſt une courſe, où celui qui emporte le prix ſemble ne l'avoir pourſuivi que pour en faire un preſent à ſon rival. Il ſeroit ſuperflu de faire en ce lieu une longue deduction des innocentes & profitables querelles qu'on a veu naître dans tout le Cercle des Sciences, entre ces rares hommes de l'Antiquité. Il ſuffira de dire que parmi les Modernes il s'en eſt ému de tres-favorables pour les Lettres, & que la Poëſie ſeroit aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'eſt ſans les conteſtations qui ſe ſont formées ſur les ouvrages des plus celebres Auteurs des derniers tems. En effet nous en avons la principale obligation aux agréables differens qu'ont produit la Hieruſalem & le Paſtor Fido, c'eſt à dire, les Chefs-d'œuvres des deux plus grands Poëtes de delà les Monts; après leſquels peu de gens auroient bonne grace de murmurer contre la Cenſure, & de s'offenſer d'avoir une avanture pareille à la leur. Ces raiſons & ces expériences euſſent bien pû convier l'Académie Françoiſe à dire ſon ſentiment du Cid, c'eſt

à dire d'un Poëme qui tient encore les esprits divisez, & qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble. Elle eût pû croire qu'on ne l'eût pas acusée de trop entreprendre, quand elle eût pretendu donner sa voix en un jugement, où les ignorans donnoient la leur aussi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une Compagnie usât d'un droit, dont les particuliers mêmes sont en possession depuis tant de siecles. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit renoncé à ce privilege par son institution; qu'elle ne s'étoit permis d'examiner que ses Ouvrages, & qu'elle ne pouvoit reprendre les fautes d'autrui sans faillir elle-même contre ses regles. Parmi le bruit confus de la louange & du blâme, elle n'écoutoit que ses loix qui lui commandoient de se taire. Elle eût bien voulu aprocher en quelque sorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en sont éloignez, & elle cherchoit les moiens d'instruire par ses exemples, plutôt que par ses censures. Lors même que l'Observateur du Cid l'a conjurée par une lettre publique, & par plusieurs particulieres, de prononcer sur ses Remarques, & que son Auteur a témoigné de son côté qu'il en esperoit toute justice, bien loin de se vouloir rendre Juge de leur different, elle ne se pouvoit seulement resoudre d'en être l'Arbitre. Mais enfin elle a consideré qu'une Academie ne pouvoit honnêtement refuser son avis à deux personnes de merite, sur une matiere purement academique, & qui étoit devenuë illustre par tant de circonstances. Elle a fait ceder, bien qu'avec regret son inclination & ses regles aux instantes prieres qui lui ont été faites sur ce sujet, & s'est aucunement consolée voiant que la violence qu'on lui faisoit s'acordoit avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siecle où les hommes courent au théatre comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre, elle auroit ocasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que se sont proposée ceux qui en ont donné les preceptes. Comme les Observa-

tions des Censeurs de cette Tragi-comédie ne l'ont pû preocuper, le grand nombre de ses Partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien crû qu'elle pouvoit être bonne, mais elle n'a pas crû qu'il falût conclure qu'elle le fût, à cause seulement qu'elle avoit été agréable. Elle s'est persuadé qu'étant question de juger de la justice & non pas de la force de son parti, il faloit plutôt peser les raisons que compter les hommes qu'elle avoit de son côté, & ne regarder pas tant si elle avoit plû, que si en effet elle avoit dû plaire. La nature & la verité ont mis un certain prix aux choses, qui ne peut être changé par celui que le hazard ou l'opinion y mettent, & c est se condamner soi-même que d'en faire jugement selon ce qu'elles paroissent, & non pas selon ce qu'elles sont. Il est vrai qu'on pourroit croire que les Maîtres de l'Art ne sont pas bien d'acord sur cette matiere. Les uns trop amis, ce semble, de la volupté, veulent que le délectable soit le vrai but de la Poësie Dramatique; les autres plus avares du tems des hommes, & l'estimant trop cher pour le donner à des divertissemens qui ne fissent que plaire sans profiter, soûtiennent que l'utile en est la veritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si differens, on trouvera qu'ils ne disent que la même chose, si l'on y veut regarder de près, & si jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit, on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir étoient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la raison. Il faut croire, si l'on ne veut leur faire injustice, qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi, mais l'instrument de la vertu, qui purge l'homme, sans dégoût & insensiblement de ses habitudes vicieuses; qui est utile parce qu'il est honnête, & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompuë. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en aparence, puis qu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule necessairement; que

quelque part qu'il se trouve il ne va jamais sans elle' & que tous deux se produisent par les mêmes voies, De cette sorte ils sont d'acord avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous ensemble qu'une Piece de Theatre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable. Mais comme dans la Musique & dans la Peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons, encore qu'ils pleussent au vulgaire, si les preceptes de ces Arts n'y étoient bien observez, & si les Experts qui en sont les vrais juges ne confirmoient par leur aprobation celle de la multitude; de méme, nous ne dirons pas sur la foi du Peuple, qu'un ouvrage de Poësie soit bon parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont content. Et certes il n'est pas croiable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux, qui ne font que rire des adulteres & des incestes, & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la nature, pourvû qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare, & qui ne seroient pas moins touchez de voir affliger une Clytemnestre qu'une Penelope. Les mauvais exemples sont contagieux, même sur les Théatres; les feintes representations ne causent que trop de veritables crimes, & il y a grand péril à divertir le Peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'acoûtumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui aprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, si nous ne lui en aprenons en même tems la punition, & si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement. D'ailleurs, il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le desordre & par la confusion; & s'il se trouve que les Pieces irregulieres

contentent quelquefois, ce n'eſt que pour ce qu'elles ont quelque choſe de regulier; ce n'eſt que pour quelques beautez veritables & extraordinaires, qui emportent ſi loin l'eſprit, que de long-tems après il n'eſt capable d'apercevoir les difformitez dont elles ſont ſuivies, & qui font couler inſenſiblement les defauts, pendant que les yeux de l'entendement ſont encore ébloüis par l'éclat de ſes lumieres. Que ſi au contraire quelque Piéces regulieres donnent peu de ſatisfaction, il ne faut pas croire que ce ſoit la faute des regles, mais bien celle des Auteurs, dont le ſterile genié n'a pû fournir à l'Art une matiere qui fût aſſez riche. Toutes ces veritez étant ſupoſées, nous ne penſons pas que les queſtions qui ſe ſont émuës ſur le ſujet du Cid ſoient encore bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits doivent empêcher que nous ne contentions l'Obſervateur, & ne donnions nôtre avis ſur ſes Remarques.

Il faut avoüer que d'abord nous nous ſommes étonnez que l'Obſervateur aiant entrepris de convaincre cette Piéce d'irregularité, ſe ſoit formé pour cela une methode differente de celle que tient Ariſtote quand il enſeigne la maniere de faire les Poémes Epiques & Dramatiques. Il nous a ſemblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus regulierement de conſiderer l'un après l'autre; la fable, qui comprend l'invention & la diſpoſition du ſujet; les mœurs qui embraſſent les habitudes de l'ame & ſes diverſes paſſions; les ſentimens auſquels ſe reduiſent les penſées neceſſaires à l'expreſſion du ſujet, & la diction qui n'eſt autre choſe que le langage poëtique; car nous trouvons que pour en avoir uſé d'autre ſorte, ſes raiſonnemens en paroiſſent moins ſolides, & que ce qu'il y a de plus fort dans ſes objections en eſt affoibli. Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle methode, ſi nous n'euſſions aprehendé de l'autoriſer en quelque façon par nôtre ſilence. Mais quoiqu'il en ſoit, qu'il ait failli ou non en l'établiſſant, nous ne pouvons faillir quand

nous la suivons, puis que nous examinons son Ouvrage; & quelque chemin qu'il ait pris, nous ne saurions nous en écarter, sans lui donner occasion de se plaindre que nous prenons une autre route, afin de le mettre en défaut.

Il pose donc premierement, que le sujet du Cid ne vaut rien; mais à nôtre avis il tâche plus de le prouver, qu'il ne le prouve en éfet, lors qu'il dit, que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue, & qu'on en devine la fin aussi-tôt qu'on en a vû le commencement. Car le nœud des Pieces de Theatre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'action representée, & le dénouëment un autre accident imprévu qui en facilite l'acomplissement, nous trouvons que ces deux parties du Poëme Dramatique sont manifestes en celui du Cid, & que son sujet ne seroit pas mauvais nonobstant cette objection, s'il n'y en avoit point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de Chiméne avec Rodrigue aiant été resolu dans l'esprit du Comte, la querelle qu'il a incontinent après avec D. Diégue, met l'affaire aux termes de se rompre, & qu'ensuite la mort que lui donne Rodrigue en éloigne encore plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses l'on reconnoîtra facilement le nœud où l'intrigue. Le dénouëment aussi ne sera pas moins évident si l'on considere qu'après beaucoup de poursuites contre Rodrigue, Chiméne s'étant offerte pour femme à quiconque lui en aporteroit la tête, Don Sanche se presente, & que le Roi non seulement n'ordonne point de plus grande peine à Rodrigue, pour la mort du Comte, que de se batre une fois; mais encore contre l'atente de tous, oblige Chiméne d'épouser celui des deux qui sortira vainqueur du combat. Maintenant si ce dénouëment est selon l'art ou non, c'est une autre question qui se vuidera en son lieu. Tant y a qu'il se fait avec surprise, & qu'ainsi l'intrigue ni le démêlement ne manquent point à cette Piece. Aussi l'Observateur même est contraint de le

reconnoître peu de tems après, lors qu'en blâmant les Episodes détachez, il dit, que l'Autenr a eu d'autant moins de raison d'en mettre un si grand nombre dans le Cid, que le sujet en étant mixte il n'en avoit aucun besoin, conformément à ce qu'il venoit de dire parlant du sujet mixte, qu'étant assez intrigué de soi il ne recherche presque aucun embellissement. Si donc le sujet du Cid se peut dire mauvais, nous ne croions pas que ce soit pour ce qu'il n'a point de nœud; mais pour ce qu'il n est pas vrai-semblable. L'Observateur, à la verité, a bien touché cette raison, mais ç'a été hors de sa place, quand il a voulu prouver qu'il choquoit les principales Regles Dramatiques.

A ce que nous pouvons juger des sentimens d'Aristote sur la matiere du vrai-semblable, il n'en reconnoît que de deux genres, le commun & l'extraordinaire. Le commun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs passions; comme il est vrai-semblable, qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misere, & qu'un homme en colere coure à la vangeance, & tous les effets qui ont acoûtumé d'en proceder. L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement, & outre le vrai-semblable ordinaire; comme qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui surprennent, & qu'on atribuë à la Fortune, pourvû qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire. Telle est l'avanture d'Hecube, qui par une rencontre extraordinaire vit jetter par la mer le corps de son fils sur le rivage, où elle étoit allee pour laver celui de sa fille. Or qu'une mere aille laver le corps de sa fille sur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce sont deux choses qui considerée séparément, n'ont rien qui ne soit ordinaire; mais qu'au même lieu & au même tems qu'une mere lave le corps de sa fille, elle voit arriver celui de son fils, qu'elle croioit plein

de vie & en fureté, c'eſt un accident tout à fait étrange, & dans lequel deux choſes communes en produiſent une extraordinaire & merveilleuſe. Hors de ces deux genres, il ne ſe fait rien qu'on puiſſe ranger ſous le vrai-ſemblable, & s'il arrive quelque évenement qui ne ſoit pas compris ſous eux, il s'apelle ſimplement poſſible; comme il eſt poſſible que celui qui a toûjours vécu en homme de bien, commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut ſervir de ſujet à la Poëſie narrative ni à la repreſentative; puis que ſi le poſſible eſt leur propre matiere, il ne l'eſt pourtant que lors qu'il eſt vrai-ſemblable ou neceſſaire. Mais le vrai-ſemblable, tant le commun que l'extraordinaire doit avoir cela de particulier, que ſoit par la premiere notion de l'eſprit, ſoit par reflexion ſur toutes les parties dont il reſulte, lors que le Poëte l'expoſe aux Auditeurs ou aux Spectateurs, ils ſe portent à croire ſans autre preuve, qu'il ne contient rien que de vrai, pource qu'ils ne voient rien qui y repugne. Quant à la raiſon qui fait que le vrai-ſemblable, plûtôt que le vrai, eſt aſſigné pour partage à la Poëſie Epique & Dramatique, c'eſt que cet Art aiant pour fin le plaiſir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vrai-ſemblable qui ne trouve point de reſiſtance en eux, que par le vrai, qui pourroit être ſi étrange & ſi incroiable qu'ils refuſeroient de s'en laiſſer perſuader & de ſuivre leur guide ſur ſa ſeule foi. Mais comme pluſieurs choſes ſont requiſes pour rendre une action vrai-ſemblable, & qu'il y faut garder la bien-ſeance du tems, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des paſſions, la principale entre toutes, eſt que dans le Poëme chacun agiſſe conformément aux mœurs qui lui ont été atribuées, & que par exemple un méchant ne faſſe point de bons deſſeins. Ce qui fait déſirer une ſi exacte obſervation de ces loix eſt qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement & de plaiſir, & qui eſt le parfait moien dont la bonne Poëſie ſe ſert pour être utile.

Sur

Sur ce fondement nous disons, que le sujet du Cid est defectueux en sa plus essentielle partie, pource qu'il manque & de l'un & de l'autre vrai-semblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car, ni la bienséance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuse, n'y est gardee par le Poëte, lors qu'elle se resout à épouser celui qui a tué son pere, ni la fortune par un accident imprévû, & qui naisse de l'enchaînement des choses vrai-semblables, n'en fait point le demêlement au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, & le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand, qui vient ordonner un mariage, que par raison il ne devoit pas seulement proposer. Nous avouons bien que la verité de cette avanture combat en faveur du Poëte, & le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les veritez ne sont pas bonnes pour le Théatre, & qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes, dont les Juges font brûler les procez avec les criminels. Il y a des veritez monstrueuses, ou qu'il faut supprimer pour le bien de la societé, ou que si l'on ne les peut tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges. C'est principalement en ces rencontres que le Poëte a droit de preferer la vrai-semblance à la verité, & de travailler plutôt sur un sujet feint & raisonnable, que sur un veritable qui ne soit pas conforme à la raison. Que s'il est obligé de traiter une matiere historique de cette nature, c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance, sans avoir égard à la verité, & qu'il la doit plutôt changer toute entiere, que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les regles de son Art; lequel se proposant l'idée universelle des choses, les épure des defauts & des irregularitez particulieres que l'histoire par la severité de ses loix est contrainte d'y souffrir. De sorte qu'il y auroit eu sans comparaison moins d'inconvenient dans la disposition du Cid, de

feindre contre la verité, ou que le Comte ne se fût pas trouvé à la fin veritable pere de Chiméne, ou que contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du Roi & du Roianme eût absolument dépendu de ce mariage, pour compenser la violence que soufroit la nature en cette ocasion, par le bien que le Prince & son Etat en recevroit; tout cela, disons nous, auroit été plus pardonnable, que de porter sur la Scene l'évenement tout pur & tout scandaleux, comme l'Histoire le fourniſſoit. Mais le plus expedient eût été de n'en point faire de Poëme Dramatique, puis qu'il étoit trop connu pour l'alterer en un point si essentiel, & de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vûë du Peuple, sans l'avoir auparavant rectifié. Au reste, l'Observateur qui avec raison trouve à redire au peu de vrai-semblance du mariage de Chiméne, ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croit, par la signification pretenduë du terme de fable, duquel se sert Aristote pour nommer le sujet des Poëmes Dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des Commentateurs de ce Philosophe, qui se sont figurez que par ce mot de fable, la verité est entierement bannie du Theatre, & qu'il est défendu au Poëte de toucher à l'Histoire, & de s'en servir pour matiere, à cause qu'elle ne soufre point qu'on l'altere pour la reduire à la vrai-semblance. En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez consideré quel est le sens d'Aristote, qui sans doute par ce mot de fable n'a voulu dire autre chose que le sujet, & n'a point enteudu ce qui necessairement devoit être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importoit pas qu'il fût vrai, pourveu qu'il fût vrai-semblable. Sa Poëtique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit: „ Que le Poëte pour traiter des „ choses avenuës ne seroit pas estimé moins Poëte, „ pource que rien n'empêche que quelques-unes de „ ces choses ne soient telles qu'il est vrai-semblable „ qu'elles soient avenuës, & encore en plusieurs autres lieux, où il a voulu que le sujet tragique ou

épique fût veritable en gros, ou estimé tel, & n'y a desiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le Poëte le pût supléer par son invention, & du moins en cette partie meriter le nom de Poëte. Et certes ce seroit une doctrine bien étrange, si pour demeurer dans la signification litterale du mot de fable on vouloit faire passer pour choses fabuleuses ces avantures des Medées, des Epides, des Orestes &c. que toute l'antiquité nous donne pour de veritables Histoires, en ce qui regarde le gros de l'évenement, bien que dans le détail il y puisse avoir des opinions differentes. De celles-là qui sont estimées pures fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre & avantageante qu'elle soit, qui n'ait été déguisée de la sorte par les Sages du vieux tems pour la rendre plus utile aux Peuples. Et c'est ce qui nous fait dire dans un sentiment contraire à celui de l'Observateur, que le Poëte ne doit pas craindre de commettre un sacrilege en changeant la verité de l'Histoire. Nous sommes confirmez dans cette créance par le plus religieux des Poëtes, qui corrompant l'Histoire a fait Didon peu chaste, sans autre necessité que d'embellir son Poëme d'une Episode admirable, & d'obliger les Romains aux dépens des Carthaginois; & qui pour la constitution essentielle de son Ouvrage a feint son Enée zelé pour le salut de sa Patrie, & victorieux de tous les Heros du Pais Latin, quoiqu'il se trouve des Historiens qui raportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux Grecs, & que d'autres assurent encore que Mezence le tua, & en remporta les dépouilles. Ainsi l'Observateur, selon nôtre avis, ne conclut pas bien quand il dit: „ Que le Cid n'est pas „ un bon sujet de Poëme Dramatique, pour ce qu'étant historique, & par consequent veritable, il ne „ pouvoit être changé, ni rendu propre au Théatre, „ autant que si Virgile, par exemple, a bien fait d'une honnête femme une femme impudique, sans qu'il fût „ necessaire, il aurois bien pû être permis à un autre de

faire pour l'utilité publique d'un mariage extravagant un qui fût raisonnable, en y aportant les ajustemens, & y prenant les biais qui en pouvoient corriger les défauts. Nous savons bien que quelques-uns ont blâmé Virgile d'en avoir usé de la sorte; mais outre que nous doutons si l opinion de ces Censeurs est recevable, & s'ils connoissoient autant que lui jusqu'où s'étend la juridiction de la Poëtie, nous croions encore que s'ils l'ont blâmé ce n'a pas été d'avoir simplement alteré l'Histoire, mais de l'avoir alterée de bien en mal; de maniere qu'ils ne l'ont pas acusé proprement d'avoir peché contre l'art en changeant la verité, mais contre les bonnes mœurs en diffamant une personne, qui avoit mieux aimé mourir que de vivre diffamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pû faire au sujet du Cid, puis qu'on eût corrigé les mauvaises mœurs qui se trouvent dans l'Histoire, & qu'on les eût renduës bonnes pour la Poëtie pour l'utilité du public.

L'objection que fait l'Observateur ensuite nous semble tres-considerable. Car un des principaux preceptes de la Poëtie imitatrice, est de ne se point charger de tant de matieres qu'elles ne laissent pas le moien d'emploier les ornemens qui lui sont nécessaires, & de donner à l'action qu'elle se propose d'imiter toute l'étenduë qu'elle doit avoir. Et certes l'Auteur ne peut nier ici que l'art ne lui ait manqué, lors qu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il n'a pû autrement fournir les cinq Actes de sa Piece, qu'en entassant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de tems. Mais si nous estimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions emploiées dans ce Poëme, nous croions qu'il y a eu encore plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir Chimène à épouser Rodrigue le jour même qu'il avoit tué le Comte. Cela surpasse toute sorte de créance, & ne peut vrai-semblablement tomber dan

l'ame, non seulement d'une sage fille, mais d'une qui seroit la plus dépouillée d'honneur & d'humanité. En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs avantures diverses & grandes en un si petit espace de tems, mais de faire entrer dans un même esprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un pere, & le consentement d'épouser son meurtrier; & d'acorder en un même jour deux choses qui ne se pouvoient souffrir dans toute une vie. L'Auteur Espagnol a moins peché en cet endroit contre la bienseance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le François qui a voulu se renfermer dans la regle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute, est tombé dans une autre; & de crainte de pecher contre les regles de l'art, a mieux aimé pecher contre celles de la nature.

Tout ce que l'Observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un Poëme pour donner du plaisir à l'esprit, sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine, fondée sur l'autorité d'Aristote, ou pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'aplication ne nous en semble pas juste, lors qu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matieres, & qu'il veut que le Cid soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour, des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années, au lieu d'essaier à faire voir qu'il comprend plus d'actions que l'esprit n'en peut regarder d'une vûë. Ainsi, tant qu'il ait prouvé que le sujet du Cid est trop diffus pour n'embaraſſer pas la memoire, nous n'estimons point qu'il peche en excez de grandeur, pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vrai-semblable qu'elles puissent être avenuës en un jour. Mais que ce soit l'abondance des matieres, plutôt que l'étenduë du tems, qui travaille l'esprit & faſſe le Poëme Dramatique trop grand, il est aisé à le juger par l'Epique, qui peut

embrasser une entiere revolution solaire, & la suite des quatre saisons, sans que la memoire ait de la peine à le concevoir distinctement, qui neanmoins pourroit lui sembler trop vaste, si le nombre des avantures y engendroit confusion, & ne le laissoit pas voir d'une seule vûë. A la verité Aristote a prescrit le tems des Pieces de Théatre, & n'a donné aux actions qui en font le sujet, que l'espace compris entre le lever & le coucher du Soleil. Neanmoins, quand il a établi une regle si judicieuse, il l'a fait pour des raisons bien éloignées de celle qu'allegue en ce lieu l'Observateur. Mais comme c'est une des plus curieuses questions de la Poësie, & qu'il n'est point necessaire de la vuider en cette ocasion, nous remettons à la traiter dans l'Art Poëtique que nous avons dessein de faire. Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le Poëte est condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choses avenuës en des tems differens, nous estimons qu'il ne l'est point, s'il le fait avec jugement, & en des matieres, ou peu connuës, ou peu importantes. Le Poëte ne considere dans l'Histoire que la vrai-semblance des évenemens, sans se rendre esclave des circonstances qui en acompagnent la verité. De maniere que pourvû qu'il soit vrai-semblable que plusieurs actions se soient aussi-bien pû faire conjointement que separément, il est libre au Poëte de les raprocher, si par ce moien il peut rendre son Ouvrage plus merveilleux. Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de Virgile dans sa Didon, qui selon tous les Chronologistes naquit plus de deux cens ans après Enée; si l'on ne veut encore ajoûter celui du Tasse dans le Renaud de sa Hierusalem, lequel ne pouvoit être né qu'à peine, lors que mourut Godefroy de Bouillon. Les fautes d'Eschyle & de Buchanan, bien remarquées par Heinsius, dans la Niobe & dans le Jepthé, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car si nous croions que le Poëte, comme maître du tems, peut allonger ou acourcir celui des actions qui compo-

sent son sujet, c'est toûjours a condition qu'il demeure dans les termes de la vrai-semblance, & qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui repugne au sens commun & à l'usage, comme de supoſer Niobe atachée trois jours entiers, sans dire une seule parole, sur le tombeau de ses enfans. Moins encore aprouvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'Ecriture, dont les moindres syllabes sont trop saintes, pour souffrir aucun des changemens que le Poëte auroit droit de faire dans les Histoires prophanes; comme d'abreger d'autorité privée, les deux mois que la fille du Galaadite avoit demandez, pour aller pleurer sa virginité dans les montagnes.

L'Observateur après cela, passe à l'examen des mœurs atribuées à Chiméne, & les condamne: En quoi nous sommes entierement de son côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne soit contre la bienséance de son sexe, amante trop sensible, & fille trop dénaturée. Quelque violence que lui pût faire sa passion, il est certain qu'elle ne devoit point se relâcher dans la vangeance de la mort de son pere, & moins encore se resoudre à épouser celui qui l'avoit fait mourir. En ceci il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet elles ne sont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'Ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la Poësie, qui veut être utile: Ce n'est pas que cette utilité ne se puisse produire par des mœurs qui soient mauvaises; mais pour la produire par de mauvaises mœurs, il faut qu'à la fin elles soient punies, & non recompensées comme elles le sont en cet Ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui est un vice dans l'Art, qui n'a point été remarqué par l'Observateur, s'il ne suffisoit de ce qu'il a dit pour nous faire aprouver sa censure. Nous n'entendons pas neanmoins condamner Chiméne, de ce qu'elle aime le meurtrier de son pere, puis que son engagement avec Rodrigue avoit precedé la mort du Com-

te,& qu'il n'eſt pas en la puiſſance d'une perſonne de ceſſer d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons ſeulement de ce que ſon amour l'emporte ſur ſon devoir, & qu'en même tems qu'elle pourſuit Rodrigue, elle fait des vœux en ſa faveur. Nous la blâmons de ce qu'aiant fait en ſon abſence un bon deſſein de

Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

ſi-tôt qu'il ſe preſente à elle,quoique teint du ſang de ſon pere, elle le ſouffre en ſon logis & dans ſa chambre même, ne le fait point arreter; l'excuſe de ce qu'il a entrepris contre le Comte; lui témoigne que pour cela elle ne laiſſe pas de l'aimer; lui donne preſque à entendre qu'elle ne le pourſuit que pour en être plus eſtimée, & enfin ſouhaite que les Juges ne lui acordent pas la vangeance qu'elle leur demande. C'eſt trop clairement trahir ſes obligations naturelles, en faveur de ſa paſſion; c'eſt trop ouvertement chercher une couverture à ſes deſirs, & c'eſt faire bien moins le perſonnage de fille que d'amante. Elle pouvoit ſans doute aimer encore Rodrigue après ce malheur puis que ſon crime n'étoit que d'avoir reparé le deshonneur de ſa Maiſon. Elle le devoit même en quelque ſorte, pour relever ſa propre gloire, lors qu'après une longue agitation, elle eût donné l'avantage à ſon honneur, ſur une amour ſi violente & ſi juſte que la ſienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une ſi belle victoire de l'honneur ſur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raiſonnaale. Auſſi n'eſt-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous deſaprouvons: Nous n'y trouvons à dire ſinon qu'il ſe termine autrement qu'il ne devroit, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux interêts en balance, celui à qui le deſſus demeure, eſt celui qui raiſonnablement devoit ſucomber. Que s'il eût pû être permis au Poëte de faire que l'un de ces deux Amans préferât ſon amour à ſon devoir, on peut dire qu'il eut été plus excuſable d'atribuer cette faute à Rodrigue qu'à Chiméne. Rodrigue étoit un

homme, & ſon ſexe qui eſt comme en poſſeſſion de fermer les yeux à toutes conſiderations pour ſe ſatisfaire en matiere d'amour, eût rendu ſon action moins étrange & moins inſuportable. Mais au contraire Rodrigue, lors qu'il y va de la vangeance de ſon pere, témoigne que ſon devoir l'emporte abſolument ſur ſon amour, & oublie Chiméne, ou ne la conſidere plus. Il ne lui ſuffit pas de vouloir vaincre le Comte, pour vanger l'affront fait à ſa race, il agit encore comme aiant deſſein de lui ôter la vie, bien que ſa mort ne fût pas neceſſaire pour ſa ſatisfaction. Il pouvoit reſpecter le Comte en faveur de ſa fille, ſans rien diminuer de la haine qu'il étoit deſormais obligé d'avoir pour lui. Et puis que par cette même loi d'honneur qui l'engageoit au reſſentiment, il y avoit plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devoit aller au combat avec le ſeul deſir d'en remporter l'avantage, & le deſſein de l'épargner autant qu'il lui ſeroit poſſible, afin que dans la chaleur de la vangeance qu'il ne pouvoit refuſer à ſon pere, il rendît ce reſpect à Chiméne de conſiderer encore le ſien, & que par ce moien il conſervât l'eſperance de la pouvoir un jour épouſer. Cependant ce même Rodrigue devenu ennemi de ſa Maîtreſſe, ennemi de ſoi-même, & plus aveugle de colere que d'amour, ne voit plus rien que ſon affront, & ne ſonge plus qu'à ſa vangeance. Dans ſon tranſport il fait des choſes qu'il n'étoit pas obligé de faire, & ſans neceſſité ceſſe d'être Amant, pour paroître ſeulement homme d'honneur. Chiméne au contraire, quoique pour vanger la mort de ſon pere, elle dût faire plus que Rodrigue n'avoit fait pour vanger l'affront du ſien, puis que ſon ſexe exigeoit d'elle une ſeverité plus grande, & qu'il n'y avoit que la mort de Rodrigue qui pût expier celle du Comte, pourſuit lâchement cette mort craint d'en obtenir l'arrêt, & le ſoin qu'elle devoit avoir de ſon honneur, cede entierement au ſouvenir qu'elle a de ſon amour. Si maintenant on nous allegue pour ſa défenſe, que cette paſſion de Chiméne

a éeé le principal agrément de la Piéce, & ce qui lui a excité le plus d'aplaudiſſement ; nous repondrons que ce n'eſt pas pource qu'elle eſt bonne, mais pource que quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, elle eſt heureuſement exprimée. Ses puiſſans mouvemens, joints à ſes vives & naives expreſſions, ont bien pû faire eſtimer ce qui en effet ſeroit eſtimable, ſi c'étoit une piece ſeparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut ſouffrir : Et en un mot elle a aſſez d'éclat & de charmes, pour avoit fait oublier les regles à ceux qui ne les ſavent gueres bien, ou à qui elles ne ſont gueres preſentes.

Enſuite de cet Examen, l'Obſervateur fait l'anatomie du Poëme, pour en montrer les particuliers defauts & les divers manquemens de bien-ſéance. Mais il nous ſemble qu'il ouvre mal cette carriere, & nous croions que ſa premiere remarque n'eſt pas juſte, lors qu'il trouve à redire que le Comte juge avantageuſement de Sanche. Car Rodrigue & Sanche aiant été tous deux ſupoſez du plus noble ſang de Caſtille, le Comte avoit raiſon de penſer qu'ils imteroient également la valeur de leurs Ancetres ; il n'étoit pas obligé de prévoir que l'un d eux ſeroit aſſez lâche pour vouloir racheter ſa vie, en acceptant la condition de la part de ſon vainqueur. Ce n'eſt pas ici le lieu de reprocher au Poëte la faute qu'il fait faire à D. Sanche vers la fin de la Piece, & cette faute aiant été poſterieure à ce que dit maintenant le Comte, nous l'eſtimons vainement alleguée, pour condamner la bonne opinion que raiſonnablement il devoit avoir de D. Sanche avant qu'il l'eût commiſe.

La ſeconde objection nous ſemble conſiderable, & nous croions avec l'Obſervateur, qu'Elvire ſimple Suivante de Chiméne, n'étoit pas une perſonne avec qui le Comte dût avoir cet entretien ; principalement en ce qui regardoit l'élection que l'on alloit faire d'un Gouverneur pour l'Infant de Caſtille, & la part qu'il y penſoit avoir. En cela le Poëte a montré, ſinon peu d'invention, au moins beaucoup de negligence ;

puis que s'il l'eût feinte parente du Comte, & compagne de sa fille, il eût pû rendre plus excusable le discours que le Comte lui fait. Nous trouvons encore que l'Observateur l'eût pû raisonnablement reprendre, d'avoir fait l'ouverture de toute la Piece par une Suivante, ce qui nous semble peu digne de la gravité du sujet, & seulement suportable dans le Comique.

Quant à la troisiéme, nous pourrions croire d'un côté, que le Comte, de quelque sorte qu'il parle de lui-même, ne devroit point passer pour fanfaron, puis que l'histoire, & la propre confession de D. Diégue, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fussent alors en Espagne. Ainsi du moins n'est-il pas fanfaron, si l'on prend ce mot au sens que l'Observateur l'a pris, lors qu'il l'a acompagné de celui de Capitan de la Farce, de qui la valeur est toute sur la langue. Si bien que les discours où il s'emporte, seroient plutôt des effets de la presomption d'un vieux Soldat, que des fanfaronneries d'un Capitan de Farce, & des vanitez d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron pour couvrir le defaut de son courage. D'autre côté les hyperboles excessives, & qui sont veritablement de Théatre, dont tout le rôlle de ce Comte est rempli, & l'insuportable audace avec laquelle il parle du Roi son Maître, qui à le bien considerer, ne l'avoit point trop maltraité, en preferant D. Diégue à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui est bien dû, que l'Observateur le lui a donné avec justice. Et en effet il le mérite, si nous prenons ce mot dans l'autre signification, où il est reçû parmi nous, c'est à dire d'homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, & qui mépriſe chacun, & n'estime que soi-même.

La Scene qui suit nous semble condamnée sans fondement, car la relation qu'Elvire y fait à Chiméne, de ce qu'elle vient d'entreprendre, est tres-succinte, & ne tombe point sous le genre de celles

qui se doivent plutôt faire derriere les rideaux, que sur la Scene. Elle est même necessaire pour faire paroitre Chiméne dès le commencement de la Piece, pour faire connoître au Spectateur la passion qu'elle a pour Rodrigue, & pour faire entendre que D. Diégue la doit demander en mariage pour son fils.

Quant à la troisiéme, nous sommes entierement de l'avis de l'Observateur, & tenons tout l'Episode de l'Infante condamnable. Car ce personnage n'y contribuë rien, ni à la conclusion, ni à la rupture de ce mariage, & ne sert qu'à representer une passion niaise, qui d'ailleurs est peu seante à une Princesse, étant conçüe pour un jeune homme qui n'avoit encore donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous les Episodes, quoique non necessaires, ne sont pas pour cela bannis de la Poësie. Mais nous savons aussi qu'ils ne sont estimez que dans la Poësie Epique, que la Dramatique ne souffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui regnent dans toute la Piece. La plûpart de ce que l'Observateur dit ensuite, pour apuier sa Censure, touchant la liaison des Episodes avec le sujet principal, est pure doctrine d'Aristote, & tres-conforme au bon sens. Mais nous sommes bien éloignez de croire avec lui, que D. Sanche soit du nombre de ces personnes episodiques, qui ne font aucun effet dans le Poëme. Et certes il est malaisé de s'imaginer, quelle raison il a euë de prendre une telle opinion, aiant pû remarquer que D. Sanche est rival de D. Rodrigue en l'amour de Chiméne, qu'après la mort du Comte il la sert auprès du Roi, pour essaier d'aquerir ses bonnes graces, & qu'enfin il se bat pour elle contre Rodrigue, & demeure vaincu. Si bien que les actions de D. Sanche sont mêlées dans toutes les principales du Poëme, & la derniere, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin qu'il soit batu, comme pretend l'Observateur, mais afin que par le desavantage qu'il y reçoit, Rodrigue puisse être purgé de la mort du

Comte ; & en même-tems obtenir Chiméne. L'objection semble plus forte contre Arias, qui sans doute a moins de part dans le sujet que D. Sanche. Toutefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage y soit aussi peu necessaire que l'Infante. Car en le bannissant il faudroit bannir des Tragedies tous les Conseillers des Princes, & condamner generalement tous les Poetes anciens & modernes, qui les y ont introduits. Outre que sur la fin il sert de juge de camp, lors que les deux rivaux se battent. Ainsi il ne peut passer pour être entierement inutile, comme l'Observateur l'assure. Il est vrai, qu'encore qu'on entende bien ce qui l'ameine dans la premiere Scene du second Acte, & que cela ne merite point de Censure, l'Observateur toutefois selon nôtre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le Poete avec raison. Car au lieu que le Roi envoie Arias vers le Comte, pour le porter à satisfaire Don Diegue, il faloit qu'il lui envoiât des Gardes, pour empêcher la suite que pourroit causer le ressentiment de cette offense, & pour l'obliger de puissance absoluë à la reparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

La faute de jugement que l'Observateur remarque dans la troisiéme Scene, nous semble bien remarquée; & encore qu'à considerer l'endroit favorablement, Chiméne n'y veuille pas dire que Rodrigue n'est pas Gentil-homme s'il ne se venge du Comte, mais seulement qu'elle a grand sujet de craindre, qu'étant né Gentil-homme il ne se puisse resoudre à souffrir un tel affront, sans en rechercher la vangeance ; il faut avouer neanmoins que le Poete se fût bien passé de faire dire à Chiméne, qu'elle seroit honteuse pour Rodrigue s'il lui obeissoit. Elle ne devoit point balancer les sentimens de son amour avec ceux de la Nature, ni la part qu'elle prenoit à l'honneur de son Amant, avec l'interêt qu'elle devoit prendre à la vie de son pere. Quelque honte qu'il y eût pour Rodrigue à ne se point

vanger, ce n'étoit point à elle à la considerer, puis qu'il y avoit plus à perdre pour elle, s'il entreprenoit cette vengeance, que s'il ne l'entreprenoit pas. En l'un son pere pouvoit être tué, en l'autre son amant pouvoit être blâmé. Ces deux choses étoient trop inégales pour entrer en comparaison dans l'esprit de Chiméne; & elle ne devoit point songer à la conservation de l'honneur de Rodrigue, lors qu'il ne se pouvoit conserver que par la perte de la vie, ou de l'honneur du Comte. D'ailleurs, si elle avoit jugé Rodrigue digne de son affection, elle l'avoit sans doute crû genereux, & par consequent elle devoit penser, qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile de sacrifier ses ressentimens à la passion qu'il avoit pour elle, que de les contenter au prejudice de cette même passion. Ainsi il ne lui auroit point été honteux, au moins à l'égard de Chiméne, d'observer la défense qu'elle lui eût pû faire de se battre. Peut-être que la Cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais Chiméne aiant tant d'interêt à desirer qu'il fît en aparence une lâcheté, ne devoit point alors avoir assez de tranquilité d'esprit pour en considerer les suites. Dans le peril où étoit son pere, sa premiere pensée devoit être que si son Amant l'aimoit assez, il respecteroit celui à qui elle étoit obligée de la naissance, & relâcheroit plûtôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur, que de se resoudre à perdre son affection, & l'esperance de la posseder en le tuant. La reflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né Gentil-homme, il ne pouvoit sans honte manquer à poursuivre sa vengeance, aiant semblé belle au Poëte, il l'a emploiée en deux endroits de cette Piece, mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle étoit excellente dans la bouche de Rodrigue, lors qu'il veut justifier son action envers Chiméne, disant „ qu'un homme sans honneur „ ne la meritoit pas; mais elle nous semble mauvaise dans celle de Chiméne, laquelle se doutant que Rodrigue preferoit l'honneur de sa Maison à son

amour, devoit plûtôt dire : qu'un homme sans amour ne la meritoit pas. Nous croions donc que le Poëte a principalement failli, en ce qu'il fait entrer sans necessité & sans utilité, parmi la juste crainte de Chiméne, la consideration de la part qu'elle devoit prendre au deshonneur de Rodrigue.

Quant à l'objection suivante, qu'elle devoit pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander justice, nous ne l'aprouvons point, & estimons que le Poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du logis du Roi, où elle pouvoit obtenir la vengeance de la mort de son pere. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raison de soupçonner, qu'elle prenoit du tems pour délibérer si elle la demanderoit, & qu'ainsi l'interêt de son Amant lui étoit autant ou plus considerable que celui de son pere. Aussi l'Observateur n'insistant point sur cette censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot, soit qu'elle ne voulût pas, elle étoit toûjours obligée de témoigner qu'elle en avoit l'intention, & de partir au même instant, afin de le poursuivre. Maintenant si elle avoit ce desir ou non, c'est une question qui se vuidera dans la suite ; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant, & quelque chose que l'Observateur en puisse ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La premiere Scene du troisiéme Acte, doit être examinée avec plus d'atention, comme celle qui est ataquée avec plus d'aparence de justice. Et certes il n'est pas peu étrange que Rodrigue, après avoir tué le Comte, aille dans sa maison, de propos deliberé pour voir sa fille, ne pouvant douter que desormais sa vûë ne lui dût être en horreur, & que se presenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer son pere une seconde fois. Ce dessein neanmoins n'est pas ce que nous y trouvons de moins vrai-semblable. Car un Amant peut être agi-

té d'une passion si violente, qu'encore qu'il ait fort offensé sa Maîtresse, il ne pourra pas s'empêcher de la voïr, ou pour se contenter lui-même, ou pour essaier de lui faire satisfaction de la faute qu'il aura commise contre elle. Ce qui nous y semble plus difficile à croire, est que ce même Amant sans être acompagné de personne, & sans avoir alors intelligence avec la Suivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, passe jusqu'à la chambre de sa fille, & ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourroit encore excuser sur le trouble où étoit la famille après la mort du Comte, sur l'obscurité de la nuit, qui empêchoit de connoître ceux qui vrai-semblablement venoient chez Chiméne, pour l'assister dans son affliction, & sur l'imprudence naturelle aux Amans, qui suivent aveuglément leurs passions, sans vouloir regarder les inconveniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous serions aucunement satisfaits, si le Poete pour sa décharge avoit fait couler dans le discours que Rodrigue tient à Elvire, quelques-unes de ces considerations, sans les laisser deviner au Spectateur. Mais ce qui nous en semble inexcusable, est que Rodrigue vient chez sa Maîtresse, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur, mais pour lui en demander la punition de sa main. Car s'il croioit l'avoir merité, & qu'en éfet il fût venu en ce lieu, à dessein de mourir pour la satisfaire, puis qu'il n'y avoit point d'aparence de s'imaginer serieusement, que Chiméne se resolût à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devoit point differer à se donner lui-même le coup qu'elle lui auroit si raisonnablement refusé. C'étoit montrer évidemment qu'il ne vouloit pas mourir, de prendre un si mauvais expedient pour mourir, & de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fut donnée lui-même, dans les termes d'Amant de Theatre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été aussi plus glorieuse. Il pou-

voit lui demander la mort, mais il ne la pouvoit pas esperer, & se la voiant deniée, il ne se devoit point retirer de devant elle, sans faire au moins quelque demonstration de se la vouloir donner, & prevenir au moins en aparence, celle qu'il dit assez lâchement qu'il va atendre de la main du bourreau. Nous estimons donc que cette Scene, & la quatriéme du même Acte, qui en est une suite, sont principalement defectueuses, en ce que Rodrigue va chez Chiméne, dans la creance déraisonnable de recevoir par sa main la punition de son crime, & en ce que ne l'aiant pû obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du Ministre de la Justice, que de la sienne même. S'il fût allé vers Chiméne dans la resolution de mourir en sa presence, de quelque sorte que ce pût être, nous croions que non seulement ces deux Scenes seroient fort belles, pour tout ce qu'elles contiennent de pathetique; mais encore que ce qui manque à la conduite, seroit sinon fort regulier, au moins fort suportable.

Quant à ce qui suit, nous tombons d'acord, qu'il eût été bienseant que Chiméne, en cette ocasion, eût eu quelques Dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais, comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les Scenes suivantes, nous ne croions pas aussi qu'elle fût necessaire absolument. Car une personne, autant affligée que l'étoit Chiméne, pouvoit aussi-tôt desirer la solitude, que souffrir la compagnie. Et ce qu'Elvire dit, qu'elle reviendra du Palais bien acompagnée, ne donne point de lieu à la contradiction que pretend l'Observateur; pour ce que, revenir acompagnée, n'est pas demeurer acompagnée; & supposé qu'elle voulût demeurer seule, il n'y a pas d'aparence que ceux qui l'auroient reconduite du Palais chez elle, y vouluſſent passer la nuit contre sa volonté. Mais c'est encore une de ces choses que le Poete devoit adroitement faire entendre, afin de lever tout scrupule de ce côté-là, & de ne donner pas

la peine au Spectateur, de la supléer pour lui. Ce que nous estimons de plus reprehensible, & que l'Observateur n'a pas voulu reprendre, est qu'Elvire n'ait point suivi Chiméne au logis du Roi, & que Chiméne en soit revenuë avec D. Sanche, sans aucunes femmes.

La troisiéme & quatriéme Scene nous semblent fort belles, si l'on excepte ce que nous y avons remarqué, touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles sont semées, pour la plûpart ont leur source dans la nature de la chose, & nous trouvons que Rodrigue n'y fait qu'une faute notable, lors qu'il dit à Chiméne avec tant de rudesse, qu'il ne se repent point d'avoir tué son pere, au lieu de s'en excuser avec humilité, sur l'obligation qu'il avoit de venger l'honneur du sien. Nous trouvons aussi que Chiméne n'y en fait qu'une, mais qui est grande, de ne tenir pas ferme dans la belle resolution de perdre Rodrigue, & de mourir après lui, & de se relâcher jusqu'à dire que dans la poursuite qu'elle fait de sa mort, elle souhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pût confesser à Elvire & à Rodrigue même, qu'elle avoit une violente passion pour lui, mais elle leur devoit dire en même tems qu'elle lui étoit moins obligée qu'à son honneur; que dans la plus grande vehemence de son amour elle agiroit contre lui avec plus d'ardeur, & qu'après qu'elle auroit satisfait à son devoir, elle satisferoit à son affection, & trouveroit bien le moien de le suivre. Sa passion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus genereuse.

L'Observateur reprend dans la cinquiéme Scene, „ que D. Diegue sorte seul & de nuit, pour aller cher„ cher son fils par la Ville, laissant force Gentilshom„ mes chez lui, & leur manquant de civilité. Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croions que la reprehension n'est pas juste, pour ce que les mouvemens naturels, & les sentimens de pere dans une ocasion comme celle-ci, ne considerent point ces

petits devoirs de bien-seance exterieure, & emportent violemment ceux qui en sont possedez, sans que l'on s'avise d'y trouver à redire. Nous croions bien que cette sortie de D. Diégue eût été justement reprise par une autre raison, si l'on eût dit qu'il n'y avoit aucune aparence que ce grand nombre d'amis étant chez D. Diégue, ils le dûssent laisser sortir seul, & à telle heure, pour aller chercher son fils; car l'ordre vouloit que ne rencontrant pas Rodrigue en son logis, ils empêchassent ce vieillard de sortir, & le relevassent de la peine que le Poëte lui faisoit prendre. De sorte qu'on peut dire avec raison, que ce n'est pas D. Diégue qui manque de civilité envers ces Gentilshommes, mais que ce sont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la suputation que l'Observateur fait ensuite du nombre excessif de ces Gentilshommes, elle est bien introduite avec grace & esprit, mais sans solidité à nôtre avis, & seulement pour rendre ridicule ce qui ne l'est pas: Car premierement, ces cinq cens amis pouvoient n'être pas tous Gentilshommes, & c'étoit assez qu'ils fussent soldats, pour être compris sous le nom d'amis, ainsi que D. Diégue les apelle, & non pas Gentilshommes. En second lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, & un quatriéme parti de ceux qui ne bougeoient d'auprès de la personne du Roi, ce n'est pas se souvenir qu'en matiere de querelles de Grands, la Cour se partage toûjours, sans qu'il en demeure gueres de neutres, que ceux qui sont mépriſables à l'un & à l'autre parti; Si bien que la Cour de Fernand pouvoit être plus petite que celle des Rois d'Espagne de present, & ne laisser pas d'être composée à un besoin, de mille Gentilshommes, principalement en un tems où il y avoit guerre avec les Mores, ainsi que peu après l'Observateur même le dit. Et quoiqu'il soit vrai, comme il le remarque fort bien, que ces cinq cens amis de Rodrigue étoient plutôt assemblez par le Poete contre les Mores, que contre le Comte, nous croions que n'y

aiant nulle repugnance qu'ils ſoient emploiez contre tous les deux, le Poëte ſeroit plutôt digne de louange que de blâme, d'avoir inventé cette aſſemblée de gens en aparence contre le Comte, & en éfet contre les Mores. Car une des beautez du Poëme Dramatique, eſt que ce qui a été imaginé & introduit pour une choſe, ſerve à la fin pour une autre.

La premiere Scene du quatriéme Acte nous ſemble repriſe avec peu de fondement, puis qu'il eſt vrai que ni l'amour de Chiméne, ni l'inquiétude qu'il lui cauſe, ne ſont pas ce qu'il y a de reprehenſible en elle, mais ſeulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du Poëme, que ſon amour l'emporte ſur ſon devoir. Or en celui-ci le contraire paroît, & l'agitation de ſes penſées finit comme elle doit.

La ſeconde a le défaut que remarque l'Obſervateur, touchant l'inutilité de l'Infante, & l'on ne peut pas dire qu'elle y eſt utile en quelque ſorte, comme celle qui flate la paſſion de Chiméne, & qui ſert à lui faire montrer de plus en plus, combien elle eſt affermie dans la réſolution de perdre ſon Amant. Car Chiméne eût pû témoigner auſſi-bien cette reſolution en parlant à Elvire, qu'en parlant à l'Infante, laquelle agit en cette ocaſion ſans aucune neceſſité.

Dans la troiſiéme, l'Obſervateur s'étonne que les commandemens du Roi aient été mal executez. Mais comme il eſt aſſez ordinaire que les bons ordres ſont mal ſuivis, il n'y avoit rien de ſi raiſonnable, que de ſupoſer en faveur de Rodrigue, qu'en cette ocaſion Fernand eût été ſervi avec negligence. Toutefois ce n'eſt pas par cette raiſon que le Poete ſe peut défendre, la veritable étant que le Roi n'avoit point donné l'ordre pour reſiſter aux Mores, de peur de mettre la Ville en trop grande allarme. Il eſt vrai que l'excuſe eſt pire que la faute, pour ce qu'il y auroit moins d'inconvenient que le Roi fût mal obéi aiant donné de bons ordres, que non pas qu'il peût faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'en-

core que l'objection par-là demeure nulle en ce lieu, il nous semble neanmoins qu'elle eût été bonne & solide dans la sixiéme Scene du second Acte ; où l'on pouvoit reprocher à Fernand avec beaucoup de justice, qu'il savoit mal garder ses Places, de negliger ainsi les bons avis qui lui étoient donnez, & de prendre le parti le moins assuré, dans une nouvelle qui ne lui importoit pas moins que de sa ruine.

Ce qui suit du mauvais soin de D. Fernand, qui devoit tenir le port fermé avec une chaîne, seroit une reprehension fort judicieuse, supose que Seville eût un port si étroit d'emboucheure, qu'une chaîne l'eût pû clôre aisément ; ce qu'il semble aussi que l'Auteur estime, faisant dire en un lieu :

Les Mores & la mer entrerent dans le port.

En un autre distinguant le fleuve du port :

Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port.

Mais Seville étant assez avant dans terre, & n'aiant pour havre que le Guadalquivir, qui ne se peut commodément fermer d'une chaîne, à cause de sa grande largeur, on peut dire que c'étoit assez que Rodrigue fit la garde au port, & qu'en ce lieu l'Observateur desire une chose peu possible, quoique l'Auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste, nous croions que la flote des Mores a pû ancrer, afin que leur descente se fit avec ordre ; parce qu'en cas de retraite, si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres en coupant les cables, ils se mettoient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jettez. C'est ainsi, ou avec peu de difference, qu'Enée en use, quand il coupe le cable qui tenoit son vaisseau ataché au rivage, plutôt que de l'envoier détacher, dans la crainte qu'il avoit qu'en retardant un peu sa sortie du port, Didon n'eût assez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquiéme Scene, il nous semble qu'elle peut être justement repriſe. Mais ce n'est pas absolument comme dit l'Observateur, parce que le Roi y

fait un personnage moins sérieux qu'on ne devoit atendre de sa dignité & de son âge, lors que pour reconnoître le sentiment de Chiméne, il lui assure que Rodrigue est mort au combat: Car cela se pourroit bien deffendre, par l'exemple de plusieurs grands Princes, qui n'ont pas fait difficulté d'user de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une verité cachée. Nous tenons cette Scene principalement repréhensible, en ce que Chiméne y veut déguiser au Roi la passion qu'elle a pour Rodrigue, quoiqu'il n'y eût pas sujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déja auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatriéme Scene du troisiéme Acte, où elle dit à son Amant, qu'elle veut bien qu'on sache son inclination, afin que sa gloire en soit plus élevée, quand on verra qu'elle le poursuit encore qu'elle l'adore. Ce discours nous paroît contredire à celui que le Poëte lui fait tenir maintenant, pour celer son amour au Roi, qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse. Et c'étoit sur cette contradiction, que nous estimons que l'Observateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire perseverer dans la resolution de laisser connoître son amour, & lui faire dire que la mort de Rodrigue lui pouvoit bien être sensible, puis qu'elle avoit de l'affection pour lui, mais qu'elle lui étoit agréable, puis que son devoir l'avoit obligée à la poursuivre, & que maintenant elle n'avoit plus rien à désirer que le tombeau, après avoir obtenu des Mores, ce que le Roi sembloit ne lui vouloir pas acorder.

Quant à l'ordonnance de Fernand pour le mariage de Chiméne avec celui de ses deux Amans qui sortiroit vainqueur du combat, on ne sauroit nier qu'elle ne soit tres-inique, & que Chiméne ne fasse une tres-grande faute, de ne refuser pas ouvertement d'y obéir. Rodrigue lui-même n'eût osé porter jusques-là ses prétentions; & ce combat ne pouvoit servir au plus qu'à lui faire obtenir l'abolition de la mort du

Comte : Que si le Roi le vouloit recompenser du grand service qu'il venoit d'en recevoir, il faloit que ce fût du sien, & non pas d'une chose qui n'étoit point à lui, & que les loix de la nature avoient mises hors de sa puissance. En tout cas s'il lui vouloit faire épouser Chiméne, il faloit qu'il emploiât envers elle la persuasion plutôt que le commandement. Or cette ordonnance déraisonnable & precipitée, & par conséquent peu vrai-semblable, est d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le dénouëment de la Piece, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du Poeme cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet, mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en sa partie la plus essentielle, le mettant sous le genre de ceux qu'Aristote condamne, pour ce qu'ils se nouent bien, & se dénouent mal.

La premiere Scene du cinquiéme Acte nous semble tres digne de censure, parce que Rodrigue retourne chez Chiméne, non plus de nuit comme l'autrefois, que les tenebres favorisoient aucunement sa temerité, mais en plein jour, avec bien plus de peril & de scandale. Elle nous semble encore digne de reprehension, parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble, est si ruineux pour l'honneur de Chiméne, & découvre tellement l'avantage que sa passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas qu'il y ait guere de chose plus blamable en toute la Piece. Il est vrai que Rodrigue y fait ce qu'un Amant desesperé étoit obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bien seance qu'il n'avoit fait la premiere fois. Mais Chiméne au contraire, abandonne tout ce qui lui restoit de pudeur, & oubliant son devoir pour contenter sa passion, persuade clairement Rodrigue de vaincre celui qui s'exposoit volontairement à la mort pour sa querelle, & qu'elle avoit accepté pour son défenseur. Et ce qui la rend plus coupable encore, est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combatre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'esperance de l'épouser s'il ne mouroit point. Nous laissons à part l'in-

gratitude & l'inhumanité qu'elle fait paroître en sollicitant le deshonneur de D. Sanche, qui sont de mauvaises qualitez pour un principal Personnage. Cette Scene donc a toute l'imperfection qu'elle sauroit avoir; si l'on considere la matiere comme faisant une partie essentielle de ce Poeme. Mais en recompense, la considerant à part & détachée du sujet, la passion qu'elle contient nous semble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expressions dignes de beaucoup de louanges.

La seconde & troisiéme Scene ont leur défaut acoûtumé de la superfluité de l'Infante, & font languir le Theatre, par le peu qu'elles contribuent à la principale avanture; il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que si elles étoient necessaires elles se pourroient dire belles.

Nous croions la quatriéme moins inutile que ne le pretend l'Observateur, puis qu'elle découvre l'inquiétude de Chiméne durant le combat de ses Amans, & qu'elle sert à lui faire regagner un peu de la reputation qu'elle avoit perduë dans la premiere.

Pour la cinquiéme, outre qu'elle donne juste sujet à l'Observateur de remarquer le peu de tems que Rodrigue a eu pour ce combat, lequel se devant faire dans la place publique, & par la permission du Roi, demandoit beaucoup de ceremonies; elle a encore le defaut de l'action que D. Sanche y vient faire de presenter son épée à Chiméne, suivant la condition que lui a imposée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout à fait mauvaise, au lieu que la surprise qui trouble Chiméne devoit être courte, le Poëte la étenduë jusques à dégoûter les Spectateurs les plus patiens, qui ne se peuvent assez étonner de ce que D. Sanche ne l'éclaircisse pas du succez de son combat avec une parole, laquelle il lui pouvoit bien dire, puis qu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajoûter, qu'il y a beaucoup d'injustice dans le transport de Chiméne contre lui qui l'avoit servie & obligée,

& que si elle eût fait paroître sa douleur avec plus de tendresse & de civilité, elle eût plus excité de compassion qu'elle ne fait par sa violence. D'ailleurs, il y pourroit avoir encore à redire, à ce qu'aiant promis solemnellement d'épouser celui qui la vangeroit de Rodrigue, maintenant qu'elle croit que D. Sanche l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paie d'injures & de refus; au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune qui lui a ravi par son propre ministere celui qu'elle aimoit, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvoit souffrir.

Dans la sixiéme Scene où elle avouë au Roi qu'elle aime Rodrigue, nous ne la blâmons pas, comme fait l'Observateur, de ce qu'elle l'avouë, mais de ce qu'oubliant la resolution qu'elle avoit faite, dans la quatriéme Scene du troisiéme Acte, de ne point celer sa passion, pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu dissimuler jusqu'alors, & par consequent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de Chiméne, le Poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avoit fait dire lui-même:

Voiant que je l'adore & que je le pourſuis,

& laisse soupçonner qu'il ait mis cette genereuse pensée dans sa bouche, plutôt comme une fleur non necessaire, que comme la plus essentielle chose qui servît à la constitution de son sujet.

Dans la suivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que sans autre raison que celle de son amour, elle consent à l'injuste ordonnance de Fernand, c'est à dire, à épouser celui qui avoit tué son pere. Le Poëte voulant que ce Poëme finît heureusement, pour suivre les regles de la Tragicomedie, fait encore en cet endroit que Chiméne foule aux piez celles que la nature a établies, & dont le mépris & la transgression doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au Theatre, il n'y a personne à qui il ne

soit évident qu'il est mal entendu dans ce Poëme, & qu'une même Scene y represente plusieurs lieux. Il est vrai que c'est un defaut que l'on trouve en la plûpart de nos Poëmes Dramatiques, & auquel il semble que la négligence des Poëtes ait acoûtumé les Spectateurs. Mais l'Auteur de celui-ci s'étant mis si à l'étroit, pour y faire rencontrer l'unité du jour, devoit bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui est bien autant necessaire que l'autre, & faute d'être observée avec soin, produit dans l'esprit des Spectateurs autant ou plus de confusion & d'obscurité.

A l'examen de ce que l'Observateur apelle Conduite, succede celui de la Versification, laquelle aiant été reprise sans grand fondement en beaucoup de lieux, & passé pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avoit grand sujet de la condamner, nous avons jugé necessaire pour la satisfaction du Public, de montrer en quoi la censure des Vers a été bonne ou mauvaise, & en quoi l'Observateur eût eu encore juste raison de les reprendre. Toutefois, nous n'avons pas creu qu'il nous falût arrêter à tous ceux qui n'ont autre défaut que d'être foibles & rempans, le nombre desquels est trop grand, & trop facile à connoître, pour y emploier nôtre tems.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

REMARQUES SUR LES VERS.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Entre tous ces Amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur*, est plus propre pour la devotion que pour l'amour; mais supose qu'il fût

auſſi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *deſir*, *jeune* s'y acommoderoit fort bien, contre l'avis de l'Obſervateur.

Ce n'eſt pas que Chiméne écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs deſirs.

La remarque de l'Obſervateur n'eſt pas conſiderable, qui juge qu'il faloit dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux ſens differens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Elle n'ôte à pas un ni donne d'eſperance.

Il faloit, *ni ne donne*, & l'obmiſſion de ce *ne*, avec la tranſpoſition de *pas un*, qui devoit être à la fin, font que la phraſe n'eſt pas françoiſe.

Don Rodrogue ſur tout, n'a trait en ſon viſage,
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image.

C'eſt une hiperbole exceſſive de dire que chaque trait d'un viſage ſoit une image; & *haute*, n'eſt pas une épithete propre en ce lieu; outre que *ſur tout* eſt mal placé, ce qui l'a fait paroître bas à l'Obſervateur.

a paſſé pour merveille.

Cette façon de parler a été mal repriſe par l'Obſervateur.

Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,

Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits.

L'heure à preſent m'apelle au conſeil qui s'aſſemble;

A preſent eſt bas & inutile, comme a remarqué l'Obſervateur, & *qui s'aſſemble*, n'eſt pas inutile comme il a cru.

SCENE SECONDE.

Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens.

Il eût été mieux *à leur contentement.*

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmez.

Cela eſt mal repris par l'Obſervateur, parce qu'en Poëſie tous les ſens ſignifient le ſens interieur, c'eſt à dire de l'ame, & que dans une extrême joie les ſens exterieurs mêmes ſont comme charmez.

Puis-je à de tels discours donner quelque croiance ?

Il valoit mieux dire, *à ce discours* ; car n'aiant dit que *deux mots*, on ne peut pas dire qu'elle ait fait des discours.

SCENE TROISIEME.

L'informer avec soin comme va son amour.

L'Observateur a bien repris cet endroit : il faloit dire *vous informer d'elle.*

Mad me, toutefois.

En cet emistiche, *toutefois* est mal placé

mets la main sur mon cœur,
Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur.

En tout cet endroit le nom de Rodrigue n a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par *ce jeune Chevalier*, mais il le désigne seulement,& ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage

Ce dernier mot ne dit pas assez, pour signifier *ma gloire court fortune.*

A pousser des soûpirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour sa passion, car en effet elle l'estimoit : Elle vouloit dire, *pour ce que je devrois dédaigner.*

Je le crains & souhaite.

L'usage veut que l'on repete l'article *le*, d'autant plus que les deux verbes sont de signification fort differente, & qu'autrement le mot de *souhaite*, sans l'article fait attendre quelque chose ensuite.

Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas,
Que je meurs s'il s'acheve & ne s'acheve pas.

Le premier vers ne s'entend point,& le second est bien repris par l'Observateur : Il faloit dire, *s il s'acheve & s'il ne s'achevepas* ; parce que cet *&*, conjoint ce qui se doit séparer.

A vos esprits flotans.

L'Observateur a mal repris cet endroit, pource que

les passions sont comme des vents qui agitent l'esprit, & donnent lieu à la metaphore ; & quant au pluriel *esprits*, il se peut fort bien mettre en Poësie pour signifier *l'esprit*.

Pour souffrir la vertu si long-tems au suplice.

Cette expression n'est pas achevée : On ne dit point, *souffrir quelqu'un au suplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au suplice* ; outre qu'*être au suplice*, laisse une fâcheuse image en l'esprit.

Ma plus deuce esperance est de perdre l'espoir.

Ce vers est beau, & l'Observateur l'a mal repris pource qu'elle ne pouvoit rien esperer de plus avantageux pour sa gueriſon, que de voir Rodrigue tellement lié à Chiméne, qu'elle n'eût plus lieu d'esperer sa possession.

Par vos commandemens Chiméne vous vient voir.

Ce vers est bas, & la façon de parler n'est pas françoise, pource qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens.*

Cet himenée à trois également importe.

Ce vers est mal tourné, & *à trois* après *himenée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

SCENE QUATRIEME.

Vous éleve en un rang.

Cela n'est pas françois : Il faut dire, élever à un rang.

Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Ce n'est pas bien parler de dire, *plus propre à son desir* : Il faloit dire, *plus propre à son service*, ou bien, *plus selon son desir.*

Instruisez-le d'exemple.

Cela n'est pas françois : Il faloit dire, *instruisez-le par exemple de*, &c.

Ressouvenez & enseignez, ne sont pas bonnes rimes.

ordonner une Armée.

Ce n'est pas bien parler françois, quelque sens qu'on lui veuille donner, & ne signifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans un armée l'ordre qui y est necessaire.

Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix,
Et si vous ne m'aviez vous n'auriez plus de Rois.

Il y a contradiction en ces deux vers, car par la même raison qu'ils passeroient sous d'autres loix, ils pourroient avoir d'autres Rois.

Le Prince pour essai de generosité.

L'Observateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonance *d'essai* avec *generosité*, car il n'y en a point.

gagneroit des combats.

L'Observateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement, pource qu'on ne sauroit dire qu'improprement *gagner des combats.*

Parlons-en mieux, le Roi.

L'Observateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la cesure mauvaise, car cela se souffre quelquefois aux vers de Theatre, & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvû que l'on en use rarement.

Le premier dont la race a vû rougir son front.

L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race.*

Mon ame est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même tems que son ame soit satisfaite, & que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse, & qui par consequent lui doit donner du déplaisir.

SCENE CINQUIEME.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur,
Faut-il de vôtre éclas voir triompher le Comte ?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce sont de belles paroles qui ne signifient rien.

qui tombe sur mon chef.

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef* qui n'est point tant hors d'usage qu'il dit.

SCENE SIXIEME.

Je le remets au tien pour vanger & punir.

Vanger & punir est trop vague, car on ne sait qui doit être vangé, ni qui doit être puni.

Au surplus.

Ce terme est bien repris par l'Observateur, pour être bas, mais la faute est legere.

Se faire un rempart de funerailles.

L'Observateur a bien repris cet endroit, car le mot de *funerailles*, ne signifie point des corps morts.

Plus l'offenseur est cher

L'Observateur a quelque fondement en sa reprehension, de dire que ce mot *offenseur*, n'est pas en usage; toutefois étant à souhaiter qu'il y fût, pour opposer à offensé, cette hardiesse n'est pas condamnable.

SCENE SEPTIEME.

L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.

Echauffer, est un verbe trop commun à toutes les deux passions. Il en faloit un qui fût propre à la vangeance, & qui le distinguât de l'amour, & même le mot de *flâme* qui suit, semble le desirer plutôt pour la maîtresse que pour le pere.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

L'Observateur n'a pas bien repris en cet endroit, pource que l'on peut dire *l'aveuglement*, pour *l'esprit aveuglé.*

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon pere.

Je dois est trop vague. Il devoit être déterminé à quelque chose qui exprimât ce qu'il doit.

Allons mon ame.

L'Observateur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parler, pource qu'elle est en usage, & que l'on parle souvent à soi en s'adressant à une des principales parties de soi-même, comme *l'ame* & le *cœur*.

& puis qu'il faut mourir.

Ces paroles ne sont pas une exclamation, comme le remarque l'Observateur, & ont un fort bon sens, puis qu'elles veulent dire que Rodrigue étant reduit à la necessité de mourir, quoiqu'il pût arriver, il aime mieux mourir sans offenser Chiméne, qu'après l'avoir offensée.

dont mon ame égarée.

L'Observateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'est point inutile, marquant le trouble de l'esprit.

Allons mon bras.

L'Observateur devoit plutôt reprendre *allons mon bras* qu'*allons mon ame*, pource qu'encore que le bras se puisse quelquefois prendre pour la personne, il ne s'acorde pas bien avec *aller*.

Dois-je pas à mon pere avant qu'à ma maîtresse.

Il fait la même faute qu'auparavant, il devoit déterminer ce qu'il devoit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçû

L'Observateur n'a pas bien repris cet endroit, car metaphoriquement le sang qui a été reçû des aieux, est souillé par les mauvaises actions; & ce vers est fort beau.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

quand je lui fis l'affront.

Il n'a pû dire, *je lui fis*, car l'action vient d'être faite, il faloit dire, *quand je lui ai fait*, puis qu'il ne s'étoit point passé de nuit entre deux.

Ce grand courage grandeur de l'offense grand crime, & quelque grand qu'il fût.

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ces répetitions, dont la premiere n'est pas considerable, étant éloignée de cinq vers; & en la seconde la repetition de *quelque grand qu'il soit*, est entierement neceſſaire, & a même de la grace.

Qui passent le commun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses, & peu françoise.

sont plus que suffisans.

L'Observateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette façon de parler ne signifie rien; car elle est aisément entenduë, mais en ce qu'elle est basse.

SCENE SECONDE.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son tems, le sais-tu ?

On ne doit parler ainsi que d'un homme mort, car D. Diégue étant vivant, son fils devoit croire qu'il étoit encore la vertu & l'honneur de son tems, il devoit dire, *est la même vertu*, &c.

Le Comte repond, *peut-être*; mais c'est mal repondu, car absolument on doit savoir ou non quelque chose.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ?

Une ardeur ne peut être apellée sang, par metaphore ni autrement.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Après avoir dit ces mots, le grand discours qui suit jusques à la fin de la Scéne, est hors de saison.

SCENE TROISIEME.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'acorder.

L'Observateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'acorder* pour *être acordé.*

Et de ma part mon ame.

Cela est mal dit; mais pour, *fera l'impossible*, l'Observateur l'a mal repris, car l'usage a reçû *faire l'impossible*, pour dire *faire tout ce qui est possible.*

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'Observateur n'a pas eu sujet de reprendre la bassesse du vers ni la phrase *du premier coup*; mais il le devoit reprendre comme impropre en ce lieu, puis qu'il

se dit d'une action & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne se reparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas, *faire affront à l'honneur de quelqu'un.*

quel comble à mon ennui!

Cette phrase n'est pas françoise.

SCENE CINQUIÉME.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'Observateur, ce mot de *choir* n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse supporter : Celui d'*abatre* eût été sans doute meilleur, & plus dans l'usage.

Si dessous sa valeur ce grand Guerrier s'abat.

L'Observateur a mal repris *s'abat*, & il n'y a point d'équivoque vicieuse avec *abat* : Mais il devoit remarquer qu'il faloit dire *est abatu*, & non pas *s'abat.*

& ses nobles journées,

Porter delà les Mers ses hautes destinées.

L'Observateur a bien repris *ses nobles journées* ; car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits ; mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée : Et il devoit encore ajoûter, que de nobles journées qui portent de hautes destinées au delà des Mers, font une confusion de belles paroles, qui n'ont aucun sens raisonnable.

arborer ses lauriers.

Est bien repris par l'Observateur, pource que l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre* : Le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendars.

Mais, Madame, voiez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie, qu'elle en est obscure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise, & l'Auteur n'exprime pas bien par-là, *je veux que ce combat se soit fait.*

Vôtre esprit va-t-il point bien vite pour sa main ?

Cette pointe est mauvaise.

Que veux-tu ? je suis folle, & mon esprit s'égare,
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prepare.

Il y a de la contradiction dans le sens de ces vers ; car comment l'Amour lui peut-il preparer un mal qu'elle sent déja ? Elle pouvoit bien dire, *c'est un petit mal à comparaison de ceux que l'Amour me prepare.*

SCENE SIXIEME.

Je l'ai de vôtre part long tems entretenu.

On dit bien, *je lui ai parlé de vôtre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de vôtre part* ; mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de vôtre part.*

On l'a pris tout boüillant encor de sa querelle.

On ne peut dire, *boüillant d'une querelle*, comme on dit, *boüillant de colere.*

J'obéis & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

Après avoir dit *j'obéis & me tais*, il ne devoit point continuer de parler : Car ce n'est pas se vouloir taire, que de demander à dire deux mots en sa défense.

Et c'est contre ce mot qu'a resisté le Comte.

Resister contre un mot n'est pas bien parler françois : Il eût pû dire, *s'obstiner sur un mot.*

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.

D. Sanche peche fort contre le jugement en cet endroit, d'oser dire au Roi, que le Comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit, & encore plus quand il ajoûte, qu'il y auroit de la lâcheté à lui obéir.

Commandez que son bras nourri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nourri dans les alarmes*, & il a mal pris en cet lieu la partie pour le tout.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

Le Roi estime sans raison cette ardeur, qui fait perdre le respect à D. Sanche ; c'étoit beaucoup de lui pardonner.

A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trepas m'afflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées, car il faloit dire, *à quelque ressentiment que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'afflige à cause que sa perte m'affoiblit.*

SCENE SEPTIEME.

Par cette triste bouche elle emprunteit ma voix.

Chiméne paroît trop subtile en tout cet endroit, pour une affligée.

Moi dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi que jadis par tout a suivi la victoire.

D. Diégue devoit exprimer ses sentimens devant son Roi avec plus de modestie.

L'orgueil dans vôtre Cour l'a fait presque à vos yeux,
Et foüillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Il faloit dire, *& a foüillé*, car *l'a fait*, ne peut pas regir *foüillé*.

Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurez, comme par exemple à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

Et loin de murmurer d'un injuste decret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

Il offense le Roi le croiant capable de faire un decret injuste ; mais il pouvoit dire, *loin d'acuser d'injustice le decret de ma mort.*

qu'un meurtrier periſſe.

Ce mot de *meurtrier*, qu'il repete souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son Juge ?

Soit que Rodrigue veüille consentir au sens d'Elvire, soit qu'il y veuille contrarier, il y a grande obscurité en ce vers, & il semble qu'il conviendroit mieux au discours d'Elvire qu'au sien.

SCENE SECONDE.

Emploiez mon épée à punir le coupable.
Emploiez mon amour à vanger cette mort.

La bienseance eût été mieux observée, s'il se fût mis en devoir de vanger Chiméne, sans lui en demander la permission.

SCENE TROISIEME.

Pleurez, pleurez mes yeux, &c.

Cet endroit n'est pas bien repris par l'Observateur ; car cette phrase *fondez vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit : Il eût été mieux à la verité de dire, *fondez-vous en larmes :* Et à bien considerer ce qui suit, encore qu'il semble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiez comme il estime.

Si je pleure ma perte & la main qui l'a faite.

On ne peut dire, *la main qui a fait la perte*, pour dire, *la main qui l'a causée* ; car c'est Chiméne qui a fait la perte,& non pas la main de Rodrigue. Ce n'est

pas bien dit aussi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal.*

en ce dur combat de colere & de flâme.

Flâme en ce lieu est trop vague pour désigner *l'amour*, l'opposant à *colere*, où il y a du feu aussi-bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'Observateur l'a bien repris, car cela ne veut dire, sinon *il déchire mon cœur sans le déchirer.*

quoique mon amour ait sur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'est pas françoise; il faloit dire, *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi.*

Rodrigue m'est bien cher, son interêt m'afflige.

Ce mot d'*interêt*, étant commun au bien & au mal, ne s'acorde pas justement avec *afflige*, qui n'est que pour le mal: il faloit dire, *son interêt me touche*, ou *sa peine m'afflige.*

Mon cœur prend son parti, mais contre leur effort,

Je sai que je suis fille, & que mon pere est mort.

C'est mal parler de dire, *contre leur effort je sai que je suis fille*, pour dire, *j'oposе à leur effort la consideration que je suis fille, & que mon pere est mort.*

N'en pressez point d'effet.

Il faloit dire *l'effet.*

Quoi, j'aurai vû mourir mon pere entre mes bras?

Elle avoit dit auparavant, qu'il étoit mort quand elle arriva sur le lieu.

SCENE QUATRIEME.

Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase, *empecher de vivre*, est trop foible pour dire, *de me faire mourir*, principalement en lui presentant son épée afin qu'elle le tuë.

Quoi, du sang de mon pere encor toute trempée?

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers, à cause du semblable qui est en un autre lieu; ce n'est point sterilité, si l'on n'en veut acuser Homere & Virgile, qui repetent plusieurs fois de mêmes vers.

sans quiter l'envie.

L'Observateur ne devoit point reprendre cette phrase qui se peut souffrir.

& veux tant que j'expire.

Cela n'est pas françois, pour dire, *jusqu'à tant que j'expire,*

d'avoir fui l'infamie.

Fui est de deux syllabes.

Perdu & *éperdu* ne peuvent rimer, à cause que l'un est le simple, & l'autre le composé.

Aux traits de ton amour ni de ton desespoir.

Ce vers est beau, & a été mal repris par l'Observateur, & *effets*, au lieu de *traits*, n'y seroit pas bien comme il pense.

Va, je ne te hais point.

Rodrigue. *Tu le dois.*

Ces termes, *tu le dois*, sont équivoques; on pourroit entendre, *tu dois ne me point haïr*; toutefois la passion est si belle en cet endroit, que l'esprit se porte de lui-même au sens de l'Auteur.

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colere.

Il passe mal d'une metaphore en une autre; & ce verbe *rompre*, ne s'acommode pas avec *feux*.

Vigueur, vainqueur, trompeur, & peur.

L'Observateur a tort d'acuser ces rimes d'être fausses. Il vouloit dire seulement qu'elles sont trop proches les unes des autres, ce qui n'est pas considerable.

SCENE CINQUIEME.

mes ennuis cessez.

L'Observateur a mal repris cet endroit; *cessez* est bien dit en Poëme pour *apaisez* ou *finis*.

SCENE SIXIEME.

où fut jadis l'affront.

L'Observateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

L'honneur vous en eſt dû, les Cieux me ſont témoins,
Qu'étant ſorti de vous je ne pouvois pas moins.

Il prend hors de propos *les Cieux à témoins* en ce lieu.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honneur un devoir.

Il faloit dire, *l'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir :* Car *n'eſt que* ici ne regit pas *un devoir*; autrement il ſembleroit que contre ſon intention il les voulût mépriſer l'un & l'autre.

Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change.

Ce n'eſt point bien parler, pour dire *vous me conſeillez de changer*; on ne dit point *pouſſer à la honte.*

La flote, &c. *vient ſurprendre la ville.*

Il faloit dire, *vient pour ſurprendre,* pource que celui qui parle eſt dans la ville, & eſt aſſuré qu'il ne ſera point ſurpris, puis qu'il ſait l'entrepriſe, ſans être d'intelligence avec les ennemis.

& le peuple en alarmes.

Il faloit dire *en alarme*, au ſingulier.

Venoient m'offrir leur vie à vanger ma querelle.

Il eût été bon de dire, *venoient s'offrir à vanger mà querelle :* mais diſant,

Venoient m'offrir leur vie.

Il faloit dire, *pour vanger ma querelle.*

ACTE IV.

SCENE TROISIEME.

l'effroi de Grenade & Tolede.

Il faloit repeter le *de*, & dire, *de Grenade & de Tolede.*

épargne ma honte.

Cela ne ſignifie rien, car *honte* n'eſt pas bien pour *pudeur* ou *modeſtie.*

& le ſang qui m'anime.

L'Obſervateur n'a pas bien repris cet endroit, puis que tous le Poëtes ont uſé de cette façon de parler, qui eſt belle.

Sollicita mon ame encore toute troublée.

Sollicita mon ame seulement n'eſt pas aſſez dire : Il faloit ajoûter de quoi elle avoit été ſollicitée.

leur brigade étoit prête.

Contre l'avis de l'Obſervateur, le mot de *brigade* ſe peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cens* Il eſt vrai qu'en terme de guerre, on n'apelle *brigade*, que ce qui eſt pris d'un plus grand corps, & quelquefois on peut apeller *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque éfet, mais en terme de Poëſie on prend *brigade* pour *troupe* de quelque façon que ce ſoit.

Et paroître à la Cour eût hazardé ma tête,

Il faloit dire *c'eût été hazarder ma tête :* car on ne peut faire un ſubſtantif de *paroître*, pour regir *eût hazardé.*

marcher en ſi bon équipage.

L'Obſervateur a eu raiſon de dire qu'il eût été mieux de mettre *en bon ordre*, qu'en *bon équipage*, car ils alloient au combat, & non pas en voiage. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage* ſoit vilain.

J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivez.

Cette façon de parler n'eſt pas françoiſe. Il faloit dire *auſſi-tôt qu'ils furent arrivez*, ou *ils furent cachez auſſi tôt qu'arrivez.*

Les autres au ſignal de nos vaiſſeaux repondent.

Ce vers eſt ſi mal rangé, qu'on ne ſait ſi c'eſt *le ſignal des vaiſſeaux* ou ſi *des vaiſſeaux on repond au ſignal.*

& leurs terreurs s'oublient.

L'Obſervateur n'a pas plus de raiſon de condamner *s'oublient* que *s'acorder*, comme il a été remarqué auparavant.

rétablit leur deſordre;

On ne dit point *rétablir le deſordre*, mais bien *rétablir l'ordre.*

Nous laiſſe pour adieux des cris épouvantables;

On ne dit point *laiſſer un adieu*, ni *laiſſer des cris,*

mais bien *dire adieu & jetter des cris* ; outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE QUATRIEME.

Contrefaites le triſte.

L'Obſervateur n'a pas eu raiſon de reprendre cette façon de parler, qui eſt en uſage, mais il eſt vrai qu'elle eſt baſſe dans la bouche du Roi.

au milieu des lauriers.

L'Obſervateur n'a pas eu ſujet de blâmer l'Auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un Poëme de ſi longue étenduë.

SCENE CINQUIEME.

Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçûs.

Quand un homme *eſt mort*, on ne peut dire *qu'il a le deſſus* des ennemis, mais bien *il a eu.*

reprend ton allegreſſe ;

Le Roi propoſeroit mal à propos à Chiméne, qu'elle *reprit ſon allegreſſe*, ſi elle n'avoit fait paroître plus d'amour pour Rodrigue, que de reſſentiment pour la mort de ſon pere.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniroient ſa gloire.

Cela n'eſt pas bien dit pour ſignifier, *ne lui faites point de ces faveurs qui terniroient ſa gloire* ; car on ne peut dire *ôter des faveurs* que celles que peut donner ou ôter une maîtreſſe ; mais ce n'eſt pas ainſi que s'entendent *les faveurs* en ce lieu.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans vôtre aveu, ſortir de vôtre Empire.

Cette expreſſion *qui ſoupire*, eſt imparfaite. Il faloit

dire *qui soupire pour vous*, & par le second vers il semble qu'il demande plûtôt permission de changer d'amour que de mourir.

Va combatre Don Sanche & déja desespere,

Il eût été plus à propos d'ajoûter à *desesperer* ou *de la victoire*, ou *de vaincre*, car le mot *desespere* semble ne dire pas assez tout seul.

Quand mon bonheur y va,

Cette phrase a déja été reprise ; il faloit dire *quand il y va de mon honneur.*

SCENE SECONDE.

Mon cœur ne peut obtenir dessus mon sentiment,

Cela est mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui-même.* Car il distingue le cœur du sentiment, qui en ce lieu ne sont qu'une même chose.

SCENE TROISIEME.

Que ce jeune Seigneur endosse le harnois.

L'Observateur ne devoit point reprendre cette phrase, qui n'est point hors d'usage ; comme les termes qu'il allegue.

Puisse l'autoriser à paroitre apaisée.

Ce vers ne signifie pas bien, *puisse lui donner lieu de s'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur.*

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

Il faloit metre plutôt *pleins de repentir*, car le mot de *pleins* ne s'acorde pas avec *un*, & puis le repentir n'est pas dans les souhaits ; mais il peut suivre les souhaits. Il faloit dire *sont suivis de repentir.*

Mon devoir est trop fort & ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.

On peut bien dire *faire la loi à un devoir*, pour dire *le surmonter*, mais non pas *à une perte.*

Et le Ciel ennuié de vous être si doux.

Cela dit trop pour une personne, dont on a tué le pere le jour precedent.

de son côté me panche ;

Il faloit dire *me fasse pancher*, ce verbe n'est point actif, mais neutre.

Madame, à vos genoux j'aporte cette épée.

On peut bien *aporter une épée aux piez* de quelqu'un ; mais non pas *aux genoux.*

Ministre déloial de mon rigoureux sort.

D. Sanche n'étoit point *déloial* : puis qu'il n'avoit fait que ce qu'elle lui avoit permis de faire, & qu'il ne lui avoit manqué de foi en nulle autre chose.

LE cinquiéme article des observations comprend les larcins de l'Auteur, qui sont ponctuellement ceux que l'Observateur a remarquez. Mais il faut tomber d'acord que ces traductions ne font pas toute la beauté de la Piece. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu des choses imitées il est demeuré au dessous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient, nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensée, qui ne cedent en rien à celles du premier Auteur.

TELs sont les sentimens de l'Academie Françoise, qu'elle met au jour, plûtôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le Cid, que pour donner aux autres des regles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait, ni l'Auteur, dont elle marque les défauts, ni l'Observateur, dont elle n'aprouve pas toutes les Censures, ni le Peuple dont elle combat les premiers suffrages ; mais elle s'est resoluë dès le commencement, à n'avoir point d'autre but que de satisfaire à son devoir ; elle a bien voulu renoncer à la complaisance pour ne pas trahir la verité, & de peur de tomber dans la faute, dont elle acuse ici le Poëte, elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable severité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaisir d'une

veritable connoissance, que celui d'une douce illusion, & qui n'aporteront pas tant de soin pour s'empêcher d'être utilement trompez, qu'ils semblent en avoir pris jusques à cette heure pour se laisser tromper agreablement. S'il est ainsi, elle se croit assez recompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction, & non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux mêmes. Il lui suffit qu'ils se condamnent en particulier, & qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons, si-tôt qu'elle pourra prendre sa premiere liberté : & secouant le joug, qu'elle s'étoit laissé mettre par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses & imparfaites beautez qui soient proprement de courtes tirannies. Car les passions violentes bien exprimées, font souvent en ceux qui les voient une partie de l'éfet, qu'elles font en ceux qui les ressentent veritablement. Elles ôtent à tous la liberté de l'esprit, & font que les uns se plaisent à voir representer les fautes, que les autres se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mouvemens, qui ont tiré des Spectateurs du Cid cette grande aprobation, & qui doivent aussi la faire excuser. L'Auteur s'est facilement rendu maître de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion ; leur esprit flaté par quelques endroits agreables, est devenu aisément flateur de tout le reste, & les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingenieux, ils eussent été moins sensibles ; ils eussent vû les défauts que nous voions en cette Piece s'ils ne se fussent point trop arrêtez à en regarder les beautez, & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est ce pas celui qu'un ancien Poëte faisoit aux Thebains, quand il disoit qu'ils étoient trop grossiers pour être trompez. Et sans mentir les savans mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irregularitez d'un Ouvrage, qui n'auroit pas eu le bonheur d'agréer si fort au commu

s'il n'avoit des graces qui ne sont pas communes. Il devoit penser que l'abus étant si grand dans la plûpart de nos Poëmes Dramatiques, il y auroit peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la foiblesse, ou la negligence de son Siecle, & à estimer qu'il n'auroit rien fait du tout, parce qu'il n'auroit point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas, & les fautes même des Anciens qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-la ne sont presque considerées qu'avec reverence, dautant que les unes étant faites devant les regles, sont nées libres & hors de leur jurisdiction, & que les autres par une longue durée ont comme aquis une prescription legitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands Hommes, ne passe point jusques à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux heritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privileges, & les vices d'Euripide ou de Seneque ne sauroient faire aprouver ceux de Guillen de Castro. L'exemple de cet Auteur Espagnol seroit peut-être plus favorable à nôtre Auteur François, qui s'étant comme engagé à marcher sur ses pas, sembloit le devoir suivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, sans une espece d'infidelité. Mais outre que les fautes sont estimées volontaires quand on se les rend necessaires volontairement, & que lors qu'on choisit une servitude on la doit au moins choisir belle, il a bien fait voir lui-même par la liberté qu'il s'est donnée, de changer plusieurs endroits de ce Poëme, qu'en ce qui regarde la Poësie on demeure encore libre après cette sujetion. Il n'en est pas de même dans l'histoire, qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la creance qu'on lui donne soit aveugle, & la deference que l'Historien doit à la verité

le dispense de celle que le Poëte doit à la bien-seance. Mais comme cette verité a peu de credit dans l'art des beaux mensonges, nous pensons qu'à son tour elle y doit ceder à la bien-seance, qu'être inventeur & imitateur n'est ici qu'une même chose, & que le Poëte François qui nous a donné le Cid, est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer qu'encore qu'il ait fait choix d'une matiere defectueuse, il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens, & de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le Ciel, qui en la dispensation de ses tresors & de ses graces, donne indifferemment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens, & qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions-nous remarquez particulierement, comme nous avons fait les autres, n'étoit qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur situation nous ne leur ôtassions une partie de leur grace, & que commettant une espece d'injustice pour vouloir être trop justes, nous ne diminuassions leurs beautez à force de les vouloir faire paroître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'Ouvrage, n'a pas laissé même de produire de bons éfets, puis qu'il a donné lieu aux Observations qui ont été faites dessus, & qui sont remplies de beaucoup de savoir & d'élegance. De sorte que l'on peut dire, que ses défauts ont été utiles, & que sans y penser il a profité aux lieux où il n'a sû plaire. Enfin nous concluons, qu'encore que le sujet du Cid ne soit pas bon, qu'il peche dans son dénouëment, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bien-seance y manque en beaucoup de lieux, aussi-bien que la bonne disposition du Theatre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas, & de façons de parler impures; Neanmoins la naiveté & la vehemence de ses passions, la force & la délicatesse de plusieurs de ses

penſées, & cet agrément inexplicable qui ſe mêle dans tous ſes défauts, lui ont aquis un rang conſiderable entre les Poëmes François de ce genre qui ont le plus donné de ſatisfaction. Si ſon Auteur ne doit pas toute ſa reputation à ſon merite, il ne la doit pas toute à ſon bonheur, & la nature lui a été aſſez liberale, pour excuſer la fortune ſi elle lui a été prodigue.

Fin des Remarques de l'Academie Françoiſe, ſur le Cid.

HORACE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, Femme d'Horace, & sœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace, & sœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabibine, & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.

La Scene est à Rome dans une salle de la maison d'Horace.

HORACE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

AProuvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'emportement sied bien aux plus fermes courages,
Et l'esprit le plus male, & le moins abatu
Ne sauroit sans desordre exercer sa vertu.
Quoi que le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les Cieux,
Ma constance du moins regne encor sur mes yeux.
Quand on arrête là les déplaisirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
Commander à ses pleurs en cette extremité,
C'est montrer, pour le sexe, assez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre peril ſe fait une infortune ;
Mais de cette foibleſſe un grand cœur eſt honteux,
Il oſe eſperer tout dans un ſuccez douteux.
Les deux Camps ſont rangez au pié de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles,
Loin de trembler pour elle, il lui faut aplaudir,
Puis qu'elle va combatre, elle va s'agrandir.
Banniſſez, banniſſez une fraieur ſi vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je ſuis Romaine, hélas ! puis qu'Horace eſt Romain,
J'en ai reçû le titre en recevant ſa main ;
Mais ce nœud me tiendroit en eſclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je ſuis née.
Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher païs, & mon premier amour,
Lors qu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains nôtre victoire autant que nôtre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impieté
Importuner le Ciel pour ta felicité ?
Je ſai que ton état encor en ſa naiſſance,
Ne ſauroit ſans la guerre affermir ſa puiſſance ;
Je ſai qu'il doit s'acroitre, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les Peuples Latins,
Que tes Dieux t'ont promis l'Empire de la Terre,
Et que tu n'en peux voir l'éfet que par la guerre.
Bien loin de m'opoſer à cette noble ardeur,
Qui ſuit l'Arrêt des Dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pirenées.
Va juſqu'en l'Orient pouſſer tes bataillons,
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler ſous tes pas les colomnes d'Hercule :

Mais respecte une Ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses Rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix.
Albe est ton origine, arrête, & considere
Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans,
Et se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vû que depuis le tems
Qu'on a contre son Peuple armé nos Combatans,
Je vous ai vû pour elle autant d'indifference
Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui reduisoit en vous
Vos plus chers interêts à ceux de vôtre époux,
Et je vous consolois au milieu de vos plaintes,
Comme si nôtre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de legers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas;
Tant qu'un espoir de paix a pû flater ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vû Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret,
Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires
Quelque maligne joie en faveur de mes freres,
Soudain pour l'étouffer rapellant ma raison,
J'ai pleuré, quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux Vainqueurs, ni d'espoir aux Vaincus,
J'aurois pour mon païs une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois vôtre triomphe aux Dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si precieux.
Je m'atache un peu moins aux interêts d'un homme,
Je ne suis point pour Albe, & ne suis plus pour Rome,

Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier éfort,
Et ſerai du parti qu'afligera le ſort.
Egale à tous les deux juſques à la victoire,
Je prendrai part aux maux ſans en prendre à la gloire,
Et je garde, au milieu de tant d'apres rigueurs,
Mes larmes aux Vaincus, & ma haine aux Vainqueurs.

JULIE.

Qu'on void naître ſouvent de pareilles traverſes,
En des eſprits divers des paſſions diverſes,
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere eſt vôtre époux, le vôtre eſt ſon amant:
Mais elle voit d'un œil bien different du vôtre
Son ſang dans une armée, & ſon amour dans l'autre.
Lors que vous conſerviez un eſprit tout romain,
Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée aprehendoit l'orage,
De tous les deux partis deteſtoit l'avantage,
Au malheur des Vaincus donnoit toûjours ſes pleurs,
Et nourriſſoit ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſût qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une ſoudaine joie éclatant ſur ſon front...

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement ſi prompt!
Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valere,
Pour ce rival ſans doute elle quite mon frere,
Son eſprit ébranlé par les objets preſens,
Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le ſoin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle,
Je forme des ſoupçons d'un trop leger ſujet;
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet;
Les ames rarement ſont de nouveau bleſſées,
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées;
Mais on n'a pas auſſi de ſi doux entretiens,
Ni de contentemens qui ſoient pareils aux ſiens.

JULIE.

Les cauſes, comme à vous, m'en ſemble fort obſcures;
Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.

C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger
Que de le voir, l'atendre, & ne point s'afliger ?
Mais certes c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

Voiez qu'un bon Génie à propos nous l'envoie.
Eſſaiez ſur ce point à la faire parler,
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer,
Je vous laiſſe. Ma ſœur, entretenez Julie,
J'ai honte de montrer tant de melancolie,
Et mon cœur acablé de mille déplaiſirs,
Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoûpirs.

SCENE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne,
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles fraieurs mon ame eſt alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée,
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon païs, ou détruire le mien,
Et cet objet d'amour, devenir pour ma peine
Digne de mes ſoupirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amans, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valere,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous ſerez toute nôtre, & vôtre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au Camp des Ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus legitimes,

Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des cri-
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse resister, (mes,
J'aime mieux les souffrir que de les meriter.

JULIE.

Quoi, vous apellez crime un change raisonnable ?

CAMILLE.

Quoi, le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solemnel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire.
Je vous vis encor hier entretenir Valere,
Et l'acueil gracieux qu'il recevoit de vous,
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;
De mon contentement un autre étoit l'objet,
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour souffrir plus long-tems qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voioit de sa sœur
Par un heureux himen mon frere possesseur,
Quand pour comble de joie il obtint de mon pere,
Que de ses chastes feux je serois le salaire.
Ce jour nous fut propice & funeste à la fois,
Unissant nos maisons, il desunit nos Rois.
Un même instant conclud nôtre himen, & la guerre,
Fit naître nôtre espoir, & le jetta par terre,
Nous ôta tout, si-tôt qu'il nous eut tout promis,
Et nous faisant amans il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le Ciel il vomit de blasphémes,
Et combien de ruisseaux coulerent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vû depuis les troubles de mon ame,
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flâme,

Et quels pleurs j'ai versez à chaque évenement,
Tantôt pour mon païs, tantôt pour mon amant.
Enfin mon desespoir parmi ces longs obstacles
M'a fait avoir recours à la voix des Oracles,
Ecoutez si celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années
Au pié de l'Aventin prédit nos Destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux.
„ Albe & Rome demain prendront une autre face;
„ Tes vœux sont exaucez, elles auront la paix,
„ Et tu sera unie avec ton Curiace,
„ Sans qu'aucun mauvais sort t'en separe jamais.
Je pris sur cet Oracle une entiere assurance,
Et comme le succez passoit mon esperance,
J'abandonnai mon ame à des ravissemens,
Qui passoient les transports des plus heureux Amans.
Jugez de leur excez. Je rencontrai Valére,
Et contre sa coûtume il ne pût me déplaire.
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui,
Je ne m'aperçûs pas que je parlois à lui,
Je ne lui pûs montrer de mépris, ni de glace.
Tout ce que je voiois me sembloit Curiace,
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
Le combat general aujourd'hui se hazarde,
J'en sçûs hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.
Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen & de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plûtôt mille amas de carnage & d'horreur
M'ont arraché ma joie, & rendu ma terreur.
J'ai vû du sang, des morts, & n'ai rien vû de suite.
Un Spectre en paroissant prenoit soudain la fuite,
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprête.

CAMILLE.

Je le doi croire ainſi puis que je le ſouhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits,
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui ſuccede.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remede !
Soit que Rome y ſucombe, ou qu'Albe ait le deſſous,
Cher amant, n'atens plus d'être un jour mon époux.
Jamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme,
Qui ſoit, ou le vainqueur, ou l'eſclave de Rome.
Mais quel objet nouveau ſe preſente en ces lieux ?
Eſt-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

SCENE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoiez un homme,
Qui n'eſt ni le vainqueur, ni l'eſclave de Rome.
Ceſſez d'aprehender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des Romains.
J'ai crû que vous aimiez aſſez Rome & la gloire,
Pour mépriſer ma chaîne, & haïr ma victoire,
Et comme également en cette extremité
Je craignois la victoire, & la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il ſuffit, je devine le reſte.
Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte,
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton païs le ſecours de ton bras.
Qu'un autre conſidere ici ta renommée,

Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée;
Ce n'eſt point à Camille à t'en meſeſtimer,
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer,
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vû naître,
Plus tu'quites pour moi, plus tu le fais paroître,
Mais as-tu vû mon pere, & peut-il endurer
Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer?
Ne prefere-t-il point l'état à ſa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que ſa fille?
Enfin nôtre bonheur eſt-il bien affermi?
T'a-t-il vû comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vû comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignoit aſſez une entiere allegreſſe;
Mais il ne m'a point vû par une trahiſon
Indigne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
Je n'abandonne point l'interêt de ma Ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre on m'a vû conſtamment
Auſſi bon Citoien que veritable Amant.
D'Albe avec mon amour j'acordois la querelle,
Je ſoupirois pour vous en combatant pour elle;
Et s'il faloit encor que l'on en vint aux coups,
Je combatrois pour elle en ſoûpirant pour vous.
Oui, malgré les deſirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je ſerois dans l'armée.
C'eſt la paix qui chez vous me donne un libre accez,
La paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccez.

CAMILLE.

La paix! & le moien de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croiez-en vôtre Oracle,
Et ſachons pleinement par quels heureux éfets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais crû? Déja les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées
Se menaçoient des yeux, & marchant fierement,
N'atendoient pour donner que le commandement;

Quand nôtre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à vôtre Prince un moment de silence,
Et l'aiant obtenu : „ Que faisons-nous, Romains,
„ Dit-il, & quel demon nous fait venir aux mains?
„ Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames.
„ Nous sommes vos voisins, vos filles sont vos femmes,
„ Et l'hymen nous a joints par tant & tant de neuds,
„ Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
„ Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en
„ deux Villes,
„ Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
„ Où la mort des Vaincus affoiblit les Vainqueurs,
„ Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
„ Nos ennemis communs atendant avec joie
„ Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
„ Lassé, demi-rompu, Vainqueur, mais pour tout fruit
„ Denué d'un secours par lui même détruit.
„ Ils ont assez long tems joüi de nos divorces,
„ Contr'eux doresnavant joignons toutes nos forces,
„ Et noions dans l'oubli ces petits differens
„ Qui de si bons Guerriers font de mauvais Parens.
„ Que si l'ambition de commander aux autres
„ Fait marcher aujourd'hui vos Troupes & les nôtres,
„ Pourvû qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
„ Elle nous unira loin de nous diviser.
„ Nommons des Combatans pour la cause commune.
„ Que chaque Peuple aux siens atache sa fortune,
„ Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
„ Que le foible parti prenne loi du plus fort,
„ Mais sans indignité pour des Guerriers si braves ;
„ Qu'ils deviennent sujets, sans devenir esclaves,
„ Sans honte, sans tribut, & sans autre rigueur,
„ Que de suivre en tous lieux les drapeaux du Vain-
„ queur.
„ Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un Empire.
Il semble qu'à ces mots nôtre discorde expire,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami.
Ils s'étonnement comment leurs mains de sang avides

Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre l'accepte, & la paix desirée
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.
Trois combatront pour tous, mais pour les mieux choisir,
Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir;
Le vôtre est au Senat, le nôtre dans sa Tente.

CAMILLE.

O Dieux, que ce discours rend mon ame contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus par un commun acord
Le sort de nos Guerriers reglera nôtre sort.
Cependant tout est libre atendant qu'on les nomme?
Rome est dans nôtre camp, & nôtre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'acez étant permis,
Chacun va renoüer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos freres,
Et mes desirs ont eu des succez si prosperes,
Que l'Auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéïssance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vai suivre vos pas, mais pour revoir mes freres,
Et savoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez, & cependant au pié de nos Autels,
J'irai rendre pour vous graces aux Immortels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AInsi Rome n'a point separé son estime,
Elle eût crû faire ailleurs un choix illégitime.
Cette superbe Ville en vos freres & vous,
Trouve les trois Guerriers qu'elle prefere à tous,
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiére en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois Familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la memoire.
Oüi, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois,
Et puis que c'est chez vous que mon heur & ma flâme
M'ont fait placer ma sœur, & choisir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre interêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis vôtre valeur,
Que je tremble pour Albe, & prevoi son malheur.
Puis que vous combatez, sa perte est assurée,
En vous faisant nommer le Destin l'a jurée,
Je voi trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déja pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome
Voiant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme,

C'eſt un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choiſir, & de choiſir ſi mal.
Mille de ſes enfans beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvoient bien mieux que nous ſoûtenir ſa querelle ;
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juſte orgueil.
Mon eſprit en conçoit une mâle aſſurance,
J'oſe eſperer beaucoup de mon peu de vaillance,
Et du ſort envieux quels que ſoient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos ſujets.
Rome a trop crû de moi, mais mon ame ravie
Remplira ſon attente, ou quitera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre eſt vaincu rarement ;
Ce noble deſeſpoir perit malaiſément.
Rome, quoiqu'il en ſoit, ne ſera point ſujette
Que mes derniers ſoûpirs n'aſſurent ma défaite.

CURIACE.

Helas ! c'eſt bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon païs, mon amitié le craint.
Dures extremitez de voir Albe aſſervie,
Ou ſa victoire au prix d'une ſi chere vie ;
Et que l'unique bien où tendent ſes deſirs
S'achete ſeulement par vos derniers ſoûpirs !
Quels vœux puis-je former,& quel bonheur atendre ?
De tous les deux côtez j'ai des pleurs à repandre,
De tous les deux côtez mes déſirs ſont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon païs !
Pour un cœur genereux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le ſuit ne ſouffre point de larmes,
Et je le recevrois en beniſſant mon ſort,
Si Rome & tout l'état perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre,
La gloire en eſt pour vous, & la porte pour eux ;
Il vous fait immortel, & les rend malheureux ;
On perd tout quand on perd un ami ſi fidelle.
Mais Flavian m'aporte ici quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois Guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'aprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.

Mais pourquoi ce front triste, & ces regards severes ?
Ce choix vous deplait il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend:
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne & froid acueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur païs contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux ! ah, c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma reponse, & nous laisse en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

QUe desormais le Ciel, les enfers, & la terre,
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons, & le sort
Preparent contre nous un general effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, & les démons, & les dieux, & les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible & d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barriere,
Offre à nôtre constance une illustre matiere.
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec nôtre valeur,
Et comme il void en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combatre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu, c'est l'effet ordinaire.
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le païs est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'atacher au combat contre un autre soi-même,
Ataquer un parti qui prend pour défenseur
Le frere d'une femme, & l'amant d'une sœur,
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie,
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie,
Une telle vertu n'apartenoit qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,

Pour oſer aſpirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il eſt vrai que nos noms ne ſauroient plus perir,
L'ocaſion eſt belle, il nous la faut cherir.
Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare,
Mais vôtre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obſcurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pû voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir.
Nôtre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pû mettre un moment mon eſprit en balance,
Et puis que par ce choix, Albe montre en éfet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je croi faire pour elle autant que vous pour Rome,
J'ai le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Je vois que vôtre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon païs j'ai le ſort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en éfarouche, & j'en fremis d'horreur,
J'ai pitié de moi même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont nôtre guerre a conſumé la vie,
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, ſoiez digne de l'être,
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté,
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que dès le premier pas regarder en arriere.

Nôtre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en fremis point.
Contre qui que ce ſoit, que mon païs m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens.
Qui près de le ſervir conſidere autre choſe,
A faire ce qu'il doit, lâchement ſe diſpoſe;
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allegreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſai la ſœur, je combatrai le frere,
Et pour trancher enfin des diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encor, & c'eſt ce qui me tuë;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connuë,
Comme nôtre malheur eſt au plus haut point,
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puis que vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux;
Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, & reſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toûjours ma femme,
A vous aimer encor, ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

AVez-vous ſçû l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur?

CAMILLE.

Helas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, & montrez-vous ma sœur,
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son païs, & sait montrer à tous
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous ;
Comme si je vivois, achevez l'hymenée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de vôtre Amant.
Vos larmes vont couler, & vôtre cœur se presse :
Consumez avec lui toute cette foiblesse,
Querellez ciel & terre, & maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

à Curiace.

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous apelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout nôtre bonheur ?

CURIACE

Helas ! je vois trop bien qu'il faut, quoique je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au suplice à cet illustre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;
Je hai cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
Ma flâme au desespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au Ciel, & l'ose quereller ;
Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainſi mon pouvoir t'excuſe à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçû par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi ſoûtenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert nôtre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien,
Souffre qu'un autre ici puiſſe ennoblir le ſien.

CURIACE.

Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'aprête,
Ou que tout mon païs reproche à ma vertu,
Qu'il auroit triomphé ſi j'avois combatu,
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçû de toi,
Tu ne ſucomberas, ni vaincras, que par moi.
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
Je vivrai ſans reproche, ou périrai ſans honte.

CAMILLE.

Quoi, tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous je ſuis à mon païs.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frere,
Ta ſœur de ſon mari !

CURIACE.

Telle eſt nôtre miſere.
La choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frere & de ſœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me preſenter ſa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête ?

CURIACE.

Il n'y faut plus penſer ; en l'état où je ſuis
Vous aimer ſans eſpoir c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille.

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible Amant ordonne que je meure,
Et quand l'himen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main, pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoiable à ma perte s'obstine
Et dit qu'il m'aime encor, alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une Amante ont de puissans discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'atendrit à cette triste vûë!
Ma constance contre elle à regret s'évertuë.
N'ataquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.
Je sens qu'elle chancelle, & défend mal la place,
Plus je suis vôtre Amant, moins je suis Curiace.
Foible d'avoir déja combatu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'opose l'offense à de si fortes armes;
Je me defendrai mieux contre vôtre couroux,
Et pour le meriter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vangez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu resister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, & j'ateste les Dieux
Qu'au lieu de t'en hair, je t'en aimerai mieux;
Oui, je te cherirai tout ingrat & perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain
Je te preparerois des lauriers de ma main,
Je t'encouragerois au lieu de te distraire,
Et je te traiterois comme j'ai fait mon frere.
Helas! j'étois aveugle en mes vœux, aujourd'hui
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient ; quel malheur ſi l'amour de ſa femme
Ne peut non plus ſur lui que le mien ſur ton ame !

SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le ſuit ! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur,
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frere, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer, & pour vous dire adieu.
Vôtre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche,
Si ce malheur illuſtre ébranloit l'un de vous,
Je le deſavoûrois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere,
Digne d'un tel époux, & digne d'un tel frere ?
Je veux d'un coup ſi noble ôter l'impieté,
A l'honneur qui l'atend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon éclat ſans mêlange de crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien,
Quand je ne ſerai plus, vous ne vous ſerez rien.
Briſez vôtre alliance, & rompez-en la chaîne,
Et puis que vôtre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous hair.
Albe le veut & Rome, il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tuë, & que l'autre me vange,
Alors vôtre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux ſera juſte agreſſeur,
Ou pour vanger ſa femme, ou pour vanger ſa ſœur.

Mais quoi ? vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelqu'autre querelle :
Le zele du païs vous défend de tels soins,
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
Il lui faut, & sans haine, immoler un beau-frere.
Ne differez donc plus ce que vous devez faire ;
Commencez par sa sœur à repandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos cheres Patries ;
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi ? me reservez-vous à voir une victoire,
Où pour haut apareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frere ou d'un mari,
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant cheri ?
Pourrai-je entre vous deux regler alors mon ame ?
Satisfaire aux devoirs & de sœur & de femme ?
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non ; avant ce coup Sabine aura vécu,
Ma mort le previendra, de qui que je l'obtienne,
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc ; qui vous retient ? Allez cœurs inhumains,
J'aurai trop de moiens pour y forcer vos mains.
Vous ne les aurez point au combat ocupées
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées,
Et malgré vos refus il faudra que leurs coups,
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage, ils s'amolliſſent.

SABINE.

Vous poussez des soûpirs, vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? sont-ce là ces grands cœurs,
Ces Heros qu'Albe & Rome ont pris pour défenseur ?

HORACE.

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle eſt mon offenſe
Qui t'oblige à chercher une telle vangeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force ataquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
Tu me viens de reduire en un étrange point,
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point :
Vas-t-en, & ne rens plus la victoire douteuſe.
La diſpute déja m'en eſt aſſez honteuſe,
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'eſt ceci, mes enfans ? écoutez-vous vos flâmes,
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?
Prêts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs ?
Fuiez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendreſſe,
Elles vous feroient part enfin de leur foibleſſe,
Et ce n'eſt qu'en fuiant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'aprehendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos éforts, vous en devez atendre
Ce que vous ſouhaitez & d'un fils & d'un gendre,
Et ſi nôtre foibleſſe ébranloit leur honneur,
Nous vous laiſſons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,

Contre tant de vertus ce sont de foibles armes,
Ce n'est qu'au desespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combatre, & nous allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn pere, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grace empêchez sur tout qu'elles ne sortent,
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris & des pleurs troubler nôtre combat,
Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai soin : allez, vos freres vous atendent,
Ne pensez qu'aux devoirs que vos païs demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? & par quels complimens..

Le vieil HORACE.

Ah ! n'atendrissez point ici mes sentimens.
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux,
Faites vôtre devoir, & laissez faire aux Dieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE.

PRENONS parti, mon ame, en de telles disgraces,
Soions femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins,
Souhaitons quelque chose, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire!
Quel ennemi choisir d'un époux, ou d'un frere!
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'atache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres,
Soions femme de l'un, ensemble & sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien,
Imitons leur constance, & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans fraieur atendre la nouvelle.
N'apellons point alors les destins inhumains,
Songeons pour quelle cause, & non par quelles mains.
Revoions les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire,
Et sans considerer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éleve en cet illustre rang,
Faisons nos interêts de ceux de leur famille;
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moiens d'en tirer de la joie,

Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les Morts sans desespoir, les Vainqueurs sans horreur.
Flateuse illusion, erreur douce & grossiere,
Vain effort de mon ame, impuissante lumiere,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, & tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Poussent un jour qui fuit, & rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frapé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abimer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, & le Ciel qui s'en fâche
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere ou mon époux.
Quand je songe à leur morr, quoique je me propose,
Je songe par quels bras, & non pour quelle cause,
Et ne vois les Vainqueurs en leur illustre rang,
Que pour considerer aux dépens de quel sang.
La maison des Vaincus touche seule mon ame;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est-là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautez,
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

EN eſt-ce fait, Julie, & que m'aportez-vous ?
Eſt-ce la mort d'un frere, ou celle d'un époux ?
Le funeſte ſuccez de leurs armes impies
De tous les Combatans a-t-il fait des hoſties,
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des Vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoïent demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi, ce qui s'eſt paſſé vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne ſavez-vous pas que de cette maiſon
Pour Camille & pour moi l'on fait une priſon ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes,
Et par les deſeſpoirs d'une chaſte amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur vûë à leur combat aporte aſſez d'obſtacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à ſe meſurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des perſonnes ſi proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles aproches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zéle admire la fureur ;
Tel porte juſqu'aux Cieux leur vertu ſans égale,
Et tel l'oſe nommer ſacrilege & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous acuſent leurs Chefs, tous deteſtent leur choix,
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,

On s'écrte, on s'avance, enfin on les separe.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux qui m'éxaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez.
Vous pouvez esperer, vous avez moins à craindre,
Mais il vous reste encor assez dequoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces cruels genereux n'y peuvent consentir.
La gloire de ce choix leur est si precieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore, ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée,
Ils combatront plutôt & l'une & l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris des deux parts poussez en même-tems
Demandent la bataille, ou d'autres Combatans.
La presence des Chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée;
Le Roi même s'étonne, & pour dernier éfort;
„ Puis que chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
„ Consultons des grands Dieux la Majesté sacrée,
„ Et voions si ce change à leur bonté agrée.
„ Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
„ Lors qu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir?
Il se taît, & ces mots semblent être des charmes;
Même aux six Combatans ils arrachent les armes,
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle,
Et soit par deference, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,

Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.
Le reste s'aprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les Dieux n'avoûront point un combat plein de crimes ;
J'en espere beaucoup puis qu'il est differé,
Et je commence à voir ce que j'ai desiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA Sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle ;
On l'a dite à mon pere, & j'étois avec lui :
Mais je n'en conçoi rien qui flate mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes.
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allegement qu'il en faut esperer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte ;
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du Public n'est pas toûjours leurs voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'ame des Rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & saime autorité
Et un raion secret de leur Divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles,
Que de chercher leurs voix ailleurs qu'en leurs Oracles,

Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un Oracle jamais ne se laisse comprendre ;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,
Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste esperance,
Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la merite pas.
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lors qu'elle descend son refus la renvoie,

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces évenemens,
Et ne les regle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu, je vais savoir comme enfin tout se passe.
Moderez vos fraieurs, j'espere à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploirons la fin de la journée
Qu'aux doux preparatifs d'un heureux himenée.

SABINE.

J'ose encor l'esperer.

CAMILLE.

Moi je n'espere rien.

JULIE.

L'éfet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

PArmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme :
Je ne puis aprouver tant de trouble en vôtre ame.
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me voi,
Si vous aviez à craindre autant que je le doi,
Et si vous arendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;
Mais à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ;
Des freres ne sont rien à l'égard d'un époux.
L'himen qui nous atache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si differens,
Et pour suivre un mari l'on quite ses parens.
Mais si près d'un himen l'amant que donne un pere,
Nous est moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frere.
Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus,
Nôtre choix impossible, & nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes ;
Mais si le Ciel s'obstine à vous persecuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoi que ce soient, ma sœur, des nœuds bien diferens

C'eſt ſans les oublier qu'on quite ſes parens.
L'himen n'éface point ces profonds caracteres,
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ſes freres,
La nature en tous tems garde ſes premiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ;
Auſſi-bien qu'un époux ils ſont d'autres nous-mêmes,
Et tous maux ſont pareils, alors qu'ils ſont extrêmes.
Mais l'Amant qui vous charme & pour qui vous brulez
Ne vous eſt après tout que ce que vous voulez ?
Une mauvaiſe humeur, un peu de jalouſie
En fait aſſez ſouvent paſſer la fantaiſie.
Ce que peut le caprice, oſez-le par raiſon,
Et laiſſez vôtre ſang hors de comparaiſon.
C'eſt crime qu'oposer des liens volontaires
A ceux que la naiſſance a rendus neceſſaires.
Si donc le Ciel s'obſtine à nous perſecuter,
Seule j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter ;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plain-
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes. (tes

CAMILLE.

Je le voi bien, ma ſœur, vous n'aimâtes jamais,
Et vous ne connoiſſez, ni l'amour, ni ſes traits.
On peut lui reſiſter quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'eſt rendu maître,
Et que l'avû d'un pere engageant nôtre foi,
A fait de ce Tiran un legitime Roi.
Il entre avec douceur, mais il regne par force,
Et quand l'ame une fois a goûté ſon amorce,
Vouloir ne plus aimer c'eſt ce qu'elle ne peut,
Puis qu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut,
Ses chaînes ſont pour nous auſſi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous aporter de fâcheuſes nouvelles,
Mes filles, mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous ſauroit long-tems diſſimuler.
Vos freres ſont aux mains, les Dieux ainſi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent,
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.
Ne nous conſolez point, contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raiſon importune,
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aiſément faire en vôtre preſence
De nôtre deſeſpoir une fauſſe conſtance,
Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté,
L'affecter au dehors c'eſt une lâcheté,
L'uſage d'un tel art nous le laiſſons aux hommes,
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort
S'abaiſſe à nôtre exemple à ſe plaindre du ſort.
Recevez ſans fremir ces mortelles alarmes,
Voiez couler nos pleurs ſans y mêler vos larmes,
Enfin pour toute grace en de tels déplaiſirs,
Gardez vôtre conſtance, & ſouffrez nos ſoupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois repandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et cederois peut-être à de ſi rudes coups,
Si je prenois ici même interêt que vous.
Non qu'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos freres,

Tous trois me ſont encor des perſonnes bien cheres,
Mais enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
Et n'a point les éfets de l'amour ni du ſang,
Je ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
Ils ſont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie.
Aucun étonnement n'a leur gloire fletrie,
Et j'ai vû leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque foibleſſe ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût repudiée,
Ma main bien-tôt ſur eux m'eût vangé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol conſentement.
Mais lors qu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cele point, j'ai joint mes vœux aux vôtres,
Si le Ciel pitoiable eût écouté ma voix,
Albe ſeroit reduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſouillez du ſang des Curiaces,
Et de l'évenement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des Dieux autrement en diſpoſe,
Sur leur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe,
Il s'arme en ce beſoin de generoſité.
Et du bonheur public fait ſa felicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines,
Et ſongez toutes deux que vous êtes Romaines;
Vous l'êtes devenuë, & vous l'êtes encor.
Un ſi glorieux titre eſt un digne treſor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome ſe fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'Univers tremblant deſſous ſes loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois.
Les Dieux à nôtre Ænée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

NOus venez-vous, Julie, aprendre la victoire?

JULIE.

Mais plûtôt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits,
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte!
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas emploié juſqu'au dernier ſoûpir!
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie.
Rome n'eſt point Sujette, ou mon fils eſt ſans vie;
Je connois mieux mon ſang, il ſait mieux ſon devoir,

JULIE.

Mille ne nos remparts comme moi l'on pû voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres,
Mais comme il s'eſt veu ſeul contre trois adverſaires,
Près d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte,
La gloire de leur mort m'a paié de leur perte.

Ce bonheur a suivi leur courage invaincu
Qu'ils ont veu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point veuë obéir qu'à son Prince,
Ni d'un Etat voisin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irreparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à nôtre front,
Pleurez le deshonneur de toute nôtre race,
Et l'oprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit, contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau desespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette,
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goute épargnée a sa gloire flétrie ;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juste colere,
Contre un indigne fils usant des droits d'un pere,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant desaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs genereuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

Le vieil HORACE.

Sabine, vôtre cœur se console aisément,
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miseres,
Le Ciel vous a sauvé vôtre époux & vos freres.
Si nous sommes sujets, c'est de vôtre pais.
Vos freres sont vainqueurs, quand nous sommes trahis,
Et voiant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais vôtre trop d'amour pour cet infame époux

Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands Dieux les suprêmes Puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
Dieux ! verrons-nous toûjours des malheurs de la sorte ?
Nous faudra-t-il toûjours en craindre de plus grands ?
Et toûjours redouter la main de nos parens ?

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

NE me parlez jamais en faveur d'un infame.
Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme.
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la Troupe celeste. . .

CAMILLE.

Ah ! mon pere, prenez un plus doux sentiment,
Vous verrez Rome même en user autrement,
Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre acablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ;

Camille, je suis pere, & j'ai mes droits à part.
Je sai trop comme agit la vertu veritable,
C'est sans en triompher que le nomble l'acable,
Et sa mâle vigueur toûjours en méme point
Sucombe sous la force, & ne lui cede point.
Taisez-vous, & sachons ce que nous veut Valére.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoié par le Roi pour consoler un pere,
Et pour lui témoigner...

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pais sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vû périr en lui le nom d'Horace!

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette ocaſion,

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confuſion.
Certes l'exemple eſt rare & digne de memoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confuſion & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome, & lui gagne un Empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aſpire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire enfin,
Lors qu'Albe ſous ſes loix range nôtre deſtin ?

VALERE.

Que parlez-vous d'Albe & de ſa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire !

Le vieil HORACE.

Je ſai que par la fuite il a trahi l'Etat.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuiant terminé le combat ;
Mais on a bien tôt vû qu'il ne fuioit qu'en homme
Qui ſavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe !

VALERE.

Aprenez, aprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette avanture
Tous trois étant bleſſez, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun
Il ſait bien ſe tirer d'un pas ſi dangereux ; [d'eux,
Il fuit pour mieux combatre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé ;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſeparent leur pourſuite.

Horace les voiant l'un de l'autre écartez,
Se retourne, & déja les croit demi domptez :
Il atend le premier, & c'étoit vôtre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'atendre,
En vain en l'ataquant fait paroître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire,
Elle crie au second qu'il secoure son frere ;
Il se hâte & s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en le joignant que son frere n'est plus.

CAMILLE.

Helas !

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace,
Son courage sans force est un débile apui,
Voulant vanger son frere il tombe auprès de lui.
L'air raisonne des cris qu'au Ciel chacun envoie,
Albe en jette d'angoisse, & les Romains de joie.
Comme nôtre Heros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver,
„ J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres,
„ Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
„ C'est à ses interêts que je vais l'immoler.
Dit-il, & tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine,
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine,
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit presenter sa gorge au coup mortel.
Aussi le reçoit-il peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le vieil HORACE.

O mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de nos jours !
O d'un Etat panchant l'inespéré secours !
Vertu digne de Rome, & sang digne d'Horace,
Apui de ton païs, & gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens ?

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux des larmes d'allegresse?

VALERE.

Vos caresses bientôt pourront se déploier,
Le Roi dans un moment vous le va renvoier,
Et remet à demain la pompe qu'il prepare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'aquite vers eux
Par des chants de victoire & par de simples vœux.
C'est où le Roi le mene, & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,
Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui;
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil HORACE.

De tels remercîmens ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déja trop paié par les vôtres
Du service d'un fils, & du sang des deux autres.

VALERE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi,
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au dessous du mérite, & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'eſt plus tems de repandre des pleurs.
Il ſied mal d'en verſer où l'on void tant d'honneurs,
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un Amant vous ne perdez qu'un homme;
Dont la perte eſt aiſée à reparer dans Rome.
Après cette victoire il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle,
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous!
Mais j'eſpere aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bientôt regner ſur un ſi noble cœur
Le genereux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche triſteſſe,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foibleſſe,
Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même flanc
Le Ciel vous a tous deux formez d'un même ſang.

SCENE IV.

CAMILLE.

OUi, je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un veritable amour brave la main des parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tirans,
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus, que plus elle te fâche,
Impitoiable pere, & par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes,
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus ateinte
De joie & de douleur, d'eſperance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'évenemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens?
Un Oracle m'aſſure, un ſonge me travaille;
La Paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon himen ſe prepare, & preſqeue en un moment
Pour combatre mon frere on choiſit mon amant.
Ce choix me déſeſpere, & tous le déſavouent,
La partie eſt rompuë, & les Dieux la renouent.
Rome ſemble vaincuë, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O Dieux! ſentois-je alors des douleurs trop legeres
Pour le malheur de Rome & la mort de deux freres,
Et me flatois-je trop quand je croiois pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelque eſpoir?
Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperduë en reçoit la nouvelle.
Son Rival me l'aprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccez le recit odieux,

Il porte sur le front une allegresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi-bien que mon frere, il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encor au prix de ce qui reste.
On demande ma joie en un jour si funeste,
Il me faut aplaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitimé,
Se plaindre est une honte, & soûpirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare on n'est point genereux.
Dégenerons, mon cœur, d'un si vertueux pere,
Soions indigne sœur d'un si genereux frere.
C'est gloire de passer pour un cœur abatu
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu que sauroit-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'aiez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux croissez à son aspect,
Offensez sa victoire, irritez sa colere,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient; preparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une Amante à la mort d'un Amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

MA sœur, voici le bras qui vange nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats,

Vois ces marques d'honneur ces témoins de ma gloire,
Et rens ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes
Sont trop paiez de ſang pour exiger des larmes.
Quand la perte eſt vangée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puis qu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Je ceſſerai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublirai leur mort que vous avez vangée.
Mais qui me vangera de celle d'un Amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuſe?

CAMILLE.

O mon cher Curiace?

HORACE.

O d'une indigne ſœur inſuportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom eſt dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vangeance aſpire!
Ta bouche la demande, & ton cœur la reſpire!
Sui moins ta paſſion, regle mieux tes deſirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes ſoûpirs.
Tes flames deſormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton ame, & ſonge à mes trophées.
Qu'ils ſoient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rens-moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flâme.
Ma joie & mes douleurs dépendroient de ſon ſort,
Je l'adorois vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avois laiſſée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offenſée,
Qui comme une furie atachée à tes pas,

Te veut inceſſament reprocher ſon trépas.
Tigre alteré de ſang, qui me défend les larmes,
Qui veut que dans ſa mort je trouve encor des charmes,
Et que juſques au Ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tuë une ſeconde fois.
Puiſſe tant de malheurs acompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toi, bien-tôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chere à ta brutalité.

HORACE.

O Ciel, qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel deshonnaur ?
Aime, aime cette mort qui fait nôtre bonheur,
Et prefere du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux interêts de Rome.

CAMILLE.

Rome l'unique objet de mon reſſentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon Amant ?
Rome, qui t'a vû naître, & que ton cœur adore !
Rome, enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puiſſent tous ſes Voiſins enſemble conjurez
Saper ſes fondemens encor mal aſſurez ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie ;
Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers
Paſſent pour la détruire & les Monts & les Mers ;
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles :
Que le couroux du Ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux,
Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ſes maiſons en cendre ; & tes lauriers en poudre
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoûpir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir.

HORACE *mettant la main à l'épée, & pourſuivant ſa ſœur qui s'enfuit.*

C'eſt trop ; ma paſſion à la raiſon fait place.

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace

CAMILLE *blessée derriere le Théatre.*

Ah ! traître.

HORACE *revenant sur le Théatre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil suplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est, & mon sang, & ma sœur.
Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille,
Qui maudit son pais renonce à sa famille :
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis,
De ses plus chers parens il fait ses ennemis,
Le sang même les arme en haine de son crime ;
La plus prompte vangeance en est plus legitime,
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Et un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A Quoi t'arrête ici ton illustre colere ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton pere,
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou si tu n'es point las de ces genereux coups,
Immole au cher pais des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, & ta femme à ta sœur.
Nos crimes sont pareils ainsi que nos miseres,
Je soûpire comme elle, & déplore mes freres ;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continuë.

HORACE.

Seche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vûë.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'acable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flâme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser & qu'une ame,
C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je l'aime, & je connois la douleur qui te presse,
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que sœur, & te reglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prens au sort plutôt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la posseder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voions des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi? ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere?
Que Camille est heureuse! elle a pû te déplaire,
Elle a reçû de toi ce qu'elle a pretendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu,
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Ecoute la pitié, si ta colere cesse,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour suplice:
Qu'elle soit un effet d'amour, ou de justice,
N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux Dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Regner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel poiat ma vertu devient-elle reduite!
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me suis point, ou retiens tes soûpirs.

SABINE *seule.*

O colere ! ô pitié sourdes à mes désirs !
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous, ni suplice ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort,
Et n'emploions après que nous à nôtre mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeste
Pour admirer ici le jugement celeste.
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre nôtre orgueil qui s'éleve trop haut.
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement acorde à nôtre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain,
Toi, d'avoir par sa mort deshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte,
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Etoit mieux impuni, que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les loix vous en font maître ;
J'ai crû devoir le sien aux lieux qui m'ont vû naître.
Si dans vos sentimens mon zele est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse & prophanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée,
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté :
Ma main n'a pû souffrir de crime en vôtre race ;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé,
Qu'un pere tel que vous se montre interessé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
Lui-même il y prend part lors qu'il les dissimule,
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'aprouve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'use pas toûjours d'une rigueur extrême,
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même,
Sa vieillesse sur eux aime à se soûtenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes,
Je sai... Mais le Roi vient, je vois entrer ses Gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH ! Sire, un tel honneur a trop d'excez pour moi,
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon Roi.
Permettez qu'à genoux..

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere ;

Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
Un si rare service & si fort important
Veut l'honneur le plus rare, & le plus éclatant:
Vous en aviez déja sa parole pour gage,
Je ne l'ai pas voulu differer davantage.
J'ai sû par son raport (& je n'en doutois pas)
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que déja vôtre ame étant trop resoluë,
Ma consolation vous seroit superfluë.
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique
Par ses mains à son pere ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de vôtre experience.
Beaucoup par un long âge ont apris comme vous
Que le malheur sûccede au bonheur le plus doux;
Peu savent comme vous s'apliquer ce remede,
Et dans leur interêt toute leur vertu cede,
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour vôtre affliction,
Ainsi que vôtre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains, autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puis que le Ciel entre les mains des Rois
Dépose sa justice, & la force des loix,
Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez.... *Le vieil* HORACE.
Quoi, qu'on envoie un vainqueur au suplice?

TULLE.

Permettez qu'il acheve, & je ferai justice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,

C'eſt par elle qu'un Roi ſe fait un demi-Dieu,
Et c'eſt dont je vous plains qu'après un tel ſervice
On puiſſe contte lui me demander juſtice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juſte des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix,
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les meritent,
Ajoûtez-y plûtôt que d'en diminuer,
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puis que d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & periſſe en coupable.
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez regner, le reſte des Romains,
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'himen durant nos bons deſtins
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire
N'intereſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frere,
Et qui ne ſoient forcez de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
Quand près d'être éclairez du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau?
Faiſant triompher Rome il ſe l'eſt aſſervie,
Il a ſur nous un droit, & de mort, & de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clemence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajoûter aux interêts de Rome
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.

Vous verriez un beau sang, pour acuser sa rage,
D'un frere si cruel rejaillir au visage,
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir,
Mais je hai ces moiens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice.
Pensez-vous que les Dieux, vangeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilege atireroit sa peine.
Ne le considerez qu'en objet de leur haine,
Et croiez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puis que ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire
Ont permis qu'aussi-tôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble éfort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que vôtre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vû le premier parricide,
La suite en est à craindre, & la haine des Cieux.
Sauvez-nous de sa main, & redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre
Ce que vous en croiez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroit condamnable,
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser,
Nôtre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir,
D'autres, aiment la vie & je la dois hair.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere,
Qu'en amant de la sœur il acuse le frere,
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.

Un seul point entre nous met cette difference,
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour fletrir ma gloire, & moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere ;
Suivant l'ocasion elle agit plus, ou moins,
Et paroît forte, ou foible aux yeux de ses témoins.
Le Peuple qui voit tout seulement par l'écorce
S'atache à son éfet pour juger de sa force,
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'aiant fait un miracle elle en faise toûjours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son atente :
Il veut qu'on soit égal en tout tems, en tous lieux,
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'ocasion est moindre, & la vertu pareille,
Son injustice acable, & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,
Et quand la Renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras.
Vôtre Majesté, Sire, a vû mes trois combats,
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre ocasion à celle-ci reponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succez qui n'aillent au dessous ;
Si bien que pour laisser une illustre memoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
Encor la faloit-il si-tôt que j'eus vaincu,
Puis que pour mon honneur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
Quand il tombe en peril de quelque ignominie,
Et ma main auroit sû déja m'en garantir,
Mais sans vôtre congé mon sang n'ose sortir.
Comme il vous apartient, vôtre aveu doit se prendre,
C'est vous le dérober qu'autrement le repandre.
Rome ne manque point de genereux Guerriers,

Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.
Que vôtre Majesté désormais m'en dispense ;
Et si ce que j'ai fait vaut quelque recompense,
Permettez, ô grand Roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma sœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, & voiez dans son ame,
Les douleurs d'une sœur, & celles d'une femme,
Qui toute desolée à vos sacrez genoux
Pleure pour sa famille, & craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la justice,
Quoi qu'il ait fait pour vous traitez-le comme tel ;
Et punissez en moi ce noble criminel.
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'himenée, & son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi, qu'il ne vit en lui-même,
Et si vous m'acordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi, qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne
Augmentera sa peine, & finira la mienne.
Sire, voiez l'excez de mes tristes ennuis,
Et l'effroiable état où mes jours sont reduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impieté de hair un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'état & vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !
N'aimer pas un mari qui finit nos miseres !

Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande;
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang apaiser la colere
Des Dieux qu'a pû fâcher sa vertu trop severe,
Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de repondre à Valére.
Mes enfans avec lui conspirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre, & s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

à Sabine.

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quiter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plûtôt consulter leurs manes genereux;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puis que le Ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ses coups,
Voiant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois desavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soûpirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, sui ton devoir comme eux.

au Roi.

Contre ce cher époux Valere en vain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la louange est deuë au lieu du châtiment
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.

Qu'ai-je dit, Sire ? il l'eſt, & ce bras paternel
L'auroit déja puni, s'il étoit criminel,
J'aurois ſû mieux uſer de l'entiere puiſſance
Que me donne ſur lui les droits de la naiſſance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne ſuis point du rang
A ſouffrir ni d'affront ni de crime en mon ſang.
C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valere,
Il a vû quel acueil lui gardoit ma colere,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat
Je croiois que ſa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi vouloir vanger ma fille,
Et par quelle raiſon dans ſon juſte trépas
Prend-il un interêt qu'un pere ne prend pas ?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres :
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend interêt qu'aux crimes de ſa race ;
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrez ramaux qu'on veut reduire en poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchans ſous la main d'un bourreau ? (me
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un hom-
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſeroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'éforce à tacher le renom
D'un Guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom ?
Di, Valere, di-nous, ſi tu veux qu'il periſſe,
Ou tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſuplice ?
Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
Font réſonner encor du bruit de ſes exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ſes places,
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'hon-
Témoin de ſa vaillance, & de nôtre bonheur ? (neur

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oposé à l'éfort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous le previendrez, Sire, & par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son interêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans;
Rome aujourd'huì m'a vû pere de quatre enfans,
Trois én ce même jour sont morts pour sa querelle,
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle,
N'ôtez pas à ses murs un si puissant apui,
Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.
Horace, ne croi pas que le Peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribuë à nôtre renommée,
Toûjours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien-faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres éfets.
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la veritable gloire,
Eux seuls des vrais Heros assurent la memoire.
Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'ocasion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste atente.
Ne hai donc plus la vie, & du moins vi pour moi,
Et pour servir encor ton païs, & ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valere, c'est assez,
Vos discours par les leurs ne sont pas éfacez,

J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor presentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la Nature, & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne sauroit lui servir d'excuse legitime,
Les moins severes loix en ce point sont d'acord,
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoi que grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.
Deux Sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,
Et je serois Sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons Sujets dans toutes les Provinces
Par des vœux impuissans s'aquitent vers leurs Princes.
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets asseurer leurs Etats,
Et l'art & le pouvoir d'affermir des Couronnes
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes,
De pareils Serviteurs sont les forces des Rois,
Et de pareils aussi sont au dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son Liberateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier Auteur.
Vi donc, Horace, vi, Guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au dessus de ton crime,
Ta chaleur genereuse a produit ton forfait.
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vi pour servir l'Etat, vi, mais aime Valére,
Qu'il ne reste entre vous ni haine, ni colere,
Et soit qu'il ait suivi l'amour, ou le devoir,
Sans aucun sentiment resous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse,
C'est en sechant vos pleurs que vous vous montrerez

La veritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moiens de le purifier.
Son pere en prendra soin ; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un tems les manes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puis qu'en un même jour l'ardeur d'un même zele
Acheve le destin de son Amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN D'HORACE.

C'Est une croiance assez generale que cette Piece pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers Actes repondoient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, & j'en demeure d'acord ; mais je ne sai si tous en savent la raison. On l'attribuë communément à ce qu'on voit cette mort sur la Scene, ce qui seroit plutôt la faute de l'Actrice que la mienne ; parce que quand elle voit son frere mettre l'épée à la main, la fraieur si naturelle au sexe lui doit faire prendre la fuite, & recevoir le coup derriere le Théatre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une Regle de ne le point ensanglanter, elle n'est

pas du tems d'Ariſtote, qui nous aprend que pour émouvoir puiſſamment, il faut de grands déplaiſirs, des bleſſures & des morts en ſpectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les évenemens trop dénaturez, comme de Medée qui tuë ſes enfans; mais je ne vois pas qu'il en faſſe une regle generale pour toutes ſortes de morts, ni que l'emportement d'un homme paſſionné pour ſa patrie, contre une ſœur qui la maudit en ſa preſence avec des imprecations horribles, ſoit de même nature que la cruauté de cette mere. Seneque l'expoſe aux yeux du Peuple en dépit d'Horace; & chez Sophocle, Ajax ne ſe cache point aux Spectateurs lors qu'il ſe tuë. L'adouciſſement que j'aporte dans le ſecond de mes Diſcours, pour rectifier la mort de Clytemneſtre, ne peut être propre ici à celle de Camille: Quand elle s'enferreroit d'elle-même par deſeſpoir en voiant ſon frere l'épée à la main, ce frere ne laiſſeroit pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puis qu'il n'y a point de troiſiéme perſonne ſur le Théatre à qui il pût adreſſer le coup qu'elle recevroit comme peut faire Oreſte à Ægiſte. D'ailleurs l'Hiſtoire eſt trop connuë, pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée, & la défenſe que lui prête ſon pere pour obtenir ſa grace n'auroit plus de lieu, s'il demeuroit innocent. Quoiqu'il en ſoit, voions ſi cette action n'a pû cauſer la chûte de ce Poëme que par-là, & ſi elle n'a point d'autre irrégularité que de bleſſer les yeux.

Comme je n'ai point acoûtumé de diſſimuler mes defauts, j'en trouve ici deux ou trois aſſez conſiderables. Le premier eſt, que cette action qui devient la principale de la Piece, eſt momentanée, & n'a point cette juſte grandeur que lui demande Ariſtote, & qui conſiſte en un commencement, un milieu, & une fin. Elle ſurprend tout d'un coup; & toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, & par la défenſe qu'il fait à ſa ſœur de regreter qui que ce ſoit, de lui ou de ſon

Amant, qui meure au combat, n'eſt point ſuffiſante pour faire atendre un emportement ſi extraordinaire, & ſervir de commencement à cette action.

Le ſecond defaut eſt, que cette mort fait une action double par le ſecond peril où tombe Horace après être ſorti du premier. L'unité de peril d'un Heros dans la Tragedie, fait l'unité d'action, & quand il en eſt garanti la Piece eſt finie, ſi ce n'eſt que la ſortie même de ce peril l'engage ſi neceſſairement dans un autre, que la liaiſon & la continuité des deux n'en faſſe qu'une action : ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant ſans aucun beſoin de tuer ſa ſœur, ni même de parler à elle, & l'action ſeroit ſuffiſamment terminée à ſa victoire. Cette chûte d'un peril en l'autre ſans neceſſité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un peril public où il y va de tout l'Etat, il tombe en un peril particulier, où il n'y va que de ſa vie ; & pour dire encore plus, d'un peril illuſtre, où il ne peut ſucomber que glorieuſement, en un peril infâme, dont il ne peut ſortir ſans tache. Ajoûtez pour troiſiéme imperfection, que Camille qui ne tient que le ſecond rang dans les trois premiers Actes, & y laiſſe le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'eſt plus conſiderable, & qu'ainſi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des Perſonnages, où ſe doit étendre ce précepte d'Horace :

ſervetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Ce defaut en Rodelinde a été une des principales cauſes du mauvais ſuccez de Pertharite, & je n'ai point encore vû ſur nos Théatres cette inégalité de rang en un même Acteur, qui n'ait produit un tres-méchant effet. Il ſeroit bon d'en établir une Regle inviolable.

Du côté du tems, l'action n'eſt point trop preſſée, & n'a rien qui ne ſemble vrai-ſemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y ſoit exacte, elle n'eſt pas ſans quelque contrainte. Il eſt conſtant qu'Horace & Curiace n'ont point de raiſon de ſe ſeparer du reſte

de la Famille pour commencer le second Acte, & c'est une adresse de Theatre de n'en donner aucune quand on n'en peut donner de bonnes. L'atachement de l'Auditeur à l'action presente, souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen severe de cette justesse ; & ce n'est pas un crime que de s'en prevaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, & trouve sa vrai-semblance aisée dans le raport à l'Histoire, qui marque assez d'amitié & d'égalité entre les deux Familles, pour avoir pû faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du Cid, & ne fait que se laisser toucher diversement comme elle à la diversité des évenemens. Neanmoins on a generalement aprouvé celle-ci, & condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, & j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des Scenes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette Piece ; au lieu que dans le Cid toutes celles de l'Infante sont détachées & paroissent hors d'œuvre :

Tantum series junctura pollet.

L'autre, qu'aiant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est necessaire que tous les incidens de ce Poëme lui donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre interêt à ce qui regarde son mari & ses freres : mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid, & si elle a quelque inclination secrete pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître, puis qu'elle ne produit aucun éfet.

L'Oracle qui est proposé au premier Acte, trouve son vrai sens à la conclusion du cinquiéme. Il semble clair d'abord, & porte l'imagination à un sens contraire, & je les aimerois mieux de cette sorte sur nos Theatres, que ceux qu'on fait entierement obscurs, parce que la surprise de leur veritable éfet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'Andromede &

dans l'Œdipe. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un plus grand ornement dans la Protase, pourvû qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin veritable de la Piece, mais avec quelque confusion, qui n'en permit pas l'intelligence entiere. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici & dans Polyeucte; mais avec plus d'éclat & d'artifice dans ce dernier Poëme, où il marque toutes les particularitez de l'évenement, qu'en celui-ci où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second Acte est un des plus pathetiques qui soient sur la Scene, & le troisiéme un des plus artificieux. Il est soûtenu de la seule narration de la moitié du combat des trois freres, qui est coupée tres-heureusement pour laisser Horace le pere dans la colere & le déplaisir, & lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatriéme. Il a été à propos pour le jetter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme, qui suit brusquement sa premiere idée; & presume le combat achevé parce qu'elle a vû deux des Horaces par terre, & le troisiéme en fuite. Un homme, qui doit être plus posé & plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme : Il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'évenement, & n'eût pas été excusable de se laisser emporter si legerement par les aparences, à presumer le mauvais succez d'un combat, dont il n'eût pas vû la fin.

Bien que le Roi n'y paroisse qu'au cinquiéme, il y est mieux dans sa dignité que dans le Cid, parce qu'il a interêt pour tout son Etat dans le reste de la Piece, & bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme Roi. Il vient aussi dans ce cinquiéme comme Roi, qui veut honorer par cette visite un pere dont les fils lui ont conservé sa Couronne, & aquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de Juge ce n'est que par accident, & il le fait dans ce logis

même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la Regle de l'unité de lieu. Tout ce cinquiéme est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragedie : Il est tout en plaidoïez, & ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours. Ils peuvent être supportez en un commencement de Piece, où l'action n'est pas encore échauffée ; mais le cinquiéme Acte doit plus agir que discourir. L'atention de l'Auditeur déja lassée se rebute de ces conclusions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valére y soit un digne acusateur d Horace, parce que dans la Piece il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille ; à quoi je repons, que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une tres-forte, mais qu'un Amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grace à sa Maîtresse dans le jour qui la rejoignoit à un Amant aimé. Il n'y avoit point de place pour lui au premier Acte, & encore moins au second ; il faloit qu'il tînt son rang à l'Armée pendant le troisiéme, & il se montre au quatriéme, si-tôt que la mort de son Rival fait quelque ouverture à son espérance. Il tâche à gagner les bonnes graces du pere par la commission qu'il prend du Roi de lui aporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce Prince lui veut faire, & par ocasion il lui aprend la victoire de son fils qu'il ignoroit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers Actes, mais d'un tems propre à le témoigner ; & dès la premiere Scene de la Piece il paroît bien qu'il rendoit assez de soins à Camille, puis que Sabine s'en alarme pour son frere. S'il ne prend pas le procedé de France, il faut considerer qu'il est Romain, & dans Rome, où il n'auroit pû entreprendre un duël contre un autre Romain sans faire un crime d'Etat, & que j'aurois fait un crime de Théatre, si j'avois habillé un Romain à la françoise.

CINNA,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

OCTAVE CESAR AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Imperatrice.

CINNA, Fils d'une Fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, Fille de C. Toranius Tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le Triumvirat.

FULVIE, Confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Affranchi d'Auguſte.

EVANDRE, Affranchi de Cinna.

EUPHORBE, Affranchi de Maxime.

La Scene eſt à Rome.

CINNA,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMPATIENS désirs d'une illustre vangeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naissance,
Enfans impetueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire;
Durant quelques momens souffrez que je respire,
Et que je considere en l'état où je suis.
Et ce que je hazarde, & ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste memoire
Que par sa propre main mon pere massacré
Du Trône où je le vois fait le premier degré,
Quand vous me presentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, & l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,

Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna, que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le suivre exposer mon Amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te precipite.
Quoique pour me servir tu n'aprehende rien,
Te demander du sang c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans atirer sur soi mille & mille tempêtes;
L'issuë en est douteuse, & le peril certain;
Un ami déloial peut trahir ton dessein,
L'ordre mal conceité, l'ocasion mal prise,
Peuvent sur son Auteur renverser l'entrepriſe,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapet,
Dans sa ruine même il peut t'enveloper,
Et quoiqu'en ta faveur ton amour execute,
Il te peut en tombant écraser sous sa chûte.
Ah! cesse de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vangeant ce n'est pas me vanger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on vange un pere?
Est-il perte à ce prix qui ne semble legere,
Et quand son assassin tombe sous nôtre effort,
Doit-on considerer ce que coûte sa mort?
Cessez vaines fraieurs, cessez lâches tendresses,
De jetter dans mon cœur vos indignes foiblesses;
Et toi qui les produits par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir & ne le combats plus.
Lui ceder, c'est ta gloire, & le vaincre, ta honte.
Montre-toi genereux souffrant qu'il te surmonte,
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triompheras que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut posseder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'aquerir:
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez vanger:
Mais encor une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit être atiedie.
Auguste chaque jour à force de bienfaits,
Semble assez reparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considerée,
Et de ses Courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere;
Et de quelque façon que l'on me considere,
Abondante en richesses, ou puissante en credit,
Je demeure toûjours la fille d'un Proscrit.
Les bienfaits ne font pas toûjours ce que tu penses,
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses.
Plus nous en prodiguons à qui nous peut hair,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour, sans changer mon courage,
Je suis ce que j'étois, & je puis davantage,
Et des mêmes presens qu'il verse dans mes mains

J'achete contre lui les esprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moien plus sûr d'atenter à sa vie :
Pour qui vange son pere il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous hair sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautez son Trône est établi.
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs
Pour vanger vôtre perte en vangeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne sauroit long-tems vivre.
Remettez à leurs bras les communs interêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoi, je le hairai sans tâcher de lui nuire ?
J'atendrai du hazard qu'il ose le détruire,
Et je satisferai des devoirs si pressans
Par une haine obscure & des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere,
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
Qui le faisant péril, ne me vangeroit pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les interêts publics qui s'atachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de vanger nos Parens
La gloire qu'on remporte à punir les Tirans,
Et faisons publier par toute l'Italie,
„ La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie ;
„ On a touché son ame, & son cœur s'est épris,
„ Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Vôtre amour à ce prix, n'est qu'un present funeste,
Qui porte a son Amant sa perte manifeste.

Penſez mieux, Æmilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſez
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

ÆMILIE.

Ah! tu ſais me fraper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir;
Mon eſprit en deſordre à ſoi-même s'opoſe,
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe,
Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Céde aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout-beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte:
Tu vois bien des hazards, il ſont grands, mais n'importe.
Cinna n'eſt pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe ſa vie eſt maître de la ſienne;
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit,
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoiqu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux manes paternels je dois ce ſacrifice,
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard après tout de m'en vouloir dédire;
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire,
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui,
Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Cinna, vôtre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée,
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un Tiran entrepriſe conçûë
Ne permit d'esperer une si belle issuë;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais Conjurez ne furent mieux d'acord.
Tous s'y montrent portez avec tant d'allegresse,
Qu'ils semblent comme moi servir une Maîtresse,
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous vanger un pere comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévû, que pour un tel ouvrage
Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'interêt d'Æmilie & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vû de quel zele
Cette Troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguſte, & d'Empereur,
Vous eussiez vû leurs yeux s'enflâmer de fureur,
Et dans un même instant par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colere.
„ Amis leur ai-je dit, voici le jour heureux
„ Qui doit conclure enfin nos desseins genereux.
„ Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
„ Et son salut dépend de la perte d'un homme,

„ Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
„ A ce Tigre alteré de tout le sang romain.
„ Combien pour le repandre a-t-il formé de brigues!
„ Combien de fois changé de partis & de ligues,
„ Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
„ Et jamais insolent ni cruel à demi!
Là par un long recit de toutes les miseres
Que durant nôtre enfance ont enduré nos peres,
Renouvellant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroient ses entrailles,
Où l'Aigle abatoit l'Aigle, & de chaque côté
Nos Legions s'armoient contre leur liberté;
Où les meilleurs Soldats & les Chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne atacher l'Univers,
Et l'execrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infame nom de traître,
Romains contre Romains, Parens contre Parens,
Combatoient seulement pour le choix des Tirans.
J'ajoûte à ces tableaux la peinture effroiable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au senat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en representer les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entiere noiée au sang de ses enfans,
Les uns assassinez dans les Places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégoutant du meurtre de son pere,
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un craion imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands Personnages

Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux Proscrits, ces demi Dieux mortels,
Qu'on a sacrifiez jusques sur les Autels ?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas quoique mal figurez,
Ont porté les esprits de tous nos Conjurez?
Je n'ai point perdu tems, & voiant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoûte en peu de mots: „ Toutes ces cruautez,
„ La perte de nos biens & de nos libertez,
„ Le ravage des champs, le pillage des villes,
„ Et les proscriptions, & les guerres civiles,
„ Sont les degrez sanglans dont Auguste a fait choix
„ Pour monter sur le trône, & nous donner des loix.
„ Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
„ Puis que de trois Tirans c'est le seul qui nous reste,
„ Et que juste une fois il s'est privé d'apui,
„ En perdant pour regner deux méchans comme lui.
„ Lui mort, nous n'avons point de vangeur ni de maî
„ tre,
„ Avec la liberté Rome s'en va renaître,
„ Et nous mériterons le nom de vrais Romains
„ Si le joug qui l'acable est brisé par nos mains.
„ Prenons l'ocasion tandis qu'elle est propice ;
„ Demain au Capitole il fait un sacrifice,
„ Qu'il en soit la victime, & faisons en ces lieux
„ Justice à tout le monde, à la face des Dieux.
„ Là presque pour sa suite il n'a que nôtre Troupe,
„ C'est de ma main qu'il prend, & l'encens & la coupe;
„ Et je veux pour signal que cette même main
„ Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le
„ sein.
„ Ainsi d'un coup mortel la victime frapée
„ Fera voir si je suis du sang du grand Pompée.
„ Faites voir après moi si vous vous souvenez
„ Des illustres Aieux de qui vous êtes nez.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'être fidelle,

L'ocasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison regle enfin l'ardeur qui les emporte;
Maxime & la moitié s'assure de la porte,
L'autre moitié me suit, & doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'atens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur;
Cesar, celui de prince ou d'un usurpateur.
Du succez qu'on obtient contre la tirannie
Dépend, ou nôtre gloire ou nôtre ignominie,
Et le Peuple inégal à l'endroit des Tirans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moi, soit que le Ciel me soit dur, ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire, ou me livre au suplice,
Que Rome se déclare, ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succez qui souille ta mémoire.
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en peril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Cassie.
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie,
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encore précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse;
Si le vainqueur y regne, ils y sont regretez,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaitez.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne pers pas le soin de conserver ta vie.
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi-bien que la gloire Æmilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'atendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle ocasion mêne Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

SEigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! le ſais-tu bien, Evandre ?

EVANDRE.

Polycléte eſt encor chez vous à vous atendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dexterité n'eût ſû l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe,
Il preſſe fort.

ÆMILIE.

Mander les Chefs de l'entrepriſe !
Tous deux ! en même tems ! vous êtes découverts.

CINNA.

Eſperons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah ! Cinna, je te pers.
Et les Dieux obſtinez à nous donner un maître
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut plus douter, Auguſte a tout apris.
Quoi, tous deux ! & ſi-tôt que le conſeil eſt pris ?

CINNA.

Je ne vous puis celer que ſon ordre m'étonne,
Mais ſouvent il m'apelle auprès de ſa perſonne ;
Maxime eſt comme moi de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingenieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême,
Et puis que deſormais tu ne peux me vanger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.

Fui d'Auguſte irrité l'implacable colere ;
Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon pere,
N'aigri point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me reduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! ſur l'illuſion d'une terreur panique
Trahir vos interêts & la cauſe publique !
Par cette lâcheté moi-même m'acuſer,
Et tout abandonner quand il faut tout oſer !
Que feront nos amis, ſi vous êtes déçûë ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſûë ?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des precipices
Se couronner de gloire en bravant les ſuplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il repandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois ſuſpect à tarder davantage :
Adieu, raffermiſſez ce genereux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
Je mourrai tout enſemble heureux, & malheureux.
Heureux, pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux, de mourir ſans vous avoir ſervie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient.
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe,
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confeſſe ;
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſû pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance
Digne de nôtre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en Citoien Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur auſſi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encor en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espere
Que vous saurez vanger l'amant avec le pere.
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis,
Et leur parlant tantôt des miseres romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos interêts,
D'un si parfait amour ne trahit les secrets.
Il n'est sû que d'Evandre, & de vôtre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de fraieur je vais donc chez Livie,
Puis que dans ton péril il me reste un moien
De faire agir pour toi son crédit & le mien.
Mais si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espere pas qu'enfin je veuille te survivre ;
Je fais de ton destin des regles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soiez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Vas-t-en, & souviens-toi seulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

QUE chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous Cinna, demeurez, & vous Maxime aussi.

Tous se retirent à la reserve de Cinna & de Maxime.

Cet Empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un Courtisan flateur la presence importune,
N'est que de ces beautez dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie:
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et comme nôtre esprit jusqu'au dernier soûpir
Toûjours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramene en soi n'aiant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu,
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes,
D'éffroiables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,

Point de plaisirs sans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a precedé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même.
D'un œil si different tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoien dans le sein de sa Ville ;
L'autre tout debonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire.
L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur :
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toûjours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise, où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un perit, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécéne,
Pour resoudre ce point avec eux debatu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considerez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, & pesante à moi-même :
Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'Etat, tout est en vôtre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque, ou d'une Republique,
Votre avis est ma regle, & par ce seul moien
Je veux être Empereur, ou simple Citoien.

CINNA.

Malgré nôtre surprise & mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combatre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de vôtre gloire,
Que vous aillez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez vôtre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions
On ne renonce point aux grandeurs legitimes,

On garde sans remords ce qu'on aquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quite est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quiter le juge mal aquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'êtes justement, & c'est sans atentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, & tous les conquerans
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tirans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit Cesar, il vous faut aujourd'hui
Condamner sa memoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
Cesar fut un Tiran & son trépas fut juste,
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vangé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées,
Un genie plus puissant veille sur vos années,
On a dix fois sur vous atenté sans éfet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'execute,
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute;
Enfin, s'il faut atendre un semblable revers,
Il est beau de mourir Maître de l'Univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, & j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oüi, j'acorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au peril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête.
Mais que sans se noircir il ne puisse quiter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il acuse par-là Cesar de tirannie,
Qu'il aprouve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est vôtre bien,

Chacun en liberté peut disposer du sien,
Il le peut à son choix, garder ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possedez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possedent,
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cedent,
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au dessous de vous.
Vôtre Rome autrefois vous donna la naissance,
Vous lui voulez donner vôtre toute-puissance,
Et Cinna vous impute à crime capital,
La liberalité vers le païs natal !
Il apelle remords l'amour de la Patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins éfets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au dessus du don ?
Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,
Vôtre gloire redouble à mépriser l'Empire,
Et vous serez fameux chez la posterité
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quité.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même,
Et peu de genereux vont jusqu'à dédaigner,
Après un Sceptre aquis, la douceur de regner.
Considerez d'ailleurs, que vous regnez dans Rome,
Où de quelque façon que vôtre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie, & le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour Tiran quiconque s'y fait maître,
Qui le sert est esclave, & qui l'aime est un traître ;
Qui le souffre, a le cœur lâche, mol, abatu,
Et pour s'en affranchir tout s'apelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines,

On a fait contre vous dix entrepriſes vaines,
Peut-être que l'onziéme eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le Ciel vous envoie,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voie.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers :
Il eſt beau de mourir Maître de l'Univers ;
Mais la plus belle mort ſouille nôtre memoire
Quand nous avons pû vivre avecque plus de gloire.

CINNA.

Si l'amour du païs doit ici prevaloir
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'aproche pas
De celui qu'un bon Prince aporte à ſes Etats.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & recompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien precipiter de peur d'un Succeſſeur.
Mais quand le Peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte.
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſeditieux.
Ces petits Souverains qu'il fait pour une année,
Voiant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du Public largement ils moiſſonnent,
Aſſurez que chacun leur pardonne aiſément,
Eſperant à ſon tour un pareil traitement.
Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
Avec le premier lait ſuccent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée :
Son Peuple qui s'y plaît en fuit la guerison,
Sa coûtume l'emporte, & non pas la raison,
Et cette vieille erreur que Cinna veut abatre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier asservi sous ses loix
L'a vû cent fois marcher sur la tête des Rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvoient de plus dõner les meilleurs Princes?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçûs toutes sortes d'états.
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
Seme dans l'Univers cette diversité.
Les Macedoniens aiment la Monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des Souverains,
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie
Départ à chaque Peuple un different genie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des Cieux
Change selon les tems, comme selon les lieux.
Rome a reçû des Rois ses murs & sa naissance,
Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontez
Le comble souverain de ses prosperitez.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux Armées,
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ses Consuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses Rois.

MAXIME.

Les changemens d'état que fait l'ordre celeste,
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils
nous font.

L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers Conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc vôtre aieul Pompée au Ciel a reſiſté,
Quand il a combatu pour nôtre liberté?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit défenduë.
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-tems ne ſert qu'à l'éblouir,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle ſe voit la Maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des Citoiens plus puiſſans que des Rois,
Les Grands pour s'affermir achetant les ſuffrages,
Tiennent pompeuſement leurs Maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorez ſe laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devint jaloux,
Ceſar de mon aieul, Marc Antoine de vous.
Ainſi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lors que par un deſordre à l'Univers fatal
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon Chef à qui tout obéïſſe.
Si vous aimez encor à la favoriſer,
Otez-lui les moiens de ſe plus diviſer.
Sylla quitant la place enfin bien uſurpée
N'a fait qu'ouvrir le champ à Ceſar & Pompée.
Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans ſa famille aſſûré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Ceſar le cruel parricide,

Qu'élever contre vous Antoine avec Lepide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si Cesar eût laissé l'Empire entre vos mains ?
Vous la replongerez en quitant cet Empire,
Dans les maux dont à peine encor elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du païs, que la pitié vous touche;
Vôtre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considerez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien paiée,
Mais une juste peur tient son ame effraiée.
Si jaloux de son heur & las de commander
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne preferez son interêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au desespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître,
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un Successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en deliberons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire.
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je voi trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'Etat & ma personne;
Vôtre amour en tous deux fait ce combat d'esprit,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile.

Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je repondrai de ce que vous ferez.
Pour épouſe, Cinna, je vous donne Æmilie.
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la neceſſité
M'ont fait traiter ſon pere avec ſeverité,
Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voiez-la de ma part, tâchez de la gagner;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner,
De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

QUel eſt vôtre deſſein après ces beaux diſcours ?

CINNA.

Le même que j'avois, & que j'aurai toûjours,

MAXIME.

Un Chef de Conjurez flate la tirannie !

CINNA.

Un Chef de Conjurez la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble & la vanger.
Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux Autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quite après pour l'éfet d'un remords !

Quand le Ciel par nos mains à le punir s'aprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'eſt trop ſemer d'apas, & c'eſt trop inviter,
Par ſon impunité, quelqu'autre à l'imiter.
Vangeons nos Citoiens, & que la peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la Couronne;
Que le Peuple aux Tirans ne ſoit plus expoſé,
S'il eût puni Sylla, Ceſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Ceſar que vous trouvez ſi juſte
A ſervi de pretexte aux cruautez d'Auguſte,
Voulant nous affranchir Brute s'eſt abuſé;
S'il n'eût puni Ceſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques
Ont fait rentrer l'état ſous des loix tiranniques,
Mais nous ne verrons point de pareils accidens
Lors que Rome ſuivra des Chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence.
Cependant c'en eſt peu, que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au peril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guerir un mal ſi grand ſans couper la racine,
Emploier la douceur à cette gueriſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable,
Et c'eſt toûjours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'une main lasse de l'oprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tiran dont elle fut la proie,
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses presens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me seroit une gêne.
Mais quand j'aurai vangé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai meritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, & qu'après nôtre éfort
Les presens du tiran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'aparence, ami, que vous puissiez lui plaire,
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un pere?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce Palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à nôtre confidence.
Sortons, qu'en sureté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moiens les plus doux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-même il m'a tout dit, leur flâme est mutuelle,
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle,
Mais sans vanger son pere, il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'aquerir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne point de cette violence,
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance;
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos Conjurez deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme,
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome,
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, & je sers mon Rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son Rival!

MAXIME.

Oui, j'aime sa Maîtresse,
Et l'ai caché toûjours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnuë, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit meriter.
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enleve,
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'acheve,
J'avance des succez dont j'atens le trépas,

Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issuë en est aisée, agissez pour vous même ;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maitresse acusant un rival.
Auguste à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon Ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis.
Un veritable amant ne connoit point d'amis ;
Et même avec justice on peut trahir un traitre,
Qui pour une maitresse ose trahir son maitre.
Oubliez l'amitié, comme lui les bien-faits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient legitime,
On n'est point criminel, quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime, par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'interêt du païs n'est point ce qui l'engage,
Le sien, & non la gloire, anime son courage,
Il aimeroit Cesar s'il n'étoit amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, & non pas genereux.
Pensez-vous avoir lû jusqu'au fond de son ame ?
Sous la cause publique il vous cachoit sa flâme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les detestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il pretend après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur vôtre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'acuser sans nommer tout le reste ?

A tous nos Conjurez l'avis seroit funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du Païs.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable,
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux,
En ces occasions ennuié de suplices,
Aiant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous crâignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
De vouloir par sa perte aquerir Æmilie.
Ce n'est pas le moien de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne,
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la meriter par une triple offense?
Je trahis son Amant, je détruis sa vangeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir perir,
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût cherir?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile;
L'artifice pourtant vous y peut être utile,
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste, le tems en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice?
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse!
Puis-je lui demander pour prix de mon raport
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant & de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudroit des miracles.
J'espere toutefois qu'à force d'y rêver....

MAXIME.

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
Cinna vient, & je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux resoudre après ce que je me propose.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

VOus me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

Æmilie, & Cesar. L'un & l'autre me gêne,
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que Cesar emploiât mieux ses soins,
Et s'en fit plus aimer, ou m'aimât un peu moins,
Que sa bonté touchât la Beauté qui me charme,
Et la pût adoucir, comme elle me desarme.
Je sens au fonds du cœur mille remors cuisans
Qui rende à mes yeux tous ses bienfaits presens.
Cette faveur si pleine, & si mal reconnuë,
Par un mortel reproche à tous momens me tuë.
Il me semble sur tout incessamment le voir
Dépoſer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'aplaudir, & me dire:
„ Cinna, par vos Conseils je retiendrai l'Empire.
„ Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah plutôt.... Mais helas! j'idolâtre Æmilie,
Un serment execrable à sa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux,
Des deux côtez j'offense, & ma gloire, & les Dieux,

Je deviens sacrilege, ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations.
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne sentiez au cœur, ni remors, ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup aproche,
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'aprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusque-là possedée,
S'atache aveuglément à sa premiere idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point acablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise;
Qu'avant que de fraper elle lui fit sentir
Plus d'un remors en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquietude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un Tiran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remors d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de nôtre liberté.
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée,
De la main de Cesar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un interêt leger
De vangeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un Tiran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à vôtre côté,
„ Rens-moi, rens-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
„ Et si tu m'as tantôt preferé ta Maîtresse,
„ Ne me prefere pas le Tiran qui m'oppresse.

CINNA.

Ami, n'acable plus un esprit malheureux,

Qui ne forme qu'en lâche un deſſein genereux.
Envers nos Citoiens je ſai quelle eſt ma faute,
Et leur rendrai bien-tôt tout ce que je leur ôte ;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié,
Et laiſſe-moi, de grace, atendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe,
De la bonté d'Octave, & de vôtre foibleſſe ;
L'entretien des Amans veut un entier ſecret.
Adieu, je me retire en Confident diſcret.

SCENE III.

CINNA.

DOnne un plus digne nom au glorieux empire,
Du noble ſentiment dont la vertu m'inſpire,
Et que l'honneur opoſe au coup precipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continuë à le nommer foibleſſe,
Puis qu'il devient ſi foible auprès d'une Maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devroit étouffer,
Ou que s'il le combat, il n'oſe en triompher.
En ces extremitez quel conſeil dois-je prendre ?
De quel côté pancher ? à quel parti me rendre ?
Qu'une ame genereuſe a de peine à faillir !
Quelque fruit que par là j'eſpere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vangeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'apas pour flater ma raiſon,
S'il les faut aquerir par une trahiſon ;
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,
Qui du peu que je ſuis fait une telle eſtime,

Qui me comble d'honneurs, qui m'acable de biens,
Qui ne prend pour regner de conseils que les miens.
O coup, ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Perisse mon amour, perisse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir.
Quoi ! ne m'offre-t'il pas tout ce que je souhaite ?
Et qu'au prix de son sang ma passion achete,
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô serment temeraire,
O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un pere,
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus que par vôtre congé,
C'est à vous à regler ce qu'il faut que je fasse,
C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grace,
Vos seules volontez president à son sort,
Et tiennent en mes mains, & sa vie, & sa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
Et puis que de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse flechir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, Cinna, ma fraieur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'emploier pour toi,
Octave en ma presence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le desavoûrez-vous & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toûjours moi-même, & mon cœur n'est point autre ;
Me donner à Cinna c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un present de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois.... O Ciel ! l'osai-je dire !

ÆMILIE.

Que puis-je, & que crains tu ?

CINNA.

Je tremble, je soûpire,
Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soûpirs.
Ainsi je suis trop seur que je vais vous déplaire,
Mais je n'ose parler, & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il vous faut obéir,
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, & le Ciel me foudroie,
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet atendre d'un grand cœur.
Mais voiez à quel prix vous me donnez vôtre ame ;
En me rendant heureux, vous me rendez infame ;
Cette bonté d'Auguste...

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconstans.
Les faveurs du Tiran emportent tes promesses,
Tes feux & tes sermens cedent à ses caresses.

Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner,
Tu me veux de sa main, plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roi hors du Trône, & donner ses Etats,
De ses proscriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Je suis toûjours moi-même, & ma foi toûjours pure.
La pitié que je sens ne me rend point parjure,
J'obéis sans reserve à tous vos sentimens,
Et prens vos interêts par delà mes sermens.
J'ai pû, vous le savez, sans parjure & sans crime
Vous laisser échaper cette illustre victime.
Cesar se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtoit tout pretexte à lui percer le sein,
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortez, & vôtre haine trompée.
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître! & tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à regner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie.
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie,
Et malgré ses bienfaits je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il perisse, ou vous doive le jour,
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance;
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.

Une ame genereuſe & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide,
Elle en hait l'infamie atachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie,
La perfidie eſt noble envers la tirannie,
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus genereux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de vôtre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraîment romain...

ÆMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir;
Il fuit plus que la mort la honte d'être Eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur que de l'être d'Octave,
Et nous voions ſouvent des Rois à nos genoux
Implorer la faveur d'Eſclaves tels que nous.
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes,
Il nous fait Souverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe!
Pour être plus qu'un Roi tu te crois quelque choſe!
Aux deux bouts de la terre en eſt-il un ſi vain
Qu'il pretende égaler un Citoien Romain?
Antoine ſur ſa tête atira nôtre haine,
En ſe deshonorant par l'amour d'une Reine,
Attale, ce grand Roi dans la pourpre blanchi,
Qui du Peuple Romain ſe nommoit l'Affranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vû l'arbitre,
Eut encore moins priſé ſon Trône, que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, ſoûtiens ta dignité,

Et prenant d'un Romain la generosité,
Sache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître,
Pour commander aux Rois, & pour vivre sans Maître.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins, & punit les ingrats,
Et quoiqu'on entreprenne, & quoiqu'on execute,
Quand il éleve un trône, il en vange la chûte,
Il se met du parti de ceux qu'il fait regner;
Le coup dont on les tuë est long-tems à saigner,
Et quand à les punir il a pû se resoudre,
De pareils châtimens n'apartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te reus,
De te remettre au foudre à punir les Tirans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tirannie,
Abandonne ton ame à son lâche génie,
Et pour rendre le calme à ton esprit flotant,
Oublie, & ta naissance, & le prix qui t'atend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colere,
Je saurai bien vanger mon païs & mon pere.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
Seule contre un Tiran en le faisant perir,
Par les mains de sa Garde il me faloit mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moien d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé cherir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un Esclave en son lieu supposé.
Ie t'aime toutefois, quel que tu puisses être,
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,

Mille autres à l'envi recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'aquerir à même prix que toi.
Mais n'aprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ;
Vis pour ton cher Tiran tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les siens se vont precipiter,
Puis que ta lâcheté n'ose me meriter.
Viens me voir dans son sang, & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir acompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
„ N'acuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.
„ Je descens dans la tombe, où tu m'as condamnée,
„ Où la gloire me suit qui t'étoit destinée ;
„ Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,
„ Mais je vivrois à toi, si tu l'avois voulu.

CINNA.

Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut vanger un pere,
Il faut sur un Tiran porter de justes coups ;
Mais aprenez qu'Auguste est moins Tiran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tirannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautez
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontez.
Vous me faites priser ce qui me deshonore,
Vous me faites hair ce que mon ame adore,
Vous me faites repandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien, & mille & mille fois ;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée,
Aux manes d'un tel Prince immolant vôtre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perduë.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au desespoir.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez!

ÆMILIE.

Helas! cours après lui, Fulvie;
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir.
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste.

ÆMILIE.

Ah! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc?

ÆMILIE.

Qu'il acheve, & dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après, de la mort, ou de moi.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOut ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroiable.

EUPHORBE.

Seigneur, le recit même en paroît effroiable,
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la ſeule penſée en fait fremir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis! quoi, Cinna, quoi, Maxime!
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpire!
Maxime a vû ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir;
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontez d'autant plus ſe mutine.
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les Conjurez fait ce juſte remors,
Et malgré les fraieurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, & lui seul les séduit!
O le plus déloial que la terre ait produit!
O trahison cençûë au sein d'une Furie!
O trop sensible coup d'une main si cherie!
Cinna, tu me trahis! Polyclete, écoutez.

Il lui parle à l'oreille.

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront executez.

AUGUSTE.

Qu'Eraste en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Polycléte rentre.

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du Palais il a pû revenir,
Que les yeux égarez & le regard farouche,
Le cœur gros de soûpirs, les sanglots à la bouche,
Il deteste sa vie & ce complot maudit,
M'en aprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,
Et m'aiant commandé que je vous avertisse,
Il ajoûte: „ Dis-lui que je me fais justice,
„ Que je n'ignore point ce que j'ai merité.
Puis soudain dans le Tibre il s'est precipité,
Et l'eau grosse & rapide, & la nuit assez noire
M'ont derobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remors il a trop succombé,
Et s'est à mes bontez lui-même dérobé,
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface:
Mais puis qu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu seur ce fidelle témoin.

SCENE II.

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous desormais que je fie
Les secrets de mon ame & le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets, il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'atirent que des haines,
Et si vôtre rigueur les condamne à cherir
Ceux que vous animez à les faire perir.
Pour elles rien n'est seur, qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre !
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné ;
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macedoine ;
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoi tout d'un tems
Perouse au sien noiée, & tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton Tuteur enfonças le coûteau ;
Et puis, ose acuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton suplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidez
Ils violent des droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahison est juste, & le Ciel l'autorise.
Quite ta dignité comme tu l'as aquise,
Rens un sang infidelle à l'infidelité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne,

Quelle fureur, Cinna, m'acuſe & te pardonne !
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fais ſeule mon crime,
Releve, pour l'abatre, un trône illegitime,
Et d'un zele éfronté couvrant ſon atentat,
S'opoſe, pour me perdre, au bonheur de l'état ?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer ;
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer,
Puniſſons l'Aſſaſſin, proſcrivons ſes complices.
Mais quoi ! toûjours du ſang, & toûjours des ſupli-
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter, ces !
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une Hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le ſang repandu de mille Conjurez
Rend mes jours plus maudits, & non plus aſſurez.
Octave, n'atens plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte ;
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche & vain éfort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe,
Pour te faire perir tour à tour s'intereſſe.
Meurs, puis que c'eſt un mal que tu ne peux guerir,
Meurs enfin puis qu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs. Mais quite du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat.
A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contentant ſes deſirs, puni ſon parricide,
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faiſant qu'il le voie, & n'en jouiſſe pas.
Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine,
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains, ô vangeance, ô pouvoir abſolu,
O rigoureux combat d'un cœur irreſolu

Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi perir, ou laissez-moi regner.

SCENE III.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tuë
Rend sous mes déplaisirs ma constance abatuë.
Cinna, Cinna, le traître....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce recit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Helas ! de quel conseil est capable mon ame ?

LIVIE.

Vôtre severité sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à present a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a soulevé Lepide,
Muréne a succedé, Cépion l'a suivi ;
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essaiez sur Cinna ce que peut la clemence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette ocasion.
Sa peine peut aigrir une Ville animée,
Son pardon peut servir à vôtre renommée,
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'éfaroucher,
Peut-être à vos bontez se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quitant cet Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soûpirer, Rome, pour ta franchise,
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rens ton Etat, après l'avoir conquis,
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr hai-moi sans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime moi sans me craindre.
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long-tems son exemple vous flate;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toûjours.

AUGUSTE.

Et bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y pretendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi? vous voulez quiter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi? vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extremité,
C'est plutôt desespoir que generosité.

AUGUSTE.

Regner, & caresser une main si traitresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est regner sur vous-même, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme;

Vous me tenez parole, & ç'en ſont là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes piez abatus,
Depuis vingt ans je regne, & j'en ſai les vertus ;
Je ſai leur divers ordres, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel atentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'état ;
Une offenſe qu'on fait à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la vange, ou ceſſe d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croiance à vôtre paſſion.

AUGUSTE.

Aiez moins de foibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire,
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quite point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime vôtre perſonne, & non vôtre fortune.

Elle eſt ſeule.

Il m'échape ; ſuivons & forçons-le de voir
Qu'il peut en faiſant grace affermir ſon pouvoir,
Et qu'enfin la clemence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'Univers connoître un vrai Monarque.

SCENE IV.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joie, & que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !
Cesar mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soûpirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'aprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succeder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un second effort contre vôtre couroux.
Je m'en aplaudissoit, quand soudain Polyclète,
Des volontez d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder, & sans suite & sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause,
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embaraſſe, & que je viens d'aprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Evandre,
Qu'Euphorbe est arrêté, sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sai quoi ;
On lui veut imputer un desespoir funeste,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on se taît du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre & de desesperer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
A chaque ocasion le Ciel y fait descendre

Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine fraieur tantôt m'a pû troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands Dieux! vos bontez que j'adore
Ne peuvent consentir que je me deshonore,
Et ne me permettant soûpirs, sanglots, ni pleurs,
Soûtiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome! ô manes de mon pere!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire,
Contre vôtre Tiran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre,
N'aiant pû vous vanger je vous irai rejoindre;
Mais si fumante encor d'un genereux couroux,
Par un trépas si noble & si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands Heros dont vous m'avez fait naître.

SCENE V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

MAis je vous vois, Maxime, & l'on vous faisoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux raport.
Se voiant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que Cesar sait tout vôtre secret.
En vain il le denie & le veut méconnoitre,
Evandre a tout conté pour excuser son maitre,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçû tarde à l'executer,
Je suis prête à le suivre & lasse de l'atendre.

MAXIME.

Il vous atend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'est vous surprendre;
Mais aprenez le soin que le Ciel a de vous;
C'est un des Conjurez qui va fuir avec nous.
Prenons nôtre avantage avant qu'on nous poursuive,
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & sais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, & conservons le jour
Afin de le vanger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas vanger de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver,
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel desespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foiblesse en une ame si forte!
Ce cœur si genereux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rapellez, rapellez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoissez Maxime.

C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez,
Le Ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez,
Et puis que l'amitié n'en faiſoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de vôtre flâme.
Avec la même ardeur il ſaura vous cherir,
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir!
Tu pretens un peu trop, mais quoique tu pretende,
Rens-toi digne du moins de ce que tu demande;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas.
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette;
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et merite mes pleurs au defaut de mon cœur.
Quoi? ſi ton amitié pour Cinna s'intereſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flater ſa maîtreſſe?
Aprens, aprens de moi quel en eſt le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Vôtre juſte douleur eſt trop impetueuſe.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingenieuſe.
Tu me parle déja d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême.
C'eſt vôtre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime,
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé...

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.
Ma perte m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée;
Mon noble deſeſpoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit ſans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi? vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puis qu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de nôtre fuite eſt trop bien concerté
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient ſans toi levé tous les obſtacles:
Fui ſans moi; tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en preſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'eſpere non plus m'éblouir de parjures,
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, & ſouffrez qu'un eſclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en preſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE IV.

MAXIME.

DEſeſperé, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que reſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſuplice
Que ta vertu prepare à ton vain artifice?
Aucune illuſion ne te doit plus flater,
Æmilie en mourant va tout faire éclater.
Sur un même échaffaut la perte de ſa vie
Talera ſa gloire & ton ignominie,
Et ſa mort va laiſſer à la poſterité
L'infame ſouvenir de ta déloiauté.
Un même jour t'a vû par une fauſſe adreſſe,

Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maitreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violez,
Sans que de deux amans au tiran immolez,
Il te reſte aucun fruit, que la honte & la rage
Qu'un remors inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'éfet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on atendre enfin de tes pareils?
Jamais un Affranchi n'eſt qu'un eſclave infame,
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un raion de generoſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance:
Mon cœur te reſiſtoit, & tu l'as combatu
Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſoüillé ma vertu;
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout merité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permetront à mes reſſentimens
De te ſacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'oſe m'aſſurer qu'en dépit de mon crime
Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien, mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRENS un siege, Cinna, prens, & sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me repondre après tout à loisir,
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere & les miens;
Au milieu de leur camp tu reçûs la naissance,
Et lors qu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi, même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pûs connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti;
Autant que tu l'as pû les effets l'ont suivie.

Je

Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis d'abord des dépoüilles d'Antoine,
Et tu sçais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toy dans la profusion.
Toutes les Dignitez que tu m'as demandées,
Je te les ay sur l'heure, & sans peine accordées;
Je t'ay préferé même à ceux dont les Parens
Ont jadis dans mon Camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
De la façon enfin qu'avec toy j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quant le Ciel me voulut, en rappellant Mécéne,
Aprés tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis aprés luy mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irréſoluë
Me pressant de quitter ma puissance absoluë,
De Maxime & de toy j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont malgré luy les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant Roy, je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner.

CINNA.

Moy, Seigneur, moy que j'eusse une ame si traîtresse?
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse.
Sieds-toy, je n'ay pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifiras aprés si tu le peux;

Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le Sacrifice, & ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, & te prêter main-forte.
Ay-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Plocule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'aprés toy j'avois le plus aimé.
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes, & de crimes,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui desespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.
Tu te tais maintenant, & gardes le silence
Plus par confusion, que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, & que prétendois-tu
Aprés m'avoir au Temple à tes pieds abatu?
Affranchir ton Pays d'un pouvoir Monarchique;
Si j'ay bien entendu tantôt ta Politique,
Son salut desormais dépend d'un Souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main,
Et si ta liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empéché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquerir par un assassinat,
Quel étoit donc ton but? d'y regner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au Trône & luy donner la loy
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moy,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois aprés moy le plus considerable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse aprés ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprens à te connoître, & descens en toy-même
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,

Chacun tremble sous toy, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moy ce que tu vaux,
Compte-moy tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualitez par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éléve au dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient,
Elle seule t'éléve, & seule te soûtient,
C'est elle qu'on adore, & non pas ta personne;
Tu n'as crédit, ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne?
Et pour te faire choir, je n'aurois aujourd'huy
Qu'à retirer la main qui seule est ton appuy.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie:
Regne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
De; Héros de leur sang sont les vives imag(s,
Qu'tent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Juſqu'à pouvoir souffrir que tu regnes sur eux?
Parle, parle il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide;
Non que vôtre colére ou la mort m'intimide,
Je voy qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Cette stupidité s'est enfin dissipée.
Seigneur, je suis Romain, & du sang de Pompée,
Le Pére & les deux Fils lâchement égorgez,
Par la mort de César étoient trop peu vangez.
C'est là d'un beau dessein l'illustre & seule cause,
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moy d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soûpirs.
Le sort vous est propice, autant qu'il m'est contraire;
Je sçay ce que j'ay fait, & ce qu'il vous faut faire,

Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à vôtre sureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime;
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sçais ce qui t'est dû, tu vois que je sçay tout,
Fay ton Arrêt toy-même, & choisis tes supplices.

SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

VOus ne connoissez pas encor tous les Complices:
Vôtre Æmilie en est, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toy, ma Fille, aussi

ÆMILIE.

Oüi, toût ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cause, & le salaire.

AUGUSTE.

Quoy! l'amour qu'en ton cœur j'ay fait naître aujourd'huy
T'emporte-t-il déja jusqu'à mourir pour luy?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'Amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens
N'est point le prompt effet de vos commandemens.
Ces flâmes dans nos cœurs sans vôtre ordre étoient nées,

Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimasse, & qu'il brûlât pour moy,
Une haine plus forte à tous deux fit la loy :
Je ne voulus jamais lui donner d'esperance
Qu'il ne m'eût de mon Pére assuré la vangeance,
Je la luy fis jurer, il chercha des Amis ;
Le Ciel rompt le succés que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie, en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste aprés son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat.
Mourir en sa présence, & rejoindre mon Pére,
C'est tout ce qui m'améne, & tout ce que j'espere.

AUGUSTE

Jusques à quand, ô Ciel, & par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordemens j'en ay chassé Julie,
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la voy comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang,
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide
O ma Fille, est-ce-là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon Pere en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,
Il fut vôtre Tuteur, & vous son Assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul différe,
Que vôtre ambition s'est immolé mon Pere,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête, & considére
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton Pere
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur

Fut un crime d'Octave, & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la Couronne,
Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoiqu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable,
Nous luy devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Punissez-donc, Seigneur, ces criminels appas,
Qui de vos Favoris font d'illustres ingrats,
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres,
Si j'ay seduit Cinna, j'en seduirai bien d'autres,
Et je suis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ay l'amour ensemble & le sang à vanger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, & que je souffre encore
D'être deshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la verité doit ici s'exprimer:
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer;
A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,
Je parlai de son Pere, & de vôtre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vangeance est douce à l'esprit d'une Femme!
Je l'attaquai par là, par là je pris son ame,
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne put négliger le bras qui la vangeoit:
Elle n'a conspiré que par mon artifice,
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne soüillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flêtrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÆMILIE.

Eh bien, prens-en ta part, & me laisse la mienne,
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne,
La gloire & le plaisir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais Amans.
Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames Romaines,
Unissant nos desirs nous unîmes nos haines.
De nos Parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment,
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrérent,
Nos esprits généreux ensemble le formérent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas,
Vous vouliez nous unir ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oüi, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide.
Oüi, je vous unirai puisque vous le voulez;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'Univers sçachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.
Mais enfin le Ciel m'aime, & ses bien-faits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APproche, seul Ami que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime aprés ton répentir,
Aprés que du péril tu m'as sçû garantir.
C'est à toy que je dois, & le jour, & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos Ennemis connoissez mieux le pire:
Si vous regnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour perdre mon Rival j'ay découvert sa trâme,
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'aprés moy vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlevement
Sous l'espoir du retour pour vanger son Amant.
Mais au lieu de goûter ces grossiéres amorces,
Sa vertu combatuë a redoublé ses forces.
Elle a lû dans mon cœur. Vous sçavez le surplus;
Et je vous en ferois des récits superflus.
Vous voyez le succés de mon lâche artifice;
Si pourtant quelque grace est dûë à mon indice,
A vos bontez, Seigneur, j'en demanderai deux,
Le supplice d'Euphorbe, & ma mort à leurs yeux.
J'ay trahi mon Ami, ma Maîtresse, mon Maître,

Ma gloire, mon Pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir, aprés l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel, & le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des siens qu'il veüille encor seduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des Enfers,
Je suis maître de moy comme de l'Univers.
Je le suis, je veux l'être. O Siécles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma derniere victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moy qui t'en convie,
Comme à mon Ennemi je t'ay donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche destin,
Je te la donne encor comme à mon Assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issuë
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou reçûë.
Tu trahis mes bien-faits, je les veux redoubler,
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette Beauté que je t'avois donnée
Reçoy le Consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma Fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang,
Apprens sur mon exemple à vaincre ta colere.
Te rendant un Epoux, je te rends plus qu'un Pére.

ÆMILIE.

Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontez,
Je recouvre la vûë auprés de leurs clartez,
Je connois mon forfait qui me sembloit justice,
Et ce que n'avoit pû la terreur du supplice;
Je sens naistre en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu vôtre grandeur suprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moy-même;
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, il veut changer l'Etat,

Ma haine va mourir que j'ay cruë immortelle ;
Elle eſt morte, & ce cœur devient Sujet fidelle,
Et prenant deſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccéde à ſa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, aprés que nos offenſes
Au lieu de châtimens trouvent des récompenſes ?
O vertu ſans exemple ! ô clémence qui rend
Vôtre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moy faites grace à Maxime ;
Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocens & me rend mes Amis.

à Maxime.

Reprens auprés de moy ta place accoûtumée,
Rentre dans ton crédit, & dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour.
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſupplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de juſtice,
Et je ſuis plus confus, Seigneur de vos bontez,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée
Vous conſacre une foy lâchement violée,
Mais ſi ferme à preſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puiſſe le grand Moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,
Et moy, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur, une celeſte flame
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font ſçavoir par moy,
De vôtre heureux deſtin c'eſt l'immuable loy.
Aprés cette action vous n'avez rien à craindre,

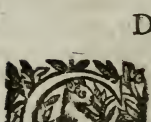
On portera le joug desormais sans se plaindre,
Et les plus indomptez renversant leurs projets
Mettront toute leur gloire à mourir vos Sujets,
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie,
Jamais plus d'Assassins, ni de Conspirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie, & sensible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'Empire du Monde;
Vos royales vertus luy vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire regner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
Vous prépare déja des Temples, des Autels,
Et le Ciel une place entre les Immortels,
Et la posterité dans toutes les Provinces
Donnera vôtre exemple aux plus généreux Princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'ose l'esperer.
Ainsi toûjours les Dieux vous daignent inspirer.
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos Conjurez entendent publier,
Qu'Auguste a tout appris, & veut tout oublier.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN
DE CINNA.



CE Poëme a tant d'illuſtres ſuffrages qui luy donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferois trop d'importans ennemis ſi j'en diſois du mal. Je ne le ſuis pas aſſez de moy-même pour chercher des defauts où ils n'en ont point voulu voir, & accuſer le jugement qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation ſi forte & ſi générale vient ſans doute de ce que la vrayſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la verité luy manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoûtées; rien n'y eſt violenté par les incommoditez de la repreſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il eſt vray qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la Piéce ſe paſſe chez Æmilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. j'aurois été ridicule ſi j'avois prétendu que cet Empereur délibérât avec Maxime & Cinna, s'il quitteroit l'Empire, ou non, préciſément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Æmilie de la conſpiration qu'il a formée contre luy. C'eſt ce qui m'a fait rompre la liaiſon des Scénes au quatriéme Acte, n'ayant pû me réſoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Æmilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguſte en venoit de recevoir l'avis par ſon ordre, & dont il ne faiſoit que de ſortir avec tant d'inquiétude & d'irreſolution. C'eût été une im-

pudence extraordinaire & tout-à-fait hors du vraysemblable, de se presenter dans son cabinet un moment aprés qu'il luy avoit fait reveler le secret de cette entrepriſe, & porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Æmilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter luy-même, & se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il vouloit executer. Æmilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la reserve du cinquiéme Acte : mais cela n'empêche pas qu'à considerer tout le Poëme ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer non-seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul Palais d'Auguste, pourvû que vous y vouliez donner un Apartement à Æmilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna luy rend de sa conspiration justifie ce que j'ay dit ailleurs, que pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait & celui qui l'écoute, ayent l'esprit assez tranquile & s'y plaisent assez pour luy prêter toute la patience qui luy est necessaire. Æmilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son Amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions, & Cinna n'en a pas moins de luy pouvoir donner de si belles esperances de l'effet qu'elle en souhaite. C'est pourquoy, quelque longue que soit cette narration sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornemens de Rhétorique dont j'ay tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifices, & la diversité de ses figures ne fait point regreter le temps que j'y perds ; mais si j'avois attendu à la commencer qu'Evandre eût troublé ces deux Amans par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire, ou de la conclure en six vers, & Æmilie n'en eût pû supporter davantage.

Comme les vers de ma Tragédie d'Horace ont quelque chose de plus net & de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette Piéce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir

le Sujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embaraſſé des récits de ce qui s'eſt paſſé avant le commencement de la Piéce, eſt une des cauſes ſans doute de la grande approbation qu'il a receuë. L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action preſente, & à n'être point obligé pour l'intelligence de ce qu'il voit, de refléchir ſur ce qu'il a deja vû, & de fixer ſa mémoire ſur les premiers Actes, pendant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des Piéces embaraſſées, qu'en termes de l'Art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du Latin, telles que ſont Rodogune & Héraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les ſimples, mais comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même ſecours du côté du ſujet, demandent plus de force de vers, de raiſonnement, & de ſentimens pour les ſoûtenir.

Fin de la ſeconde Partie.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviana

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Libr
University of

Date d

For failure to return fore the last date stam will be a fine of five cen charge of one cent for ea

FEB 13 1965